VOLUME ... WINNIPEG, MAN., MERCREDI 8 SEPTEMBRE 1937 NUMERO 18

Ad... ...ondance à
...E"
ABO... ...ENTS:
Canada $2.00
Etats-Unis $2.50
Europe $3.00

LA LIBERTÉ

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
613, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

La JOURNÉE de l'ASSOCIATION d'ÉDUCATION

Voici la liste des délégués de l'exécutif de l'Association d'Education qui visiteront nos paroisses rurales les 12, 19 et 26 septembre:

Le 12 septembre

McCreary, Henri d'Eschambault.
Laurier, G.-R. Brunet.
Ste-Amélie, Alexandre Bernier.
Ste-Rose-du-Lac, J.-A. Marion.
Toutes-Aides, W.-C. Raymond.
Lac-du-Bonnet, J.-C. Fournier.
St-Georges, R. Bernier.

Le 19 septembre

Fannystelle, Alexandre Bernier.
Haywood, Noël Bernier.
St-Claude, D. Frémont.
Lourdes, J.-C. Fournier.
St-Lupicin, G.-R. Brunet.
Somerset, J.-A. Marion.
St-Léon, E. Létienne.
Bruxelles, J.-A. Pambrun.
Mariapolis, Narcisse Fournier.
Dunrea, W.-C. Raymond.
Grande-Clairière, Roland Couture.
St-François-Xavier, S.-J. Dussault.
Elie, R. P. Jubinville.
St-Eustache, R. Bernier.

Le 26 septembre

Lorette, Henri Lacerte.
Sainte-Anne, J.-C. Fournier.
La Broquerie, D. Frémont.
Thibaultville, Marc Meunier.
Sainte-Geneviève, Alexandre Bernier.
Ile-de-Chênes, Juge Roy.
Otterburne, W.-C. Raymond.
St-Pierre-Jolys, J.-A. Marion.
Saint-Malo, R. Bernier.
St-Adolphe, Narcisse Fournier.
Aubigny, A.-C. Larivière.
Ste-Elisabeth, H. d'Eschambault.

NOTE: Les délégués des autres paroisses seront indiqués plus tard.

Les suites du Congrès de la Langue française

LA CONSTITUTION DU COMITE PERMANENT

Les membres du Comité Provisoire se réuniront à Québec le 14 septembre.

Au moment où le magistrat Henri Lacerte, membre du Comité provisoire du Congrès de la Langue française pour les provinces de l'Ouest, se met en route pour l'Est, où doit se tenir à Québec, le mardi 14, la réunion qui donnera naissance au Comité permanent, nous sommes heureux de reproduire le passage d'un article de M. Omer Héroux, du Devoir, donnant d'intéressantes précisions sur cet important organisme:

On sait que les congressistes avaient, en principe, décidé l'institution d'un COMITE PERMANENT, dont l'objet serait d'assurer l'exécution du travail prévu et de poursuivre l'oeuvre entreprise. Comme il leur paraissait difficile de déterminer séance tenante la composition de ce comité, dont la besogne sera considérable, on avait chargé un comité provisoire d'en choisir le personnel définitif. Tout de suite, cependant, il avait été décidé que ce comité permanent devrait se composer de vingt-deux membres, dont cinq membres du bureau de la SOCIETE DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA et dix-sept représentants de divers groupes ainsi partagés: quatre pour la province de Québec, deux pour chacune des provinces de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick, un pour chacune des provinces de la Nouvelle-Ecosse, de l'Ile-du-Prince-Edouard, du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique et trois pour les Etats-Unis (un pour les Franco-Américains de l'Est et du Nord, un pour ceux du Centre et de l'Ouest, le troisième pour les Acadiens de la Louisiane). Le comité provisoire devait se réunir à Québec AVANT LE QUINZE OCTOBRE. Il se réunira dès la MI-SEPTEMBRE. Il n'était guère facile, à cause des vacances qui dispersent tant de gens, d'agir plus tôt. Cette hâte est de bon augure. Elle atteste qu'on ne veut point perdre de temps, qu'on est prêt à se mettre tout de suite à la besogne.

Dans une quinzaine donc, le comité permanent sera constitué. Il devra par la suite se réunir au moins trois fois l'an, sur convocation du président et chaque fois en plus que six de ses membres en feront la demande expresse. Suivra aussitôt la constitution à Québec d'un secrétariat permanent "dont le chef sera chargé de se tenir en contact avec tous les groupes de langue française du Canada et des Etats-Unis, de recueillir toute la documentation nécessaire à l'action du Comité permanent et de voir à l'exécution de toutes les décisions prises par le Comité."

Il n'est pas besoin d'être au courant de ces choses pour deviner que le Secrétariat permanent aura une formidable besogne, et qu'il pourra rendre des services d'une égale importance. Il suffit de s'intéresser notoirement aux questions françaises pour qu'on vous adresse de partout des demandes de renseignement, que l'on vous suggère telle ou telle démarche à faire.

Le secrétariat permanent centralisera ces choses, tiendra en contact les divers groupes existants, etc., etc. Le champ de son action, en dehors de ce qui se fait déjà par les sociétés dont l'on ne songera sûrement pas à restreindre l'effort, est presque illimité. On en aura chaque jour une plus nette conscience.

LES ESQUIMAUX SONT-ILS INDIENS?

C'est ce que devra décider la Cour suprême du Canada au terme d'octobre.

Les Esquimaux (mangeurs de chair crue) sont, d'après le Père Lejeune, dans le "Dictionnaire Général du Canada," des "sauvages" qui demeurent dans le Labrador, au nord de l'Ungava et aux confins de l'Arctique. Ils y auraient été refoulés par les Algonquins, il y a de cela plusieurs siècles. Mais voilà, tout sauvages qu'ils soient, les Esquimaux de la province de Québec sont-ils des Indiens? C'est ce que devra régler la Cour suprême du Canada, au terme d'octobre, à la suite d'une référence faite il y a deux ans, par le Dominion du Canada, à l'occasion d'une controverse avec le gouvernement de la province de Québec.

Cette cause est d'une grande importance. En effet, depuis que les Esquimaux ont goûté à la civilisation, ils en bénéficient jusque dans les fameux secours directs... Les Esquimaux de la province de Québec, au nombre d'environ 1,300, coûtent environ $10.00 par tête, annuellement, en secours direct. Qui doit payer cette somme assez rondelette, le Dominion du Canada ou la province de Québec?

"Est-ce que le terme "Indiens" tel qu'employé dans l'en-tête 24 de l'article 91 de l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique 1867, englobe les habitants Esquimaux de la province de Québec?

L'on sait qu'en 1912, le fédéral, à la demande de certaines provinces, refit la carte des Territoires du Nord-Ouest, en donna des morceaux aux différentes provinces. La province de Québec hérita de l'Ungava. Puis la province de Québec perdit le Labrador qui fut donné à Terre-Neuve. Il y a environ 1,300 Esquimaux dans l'Ungava.

Le texte de la loi dite "des Indiens" stipule formellement que le gouvernement fédéral aura à sa charge tous les Indiens du Canada. Depuis 1932, les Esquimaux de la province de Québec reçoivent annuellement la visite de navires chargés de provisions et dons pour ces Esquimaux. L'Arctic, le Boethic, l'Ungava, et tout dernièrement le Nascopie, se sont rendus aux différents postes et ont distribué des secours en argent aux Esquimaux. Cet argent était fourni par le gouvernement fédéral. Si la Cour suprême décide que les Esquimaux sont de purs et authentiques québécois, la province de Québec devra rembourser le trésor fédéral de l'argent déjà déboursé et devra continuer de fournir les secours directs à ses nouveaux électeurs.

La liberté de la presse dans l'Alberta

EDMONTON — Le président du conseil du Crédit social, G.-L. Maclachlan, a déclaré que le gouvernement de l'Alberta passera probablement une loi, au cours de la prochaine session, pour contrôler la presse de toute la province. Le Crédit social, a-t-il dit, tel que préconisé par son fondateur, le major Douglas, prévoyait une législation de la presse. Le major Douglas étudie actuellement cette question et il en remettra prochainement un rapport à la Législature de l'Alberta.

En route pour la France



M. l'abbé Emilien Lévêque

directeur des organisations de jeunesse masculine à Saint-Boniface, part ces jours-ci pour la France. Il va suivre des cours de sociologie catholique à l'Université de Lille et passera quelques semaines dans la province de Québec avant de franchir l'océan. Nos meilleurs voeux l'accompagnent.

M. le magistrat Henri Lacerte en route pour Québec

M. le magistrat Henri Lacerte, ancien président de l'Association d'Education du Manitoba, membre du Comité provisoire du Congrès de la Langue française pour les provinces de l'Ouest, part ce soir pour l'Est. Il fera le voyage en auto, en compagnie de M. et Mme Charland Prud'homme. Notre représentant assistera à Québec, le mardi 14, à la réunion du Comité provisoire où se fera l'élection du Comité permanent. Nous lui souhaitons un heureux voyage.

UNE SOURCE DE JOLIS REVENUS: LA CIGARETTE

Il s'en fumera cette année six milliards — La réduction des droits encourage la consommation.

OTTAWA — Il se fumera en ce pays cette année six milliards de cigarettes, comparativement à 3,755,000,000 au cours de l'année close le 31 mars 1932, et à 585,000,000 en 1911, nous révèlent les chiffres publiés par le ministère du revenu national. Chose intéressante à noter, c'est que la trésorerie fédérale a encaissé de cette source deux fois le pourcentage de diminution dans les droits d'accise sur ce produit. C'est là un argument que peuvent invoquer les consommateurs en faveur de la diminution des droits d'accise sur d'autres produits, puisque par une telle diminution on encourage la consommation et qu'on augmente les revenus.

Le gouvernement, comme conséquence de la dépression économique, a diminué de $6 à $4 le mille les droits d'accise sur les cigarettes, soit une réduction de 30 pour cent.

On n'ignore pas que la consommation de cigarettes s'est développée pendant la guerre, les soldats s'y habituant au contact des Européens et les femmes, qui durent prendre leur place dans les affaires, en ayant acquis l'habitude. Vers la fin de la guerre, la consommation annuelle de la cigarette au Canada avait atteint le joli chiffre de deux milliards. En 1929, cette consommation était portée à cinq milliards par année. La crise diminua cette consommation à 3.7 milliards. Il s'ensuivit que les recettes provenant de la taxe d'accise sur les cigarettes diminuèrent de $28,000,000 vers la fin des années de prospérité à environ $10,000,000 en 1933. C'est alors que l'on se vit dans l'obligation de diminuer cette taxe afin de stimuler la consommation.

En juillet dernier il s'est fumé au Canada 655,000,000 de cigarettes sur lesquelles la trésorerie fédérale a encaissé $2,617,409 en droit d'accise.

Un sous-marin tente de torpiller un vaisseau anglais

LONDRES—Un sous-marin qu'on n'a pas pu identifier a attaqué le destroyer anglais "Havock" près du cap Antonio, sur la côte est de l'Espagne.

Le sous-marin a lancé une torpille contre le "Havock" mais ne l'a pas atteint.

Vingt-cinquième anniversaire de prêtrise

Les catholiques du rite grec de Winnipeg ont fêté, dimanche dernier, Son Excellence Mgr B. Ladyka, leur évêque, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire de prêtrise.

Dans l'église de la Bienheureuse Vierge Marie, magnifiquement décorée, le jubilaire a célébré une messe pontificale, assisté de cinq prêtres. Le R. P. N. Kryzanowsky, provincial de l'Ordre de Saint-Basile-le-Grand, a prononcé le sermon de circonstance.

Dans l'après-midi, il y a eu concert au théâtre Orpheum. En réponse aux voeux qui lui ont été exprimés, Son Excellence Mgr Ladyka a exhorté vivement ses fidèles à rester attachés à la foi de leurs pères, à garder ardent au coeur l'amour de leur race et de leur religion.

Les fêtes se sont terminées par un grand banquet où cinq orateurs ont pris la parole.

Son Excellence Mgr Ladyka est né à Drohobych, dans l'ouest de l'Ukraine. Il a fait ses études à Lview et à Montréal. Ordonné prêtre à Philadelphie en 1912, il fit du ministère pendant un an au Manitoba et fut ensuite transféré dans l'Alberta, où il devint curé de l'église Saint-Joseph d'Edmonton et provincial des Basiliens. En 1929 il fut nommé évêque pour succéder à Mgr N. Budka.

NOUVELLES DE PARTOUT

La Chambre de Commerce de Lethbridge demande la démission d'Aberhart

LETHBRIDGE, Alta. — La Chambre de Commerce de Lethbridge a adopté une proposition demandant la démission du premier ministre Aberhart et de son gouvernement crédit socialiste.

"Attendu que le gouvernement d'Alberta n'a pas la confiance du peuple et constitue une menace contre la civilisation tout entière, il devrait, en conséquence, démissionner."

Une copie de la proposition a été envoyée au premier ministre du Canada et au premier ministre Aberhart lui-même, ainsi qu'au lieutenant-gouverneur de la province d'Alberta.

S. E. Mgr Guy à Gravelbourg

GRAVELBOURG, Sask.—S. E. Mgr Guy, évêque-élu de Gravelbourg, prendra possession de son siège épiscopal le 14 octobre.

Chesterfield Inlet se plaint de l'interférence de CRCM

OTTAWA — La Société Radio-Canada a reçu des plaintes de la population de Chesterfield Inlet, qui signale que l'interférence du poste CRCM, de Montréal, l'empêche de capter clairement les émissions du poste CKY de Winnipeg.

Ces deux postes ont la même longueur d'ondes, ce qui n'a guère causé d'inconvénients dans le centre et le sud du pays, vu la distance qui sépare les deux postes l'un de l'autre. Mais il n'en est pas de même dans l'extrême Nord, où la réception des émissions du poste de Winnipeg est très souvent complètement gâtée par l'interférence du poste de Montréal. Chesterfield Inlet se plaint aussi de l'interférence d'un puissant poste américain.

Ces difficultés disparaitront bientôt, car la Société Radio-Canada y apportera une solution dès le 15 septembre en changeant la fréquence du poste CKY, ce qui aura, du même coup, pour effet d'éliminer l'interférence du poste mexicain.

M. Bracken est pour une revision de la constitution

M. John Bracken, premier ministre du Manitoba, a préconisé la revision de la constitution fédérale, de "remettre à neuf les vieilles fondations construites en 1867", pour employer ses propres termes; la conversion des dettes provinciales pour éviter de nouvelles répudiations et de nouveaux défauts et la réduction du coût de l'assistance publique.

M. Bracken a fait ces déclarations devant les membres de la Chambre de commerce canadienne qui visitent le Canada de l'Est à l'Ouest. Le premier ministre a dit entre autres choses que la revision du mode de taxation épargnerait une somme de 55 millions au provinces de l'Ouest. Il a dit aussi qu'il est urgent de faire une distribution scientifique des régions du pays et d'amener les cultivateurs à ne semer que du blé immunisé contre la rouille.

Le premier ministre a dit à ses auditeurs que le Manitoba est dans une meilleure position cette année qu'à n'importe quel moment depuis les derniers sept ans.

Un surplus financier dans la province de Québec

QUEBEC — La province de Québec a un surplus de près de quatre millions de dollars, soit exactement $3,968,565, pour l'année fiscale terminée le 30 juin 1937.

Les revenus durant le premier exercice financier complet sous le gouvernement d'Union Nationale s'élevèrent à $46,280,019 tandis que les dépenses se chiffrèrent à $42,311,454.

Les recettes considérables ont été obtenues, dit M. Fisher, trésorier provincial, "grâce au relèvement général des affaires, provenant en grande partie de la confiance restaurée à notre population et par l'application stricte des lois régissant les impôts."

L'aide à la jeunesse qui chôme

OTTAWA — Toutes les provinces du Dominion participeront au plan fédéral d'aide à la jeunesse en chômage. A l'heure actuelle, sept gouvernements provinciaux ont conclu les ententes nécessaires avec Ottawa. La dernière à en venir à un accord est la Nouvelle-Ecosse. L'hon. Norman Rogers, ministre du travail, vient de faire connaître que le Nouveau-Brunswick et l'Ile-du-Prince-Edouard adopteraient également sous peu le plan fédéral.

On sait qu'à la dernière session le parlement canadien vota un crédit de $1,000,000 pour secourir la jeunesse sans ouvrage. M. Rogers a laissé entendre qu'il demanderait à la prochaine session une somme encore plus considérable.

Dans l'Ouest, on fait travailler les jeunes chômeurs au reboisement en vertu du projet d'Ottawa. Dans la province de Québec, le gouvernement a l'intention de se servir de la somme de $450,000 affectée à cette fin pour diriger la jeunesse vers l'industrie minière.

Aberhart défie les banques

JASPER, Alberta—Le premier ministre de l'Alberta, M. Aberhart, a déclaré, entre autres choses:

—Nous devons avoir le droit de faire l'expérience du crédit social et nous avons dit au Dominion qu'il n'a rien à y perdre. Nous sommes prêts à laisser les tribunaux se prononcer sur notre législation, mais en attendant cette décision nous devons pouvoir poursuivre notre expérience. Si les banques veulent prendre des procédures, qu'elles les prennent. Si nous avons perdu la confiance populaire, alors c'est le temps de faire des élections, mais je suis convaincu que nous ne l'avons pas perdue.

LE COMTE ROBERT DE DAMPIERRE MINISTRE DE FRANCE AU CANADA

Il remplace Son Excellence M. Raymond Brugère qui va lui-même occuper le poste de son successeur à Belgrade.

OTTAWA — Le ministère des affaires étrangères de France annonce la nomination du comte Robert de Dampierre au poste de Ministre et Envoyé Extraordinaire de France au Canada, en remplacement de Son Excellence M. Raymond Brugère dont le transfert à Belgrade, Yougoslavie, a été rendu public il y a déjà quelque temps.

Le comte de Dampierre fait partie de l'une des vieilles familles de son pays qui s'est illustrée aussi bien sous la monarchie que sous la République.

Sa carrière

Robert-Gaston-Marie-Aymar, comte de Dampierre, officier de la Légion d'Honneur, est né le 4 décembre 1888. Licencié ès lettres et en droit, il est diplômé de l'école des sciences politiques. Le 15 mai, 1912, il était nommé attaché d'ambassade à Vienne; le 10 janvier, 1914, il était transféré à Constantinople. Le 3 septembre, 1915, il devenait secrétaire de troisième classe.

Appelé durant la guerre à défendre son pays, il était cité, le 17 mai 1915, à l'ordre de la brigade active de Toul et le 22 janvier 1917, à l'ordre de la 18e division d'infanterie.

A Tokio

Le 15 juillet 1917, il était chargé de l'intérim des fonctions de deuxième secrétaire à Tokio. Le 15 décembre 1919, il était appelé à la rédaction de la sous-direction d'Asie. En 1921, il devenait secrétaire de deuxième classe. Le 21 janvier 1924, on lui conférait le titre de Chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur. Le 31 octobre 1924, on le déléguait aux fonctions de sous-chef du bureau à la sous-direction d'Asie, puis le 21 novembre de la même année on le détachait à Rome, auprès du Quirinal, pour remplir le poste de premier secrétaire à l'Ambassade de France. Le 20 novembre 1925, le comte de Dampierre était secrétaire de première classe; le 16 décembre 1929, il devenait conseiller d'ambassade et on le chargeait des fonctions attachées à son grade au même poste.

Le 30 juillet, 1932, son gouvernement lui octroyait le titre d'Officier de la Légion d'Honneur. Enfin, le 26 avril, 1933, il était promu au grade de Ministre de deuxième classe et le 19 mars 1935, on le détachait comme Ministre de France et Envoyé Extraordinaire de France, à Belgrade, poste qu'il occupa jusqu'à ces jours derniers.

M. Raymond Brugère ira le remplacer en Yougoslavie. On ne connait pas encore la date de l'arrivée du nouveau Ministre.

LA PROCLAMATION DU DÉSAVEU POUR LES LOIS ALBERTAINES

Elle a été faite dans un numéro spécial de la "Gazette du Canada" — M. Bennett approuve M. King.

OTTAWA — Il ne saurait plus maintenant y avoir de doute sur la validité des trois lois albertaines sur les banques qui ont été désavouées par le gouvernement fédéral. S. H. le lieutenant-gouverneur de l'Alberta, M. J.-C. Bowen, a promulgué vendredi soir le désaveu dans un numéro spécial de la Gazette du Canada. On se demandait depuis quelques jours si le désaveu avait pris effet, nonobstant le fait que le premier ministre Aberhart ne l'eût pas promulgué dans la Gazette officielle de l'Alberta. On laissait même entendre que le premier ministre créditiste refuserait de le publier. On a trouvé un précédent qui remonte au temps de Macdonald et qui indique que le désaveu peut être promulgué par l'intermédiaire de la Gazette du Canada. Les officiers en loi de la Couronne sont convaincus que toutes les formalités ont maintenant été remplies et que les tribunaux doivent tenir compte du désaveu du gouvernement fédéral.

M. Bennett et le désaveu

EDMONTON — M. R.-B. Bennett, ancien premier ministre et chef de l'opposition conservatrice, a réclamé vendredi soir, au cours d'une causerie prononcée devant la Chambre de commerce et le Canadian Club d'Edmonton, le droit pour le gouvernement fédéral de désavouer la législation provinciale et dénoncé les tentatives de modifier la constitution par la violation des lois.

L'Alberta, dit-il, ne peut modifier notre constitution en prétendant que c'est "la volonté de Dieu." Les tribunaux sont la sauvegarde de nos libertés et les attaques contre les tribunaux sont le commencement d'un absolutisme qui ne peut qu'entrainer l'effondrement de notre démocratie.

M. Bennett n'a pas fait d'allusion directe au désaveu de la législation albertaine sur les banques par le gouvernement fédéral. Il a rappelé que l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord a réparti les pouvoirs entre le gouvernement fédéral et les provinces: le gouvernement fédéral n'a pas à se préoccuper de la "qualité" d'une loi provinciale, mais il doit intervenir toutes les fois qu'une province cherche à s'arroger un pouvoir que la constitution ne lui reconnait pas.

Notre constitution date de 1867 et nombreux sont ceux qui prétendent qu'elle devrait être modifiée. Ce n'est cependant pas la majorité de la population d'une province qui peut modifier la constitution en prétendant que "telle est la volonté du peuple." Tous les Canadiens ont le droit de faire de la propagande, de l'agitation, pour obtenir la modification de la constitution, mais ils doivent s'y conformer aussi longtemps qu'elle n'a pas été modifiée.

BELCHITE AUX MAINS DES ROUGES

Un rude coup pour Franco qui voit Teruel menacé — Les officiers nationalistes se suicident plutôt que de se rendre.

MADRID — Belchite, sis au coeur du saillant nationaliste de Teruel, a été pris par les loyalistes vendredi après-midi à 4 heures et les officiers de la garnison nationaliste se sont suicidés plutôt que de se rendre à l'ennemi.

La conquête de cette ville est un dur coup pour le général Franco qui essayait d'isoler Madrid de Valence. Le gros des troupes nationalistes s'est rendu, mais les officiers se sont tués plutôt que de capituler. Les troupes de la brigade internationale et les mineurs marxistes des Asturies rapportent que les rues de Belchite étaient couvertes de cadavres, car les nationalistes s'étaient défendus vaillamment pendant quatre jours.

Les officiers loyalistes disent que l'occupation de cette ville coupe complètement les communications de Saragosse avec Turuel.

Belchite est située à 22 milles au sud-est de Saragosse. Elle était comme une épine dans le flanc des gouvernementaux, car elle formait la tête d'un saillant dangereux. Sa chute permet au loyalistes d'attaquer les communications de Teruel avec ses bases de ravitaillement.

Le gouvernement dit que 1,500 nationaux ont été tués et que 500 ont été faits prisonniers, sans compter des centaines d'hommes qui ont déserté. Les insurgés étaient retranchés dans un séminaire à la lisière de la ville; quand ils se virent battus, ils creusèrent un tunnel pour s'échapper, mais les loyalistes les attendaient à la sortie. Les autres nationalistes se réfugièrent dans la ville proprement dite et combattirent de maison en maison jusqu'à ce que Belchite fût complètement cernée.

QUEBEC — Le dernier rapport des statistiques municipales vient d'être soumis à M. Joseph Bilodeau, ministre des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, dont relève le bureau provinical des statistiques. Ce volumineux rapport chiffre à 2,964,043 âmes la population de la province. Il donne aussi d'intéressants détails sur l'état financier de 1,532 municipalités de la province à la fin de l'année 1935.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

Pour mettre fin à la piraterie dans la Méditerranée

LONDON — Des invitations ont été adressées dimanche soir par la France et la Grande-Bretagne à douze nations pour prendre part à une conférence contre la piraterie de la Méditerranée. L'Allemagne, la Russie et l'Italie sont au nombre de ces nations. Les deux régimes espagnols ont été exclus à cause des questions dangereuses qui pourrait soulever leur présence.

La date exacte de la conférence n'est pas fixée. On croit qu'elle aura lieu à Nyons, petite ville française située entre Lausanne et Genève, et qu'elle ouvrira probablement vendredi.

Un nouvel avertissement du Pape à Hitler

CASTEL GANDOLFO — Sa Sainteté le Pape Pie XI a donné un avertissement au Fuehrer Adolf Hitler, vendredi, en lui rappelant que l'éducation de la jeunesse doit rester entre les mains de l'Eglise.

L'avis du Saint-Père a été donné devant près de 500 instituteurs et institutrices qu'il a reçus à sa résidence d'été. Le Pape a cité plusieurs textes de l'Ecriture Sainte pour soutenir son argumentation, puis a ajouté: "De même qu'un enfant croit naturellement sa mère et va vers elle, ainsi croit-il au Christ et va-t-il vers Lui."

On a considéré l'allocution du Pape comme une allusion aux décisions de plusieurs ministres de Hitler qui ont décrété l'abolition des écoles paroissiales en Allemgane, pour les remplacer par des écoles publiques.

Nationalisation des chemins de fer français

PARIS — Le gouvernement de la république a décrété la nationalisation des chemins de fer français. C'est la fusion en une seule entreprise de six réseaux ferroviaires qui possèdent plus de 26,000 milles de voie ferrée.

Le communiqué officiel se contente d'annoncer que le président Lebrun vient de signer un décret de réorganisation des chemins de fer français. Les ministres affirment cependant que le décret comporte le contrôle par le gouvernement du réseau ferroviaire français unifié.

Le gouvernement du Front populaire aura donc terminé l'exécution de son programme de nationalisation des grandes entreprises. Il a déjà placé sous le contrôle de l'Etat les fabriques de munitions et d'avions ainsi que la Banque de France.

Les bombardements de Madrid

VALENCE, Espagne — Les statistiques officielles compilées par le gouvernement de Valence fixent à 1,294 le nombre des personnes tuées par les bombardements aériens qui ont ravagé Madrid du 28 juillet 1936 au 31 juillet 1937, et à 5,705 le nombre des blessés, durant la même période.

Durant cette seule année, 6,000 bombes ont été lancées sur la capitale de l'Espagne.

Le plus dur bombardement aérien qu'ait subi Madrid depuis le début de la guerre civile a eu lieu le 7 novembre dernier, alors que quatre cents bombes lancées par les Blancs sur Madrid ont fait 300 morts et 500 blessés.

La France possède 26,000 milles de voie ferrées

PARIS — Il y a cent ans, lorsque le premier chemin de fer à vapeur fut inauguré sur la ligne de Paris à Saint-Germain, il n'y avait alors en France que 7 milles de voies ferrées. Aujourd'hui il y en a 26,098. En 1850, on en comptait 1,864 et 6,213 en 1860.

Déjà à cette dernière date, les Chemins de Fer français assuraient un traffic de banlieue transportant 22,000,000 de voyageurs par an. En 1865, ce chiffre s'élevait à 38,000,000 pour atteindre 260,000,000 l'année dernière.

En ce qui concerne le traffic ferroviaire total en France, on relève les chiffres suivants:

37,000,000 en 1860;
123,000,000 en 1885;
330,000,000 en 1936, chiffre le plus élevé qui indique une ascension fort rapide.

Ces statistiques — et d'autres encore non moins frappantes — figurent dans la section des Chemins de Fer à l'Exposition de 1937. C'est ainsi qu'il est possible de se rendre compte dans cette intéressante section qu'en 1860 il fallait 8 h. pour parcourir les 195 milles qui séparent Paris de Dijon. Aujourd'hui, pendant le même laps de temps, on effectue un parcours d'une distance double. En fait, avec les derniers rapides, on atteint en 10 h. ½ Menton, à la frontière italienne, qui est situé à 690 milles de Paris.

Avocats aryens et avocats juifs

BERLIN — La section étrangère de la Ligue national-socialiste a publié une liste d'avocats aryens de toutes les parties du monde, et un avertissement que le fait de "confier la défense des intérêts allemands à des avocats juifs à l'étranger est un acte hostile contre le peuple allemand et la preuve d'une indifférence impardonnable." La Ligue suggère que tout travail légal soit confié aux avocats dont les noms apparaissent sur la liste.

A l'Académie française

PARIS — Quatre nouveaux Immortels n'ont pas encore été reçus sous la Coupole: MM. Léon Bérard — un "nouveau" dont l'élection remonte à 1934! — Jacques de Lacretelle, l'amiral Lacaze qui inaugurera la série de ces brillantes manifestations. Après la réception du successeur de Jules Cambon, l'Académie recevra, en novembre, Mgr Grente ou M. Léon Bénard. Viendra ensuite celle du benjamin des Quarante, M. Jacques de Lacretelle. Et puis, on passera aux urnes pour donner — enfin! — un successeur à Me Henri-Robert.

Mort du génral Grozier

LONDRES — Le brigadier-général Frank Percy Grozier, un vétéran de la guerre des Boers et de la grande guerre, est mort. Il avait acquis la célébrité en publiant plusieurs volumes de souvenirs sur les heures terribles qu'il avait vécues. Son dernier livre, intitulé "Les hommes que j'ai tués" a fait beaucoup de bruit. Il était, en effet, devenu pacifiste sur ses vieux jours et il s'employait à peindre dans toute leur atrocité les horreurs de la guerre. Dans "Les hommes que j'ai tués" il raconte, par exemple, qu'il dut un jour tuer un jeune officier fuyant devant l'ennemi et que quelques heures plus tard il ordonna à des soldats anglais d'ouvrir le feu sur des troupes portugaises qui désertaient. Il y laisse aussi entendre que des régiments gallois prirent et défendirent des positions stratégiques parce qu'ils aimaient encore mieux être décimés par l'ennemi que par leurs propres officiers.

Mort du baron Pierre de Coubertin

GENEVE — Le baron Pierre de Coubertin, organisateur des Jeux olympiques modernes, s'est évanoui et est mort au cours d'une promenade dans le parc La Grange. Il était âgé de 74 ans. Il a succombé à l'apoplexie.

Homme enthousiaste de la culture physique, le baron s'acharna à faire revivre en nos temps modernes les anciens jeux olympiques. Il y réussit. En 1896, à Athènes, eurent lieu les premiers jeux. Il fut président à vie du comité international de ces jeux. Il voyait dans ces concours internationaux un moyen de maintenir de bonnes relations entre les peuples. En 1935, il avait prononcé une causerie à la radio en ce sens. Il s'était opposé à la participation des femmes à ces jeux, estimant que, comme dans les temps anciens, leur rôle devait se limiter à couronner de lauriers les héros.

Le baron était fils d'un peintre religieux et historique. Il abandonna la carrière militaire pour l'éducation. Il était né à Paris en 1863. Le président Théodore Roosevelt fut son hôte en 1910 à Paris. Il a introduit le sport dans les écoles de France un peu avant 1890. Il vivait à Lausanne depuis quelques années.

Sir Eric Drummond devient comte de Perth

On annonce de Londres que, à la suite de la mort, à Rouen, du comte de Perth, à l'âge de 66 ans, sir Eric Drummond, ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, et demi-frère du défunt, succède au titre, l'un des plus anciens du Royaume-Uni.

Cette pairie accroit le nombre des lords catholiques, sir Eric Drummond s'étant en effet converti à notre foi, il y a plusieurs années.

La population du globe dépasse deux milliards

NOTTINGHAM, Angleterre — Le nombre des habitants du globe a quadruplé depuis la fin du 18e siècle, a déclaré devant l'association britannique pour l'avancement des sciences, le professeur C.-B. Fawcett, président de la section géographique.

En 1700, la population du globe devait être probablement de 500,000,000. Actuellement, on peut dire que le globe compte plus de deux milliards d'habitants. Les populations européennes se sont multipliées six fois. En Chine et aux Indes, on peut compter qu'elles se sont au moins triplées. Par contre, on doit noter une diminution considérable en Afrique. Aujourd'hui, il existe 60 centres dont la population atteint le million et plus. Au début du 19e siècle, à l'exception des agglomérations chinoises, il n'existait pas une seule ville aussi importante. Cette migration vers les villes est caractéristique au 20e siècle.

Royal ami des fermiers

Edouard VIII, qui abdiqua le trône et porte aujourd'hui le titre de Duc de Windsor, était chéri le tous ses sujets, mais particulièrement des fermiers anglais, parce que, durant lontemps, alors qu'il était Prince de Galles, il avait eu les mêmes préoccupations qu'eux et s'intéressait directement, et avec beaucoup d'activité, à toutes les choses de l'agriculture. Il était aussi l'idole des agriculteurs canadiens, qui le considéraient avec fierté comme leur illustre modèle dans l'élevage du bétail de race qu'il pratiquait sur son ranch en Alberta. A ce propos, le "North British Agriculturist," journal agricole de Londres, publie les lignes suivantes:

"Les fermiers, en particulier, doivent avoir un souvenir reconnaissant de l'intérêt que le roi Edouard leur portait, ainsi que, généralement, à toute l'industrie agricole. Comme éleveur d'animaux de race, il conservait les meilleures traditions de la Maison royale, remontant au règne de son arrière-grand'mère, la reine Victoria, par les soins de qui un troupeau d'élite d'Aberdeen-Angus fut créé à Abeigeldie, Mains, Balmoral.

L'intérêt du roi pour les animaux de race comprenait principalement le bétail Aberdeen-Angus Shorthorn et Hyland, aussi bien que les moutons de sang, et comme exposant enthousiaste au Concours National et autres expositions, il donna un bel exemple aux fermiers dans une plus humble sphère, en soutenant effectivement les expositions, qui ont un si grand intérêt pour le pays au point de vue publicitaire et qui font connaître au monde le prestige britannique en ce qui concerne le bétail d'élevage.

Nous croyons que le successeur du roi, le roi Georges VI, ne manquera pas d'un enthousiasme semblable, de même que nous sommes sûrs que la reine, une Ecossaise, suivra dignement les grandes reines de notre temps auxquelles elle succède."

Impossibilités

A propos d'un centenaire, "le Matin" rappelle à ses lecteurs:

"Il y a, aujourd'hui 24 août 1937, cent ans, jour pour jour, que l'on inaugura solennellement la ligne de Paris à Saint-Germain, qui fut le premier chemin de fer français à vapeur transportant des voyageurs.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler, à ce propos, l'opinion des grands techniciens de l'époque, lesquels, comme tous les techniciens qui se respectent, énoncèrent sans rire les plus énormes sottises.

—Le système des chemins de fer, affirma l'illustre M. Thiers, sera une vaste faillite et causera plus de catastrophes qu'il ne procurera de dividendes.

—Aucun train, renchérit le savantissime Arago, ne pourra passer sous un tunnel par suite de l'humidité qui fera patiner les locomotives sur les rails et les empêchera d'avancer.

Quand, à cent ans de distance, on s'aperçoit que l'humanité pensante a pu commettre de pareilles bévues, on n'est guère disposé à ouvrir un crédit illimité à sa perspicacité..."

La terre tourne moins vite

Le mouvement de rotation de la terre se ralentit. C'est la dernière découverte des astronomes. Heureusement, ce ralentissement est très minime puisqu'il se chiffre par un peu moins de 15 minutes par siècle. Mais il ne laisse pas d'être alarmant pour l'avenir et les calculs faits par les astronomes prévoient que, en l'an 3937, la terre aura perdu 1,450 minutes 32 secondes. Il lui faudra 7,600 ans pour perdre un jour entier.

A en croire certains savants, dans 500 millions de siècles, les 365 jours de l'année seront réduits à huit et chaque saison durera deux jours. Si la vie humaine ne s'est pas modifiée, les hommes seront des vieillards à un an et demi!

Un astronome très imaginatif a même prévu qu'un jour la terre s'arrêtera tout à fait de tourner sur elle-même, ce qui entraînera toutes sortes de catastrophes dont la moindre sera la destruction de la lune, qui éclatera en morceaux...

L'ILLUSION MOSCOUTAIRE

Ce qui se passe en Russie, quelle leçon pour les ouvriers que trompent les militants "moscoutaires!" Voici ce qu'écrit Lucien Corpechot dans "L'Echo de Paris":

Proscriptions, bannissements, exécutions capitales se succèdent à une cadence précipitée. On condamne à Kiew, on fusille à Irkoust. La révolution soviétique ne cesse de dévorer ses enfants. Elle se vérifie en tous les temps, dans tous les pays. Si ce n'était pas la folie qui mène le monde, cette constance serait de nature à décourager les révolutionnaires. Mais les peuples ne cherchent pas de raisons de salut ni de prudence dans l'histoire. Les fautes et les malheurs des uns ne servent pas d'avertissements aux autres. Un témoin de la Révolution de 1789 écrivait, il y a bien des années: "Même après l'exemple de la France, il manque à l'Europe une dernière leçon. Malheur au peuple destiné à la lui donner." La Russie a connu ce malheur. Il a dépassé les limites que l'imagination fixe à l'horreur et l'Europe n'en a pas été éclairée!

Il y a encore des forcenés en Espagne pour croire qu'on instaure le paradis dans le sang. Il y a toujours en France des ouvriers qui imaginent de bonne foi que le bolchévisme a installé en Russie le règne de la "justice sociale" et qui, pour le triomphe d'une si belle cause, sont prêts à tout entreprendre.

Qu'ils ouvrent les yeux sur la tragédie qui n'a cessé de dérouler là-bas, depuis vingt ans, ses hécatombes. Ils verront qu'au prix même de sacrifices humains toujours répétés on ne force pas la nature!...

A quoi ont abouti cet amas de crimes sans noms, cette dévastation qui devait faire table rase du passé et supprimer à jamais les inégalités sociales? Au despotisme d'un sultan comme l'Asie n'en a jamais connu! Staline exerce aujourd'hui, derrière les murs de son Kremlin, un pouvoir plus exorbitant que celui de n'importe quel tsar.

L'ENREGISTREMENT DES "SECOURUS"

Au mois de septembre dernier, la Commission nationale de placement a entrepris un relevé général de toutes les personnes bénéficiant de l'aide, communément désignée par "secours," et à laquelle le Dominion contribuait.

Pourquoi ce travail?

Parce que la Commission nationale de placement ne possédait que très peu de renseignements précis et détaillés sur les "secourus"; parce qu'elle convenait de l'impossibilité de s'attaquer résolument, de façon réelle et constructive, au problème du chômage, sans se baser sur des faits notoires; et en définitive, parce que l'une des fonctions statutaires de la Commission était d'aviser le gouvernement sur la manière dont il fallait dépenser les millions de dollars votés annuellement pour aider les provinces et les municipalités à défrayer les frais de "secours."

Organisation et rouage

Cette tâche offrait des difficultés, dès le début. Il fallait formuler des questionnaires des plus simplifiés. Ce travail a été effectué. Pour procéder à l'organisation de ce rouage et recueillir les renseignements désirés, il fallait le personnel nécessaire. On y a pourvu. On a obtenu la coopération des neuf gouvernements provinciaux et de près de 2,000 préposés locaux à la distribution des secours. Ce rouage systématique se perfectionne avec le temps; les difficultés originales disparaissent et les délais dont avait à souffrir précédemment la Commission sont éliminés; en un mot, l'efficacité de cette organisation est plus intense. Le nouvel enregistrement projeté pour ce mois sera, dès lors, plus expéditif et plus à la page que celui de septembre dernier. Sous le régime de cette nouvelle initiative, on pourra obtenir des données annuelles comparatives sur l'aptitude, l'expérience au travail, la nature des dépendants, etc.; tous ces renseignements ont été recueillis lors du premier enregistrement, mais comme, durant les mois subséquents, on ne signalait plus à la Commission que la variation dans le nombre des sans-travail, il a été impossible d'en faire une compilation. Toutes les précisions obtenues lors de la première inscription seront mises à date.

Qu'est-ce que nous obtenons?

Cet enregistrement produit-il des résultats pratiques? L'uniformisation des réponses a facilité, entre autres, la tâche des préposés à la distribution des secours dont l'un des devoirs était de biffer de la liste les personnes sans titre à une assistance quelconque. Dans d'autres cas, cet enregistrement a permis de divulguer les noms des personnes définitivement inaptes au travail et de les classer sous le titre des bénéficiaires d'une assistance appropriée et permanente ou d'initiative sociale. En un mot, l'enregistrement a tiré au clair tout le problème de la dépendance.

Quelques faits ont-ils été révélés? Pourquoi ont-ils de la valeur?

Voilà deux questions à propos. En plus de réduire à des catégories déterminées, le total, plutôt vague, des "secourus," l'enregistrement a fourni des données essentielles sur la façon pratique de disposer de ce problème; il a démontré jusqu'à quel point, dans le domaine agricole, les calamités avaient affecté les conditions de travail, et a établi la proportion réelle des personnes qui se ressentent du chômage. De plus, cet enregistrement a également fixé le nombre des personnes aptes au travail, agriculteurs exclus, c'est-à-dire celles qui pourraient actuellemnet travailler, si on leur trouvait un emploi. Il a en outre établi le nombre des épouses, des enfants, des vieillards et des autres personnes à charge de celles dont l'aptitude au travail est reconnue. Le genre d'emploi auquel étaient adonnées celles-ci, avant le déclenchement de la crise, a été divulgué et soigneusement noté; on a également tenu compte des jeunes gens qui n'ont jamais eu une opportunité de travailler. N'est-il pas important de se guider sur l'expérience acquise d'un homme ou d'une femme avant de se mettre en train de trouver un emploi à l'un ou à l'autre?

Localité et âge

Au point de vue des lieux, l'enregistrement national a fait connaitre les localités où le chômage était à son point culminant et celles où les conditions étaient moins sérieuses. Il a fourni des données exactes sur la concentration, dans les grands centres, des chômeurs aptes au travail et des personnes à leur charge. Ces précisions changeaient évidemment la face du problème et nécessitaient une technique toute différente de celle qu'il aurait fallu adopter, si ces chômeurs avaient été également dispersés par tout le pays.

La question importante de l'âge et de la classification basée sur le sexe entrait aussi en ligne de compte. On ne peut se départir de la distinction qui existe entre le sans-travail, jeune homme ou jeune femme, de seize à vingt-cinq ans et le chômeur d'un âge plus avancé, soit de vingt-six à quarante-cinq ans; il faut donc envisager le problème en conséquence.

Grâce à l'enregistrement, la Commission a pu établir cinq classifications différentes, basées sur l'âge, et dans lesquelles sont comprises les personnes aptes à travailler; chacune de ces catégories exige une étude particulière et distincte. Afin de favoriser les personnes de seize à vingt-cinq ans, la Commission a recommandé des plans spéciaux d'entraînement, maintenant préconisés par le gouvernement fédéral et adoptés par plusieurs provinces. L'enregistrement a pourvu aux renseignements quant au nombre inclus dans chaque groupement et a déterminé les sexes; il a également fourni d'autres précisions essentielles qui ont servi de base aux propositions de la Commission.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à midi (heure avancée), le jeudi 23 septembre 1937, des soumissions pour la fourniture et l'installation des aménagements intérieurs de l'édifice public de Steinbach, Man. lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné, et porter sur l'enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour aménagements intérieurs, édifice public, Steinbach, Man."

On peut consulter les plans et le devis, et se procurer la formule de soumission aux bureaux de l'Architecte en chef du ministère des Travaux publics, Ottawa, de l'architecte résidant, édifice de la douane, Winnipeg, Man., et au bureau de poste de Steinbach, Man.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur la formule fournie par le ministère, conformément aux conditions contenues dans ladite formule.

Un chèque égal à 10 pour cent du montant de la soumission, fait à l'ordre du ministre des Travaux publics et visé par une banque à charte, au Canada, devra accompagner chaque soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la Compagnie des chemins de fer Nationaux du Canada et de ses compagnies constituantes, garantis sans condition par le Dominion du Canada, quant au capital et à l'intérêt, ou les bons susdits et, s'il y a lieu, un chèque visé pour compléter le montant.

Par ordre,
J. M. SOMERVILLE,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 2 septembre 1937.

Moyen d'arriver au but

L'enregistrement n'a pas été entrepris dans le simple but de compiler des statistiques dont l'utilité serait occasionnelle. C'est un moyen pratique de découvrir les meilleures mesures à prendre pour satisfaire les exigences variées des personnes nécessiteuses. Sans ces renseignemnts, les deniers publics ne peuvent être dépensés avec efficacité et avantage; il sera en outre impossible d'ébaucher des plans en vue de rétablir les personnes aptes à travailler ou à occuper un nouvel emploi, sur une base telle qu'elles puissent pourvoir à leur propre subsistance.

L'enregistrement en lui-même n'est pas une mesure objective, un but, mais fait partie d'un rouage essentiel à la réalisation de la fin désirée, c'est-à-dire, l'adoucissement du fardeau qui pèse présentement sur le contribuable, et, en même temps, la satisfaction des besoins légitimes des personnes qui sollicitent de l'aide à même les fonds publics.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 8 SEPTEMBRE 1937 — NUMERO 18

LA LIBERTÉ

Simples Réflexions de Septembre

La mi-septembre ramène chaque année, pour les Franco-Manitobains, la *Journée de l'Association d'Education.* Bien que personne n'en ignore l'objet et l'importance, il est néanmoins utile d'y revenir, ne serait-ce que pour le bénéfice des générations qui grandissent et doivent prendre leur part à l'oeuvre commune.

La *Journée de l'Association d'Education* — son nom seul l'indique suffisamment — a pour but de mettre en relief aux yeux de nos compatriotes l'organisation de défense scolaire surgie au lendemain de la loi de 1916, de rappeler le travail qu'elle accomplit et le concours qu'elle attend de chacun de nous.

Cette publicité est légitime et nécessaire. Selon le mot connu, "le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien." Notre Association travaille toute l'année dans le silence et le recueillement. Même ses manifestations extérieures, — congrès généraux et congrès d'instituteurs, cours de pédagogie, concours de français, etc., — se déroulent sans tapage et font partie de la routine habituelle de notre vie scolaire. Par ailleurs, la situation est calme dans la province. Aucune agitation, aucune apparence de danger immédiat. Les insouciants et les distraits, toujours nombreux, peuvent s'imaginer de bonne foi que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, que nos écoles franco-canadiennes fonctionnent à merveille sans qu'il soit nécessaire d'y voir et que s'il existe encore une Association d'Education, le moment est peut-être venu où l'on pourrait s'en passer . . .

× × ×

Mais la *Journée de l'Association* invite les distraits, les insouciants, les amis dévoués de l'oeuvre et les autres à des réflexions salutaires. Quiconque y consacre quelques minutes peut les faire sans grand effort.

Voilà une organisation qui compte plus de vingt ans d'existence. C'est la meilleure preuve qu'elle répond à un besoin réel et qu'elle fait du bon travail. L'expérience de chaque jour atteste que tout mouvement, toute entreprise qui ne remplit pas ce double but est voué à une déchéance rapide et à une mort certaine. Or notre Association est plus vivante que jamais: il suffit, pour s'en convaincre, de suivre d'un peu près le succès toujours croissant du concours de français, l'assistance de plus en plus nombreuse à nos congrès généraux, à ceux des intituteurs et des commissaires.

Ceux qui s'imaginaient que la levée en masse de 1916 ne serait qu'un feu de paille et que la résistance des Franco-Manitobains ne survivrait pas à la poussée violente de fanatisme qui l'avait provoquée, raisonnaient d'après les règles ordinaires de l'expérience humaine. En fait, ils se sont trompés. Mais si le mouvement n'avait été qu'une simple explosion de mécontentement, sans aucun travail d'organisation pratique, leurs prévisions seraient devenues la triste réalité. L'oeuvre a été bâtie pour répondre à un besoin qui subsistera aussi longtemps que la loi de proscription qui en fut la raison d'être

× × ×

Une autre réflexion très opportune et que la présence du délégué de l'exécutif dans chaque paroisse suscite tout naturellement: l'Association d'Education n'est pas simplement l'affaire de quelques-uns, d'un bureau de direction qui siège à Saint-Boniface, de deux ou trois zélés par centre français; elle est la chose de tous les pères de famille sans distinction, de tous ceux et toutes celles qui ont à coeur la survivance de notre race par l'éducation de la jeunesse. Voilà pourquoi, en cette *Journée de l'Association*, des hommes de bonne volonté vont à la campagne exposer à leurs compatriotes ce que fait leur organisation nationale, comment elle remplit son mandat, par quels moyens elle entend servir de mieux en mieux la cause franco-catholique.

Ces émissaires n'ont pas mission de distribuer des ordres ni de parler *ex cathedra.* Ils vont simplement rendre visite à des associés pour s'entretenir avec eux de la grande affaire à laquelle ils s'intéressent en commun. La *Journée de l'Association d'Education*, c'est une sorte d'assemblée générale annuelle d'actionnaires qui se répète dans chacun de nos centres. Faite dans l'esprit de collaboration et de fraternité qu'elle suppose, elle peut et doit être le point de départ d'un élan nouveau vers le mieux.

Donatien FREMONT.

Après le Congrès de la Langue française au Canada

Une fois calmées les émotions, parfois faciles, nées des discours, des banquets, des rassemblements et des défilés, l'heure vient des jugements rassis et des conclusions précises, et cette heure, parfois, ne laisse pas d'être mélancolique. Tel n'est pas le cas après ce Deuxième Congrès de la Langue française qui a mobilisé, au Canada et aux Etats-Unis, tant de bonnes volontés généreuses.

Je dis bien: au Canada et aux Etats-Unis. Les Canadiens français, en effet, ont magnifiquement élargi leur programme et leurs ambitions. S'ils constituent, dans l'Amérique du Nord, le groupe le plus nombreux, le plus homogène, le plus puissant et le plus favorisé, ils ne sont pas les seuls à se réclamer de la même origine et de la même tradition. Dans les provinces maritimes du Dominion, les Acadiens sont des centaines de milliers qui arborent notre drapeau tricolore, célèbrent leur fête nationale le jour de l'Assomption, honorent pour patronne Marie, Etoile de la mer. Aux Etats-Unis, du Maine à la Louisiane, combien de Franco-Américains luttent contre les forces coalisées de la masse, de l'administration et de certaines autorités religieuses! Enfin, pour avoir émigré de Québec en Ontario, en Manitoba, en Alberta ou en Saskatchewan, trop de Canadiens français eux-mêmes subissent d'humiliantes et douloureuses brimades. A tous ces frères dispersés, les initiateurs québécois du Congrès ont adressé l'appel du ralliement. Mobilisation générale en vue d'une croisade, tel fut bien l'objet de leur entreprise: entreprise nationale, entreprise religieuse même.

Voilà qui dépasse singulièrement les ambitions d'un Congrès littéraire ou scientifique.

En effet, si précieuses que soient en elles-mêmes la défense et l'illustration de la langue française en Amérique, elles importent surtout comme moyens, et la fin dernière de tant d'efforts conjugués c'est la survivance de l'âme française elle-même sur le continent nord-américain. Communauté d'aspirations, communauté de périls, voilà, malgré la diversité des circonstances où chacun se débat, ce qui a réuni et, pour ainsi dire, fédéré à Québec tous ceux qui,—du Saint-Laurent au Mississipi, de l'Atlantique au Pacifique, croient pouvoir demeurer fidèles à leurs origines sans manquer le moins du monde à leur devoir civique.

Leur dispersion rendra sans doute difficile leur persévérance dans une action commune. Deux organismes lutteront contre les oublis et les défaillances. A Québec même, un Comité permanent s'efforcera de prolonger l'action du Congrès. De Montréal, un hebdomadaire partira, portant au loin les nouvelles, les consignes et les encouragements.

Ajoutons que, en dehors de cette action proprement canadienne, des amitiés françaises aident de leur mieux ceux qui, là-bas, mènent le bon combat dans les conditions les plus difficiles, avec une fidélité parfois héroïque.

✦ ✦ ✦

Ceci nous amène à cette question aussi délicate qu'importante: dans leur lutte pour le maintien de la langue française, de la tradition française, de l'âme française, les Français d'Amérique, et singulièrement les Canadiens, attendent-ils la collaboration de la France? Dans quelle mesure et dans quelles conditions?

La réponse ne devrait pas être douteuse, semble-t-il.

Elle l'est cependant, et pour deux raisons.

Contre nous, certains invoquent—et qui pourrait le leur reprocher?—notre politique, notre anticléricalisme, l'inconvenance de nos livres, de nos spectacles . . . Réaction de défense, prophylaxie.

Ajoutez chez certains, qui sont parfois les mêmes, la volonté d'indépendance intellectuelle, d'autonomie spirituelle. A leurs yeux, le Canada est désormais un adulte qui n'a plus à vivre que pour lui-même et de lui-même. Tel d'entre eux pousse la fierté nationale jusqu'à rêver, sur les rives du Saint-Laurent, d'un Etat français, libre non seulement de toute allégeance britannique, mais de toute obédience canadienne.

Sur la sagesse, sur l'opportunité d'une politique qui, au Congrès même, a soulevé plus d'une protestation autorisée, nous n'avons pas à nous prononcer ici. Le protectionnisme intellectuel de tels jeunes Canadiens nous vise plus directement, nous, Français. Ajoutons aussitôt qu'il a trouvé un adversaire qualifié en la personne du nouveau recteur de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, prêtre de Saint-Sulpice.

"Pourrions-nous nous suffire à nous-mêmes?", demande le jeune et distingué prélat. Et de répondre: "Sans la moindre hésitation, j'affirme que non. La culture française, celle de la France d'outre-mer, et non pas seulement celle du XVIIe siècle, mais la contemporaine aussi, doit tenir un rôle de premier plan dans notre vie canadienne. Je plains ceux qui voudraient s'en passer."

Non que Mgr Maurault ignore les objections que nous avons nous-même signalées plus haut; mais de l'ivraie il sait séparer le bon grain, et le bon grain abonde encore dans le domaine de l'esprit français.

Dans le domaine religieux, d'abord. Ici, poursuit Mgr Maurault, "la primauté de la France est si bien reconnue que les étudiants en théologie de la République américaine apprennent le français afin d'alimenter leur doctrine et leur piété dans ces textes qu'aucune autre littérature ne saurait leur fournir."

Sur les lèvres d'un fils de M. Ollier, quel précieux témoignage pour la doctrine et la spiritualité françaises!

Le recteur de Montréal n'est pas moins accueillant à notre littérature profane. Les grands romantiques ne l'effrayent pas plus que les classiques; et pas davantage tels de nos contemporains comme François Mauriac et... Marcel Pagnol. Bref, c'est "à pleines mains" qu'il invite ses compatriotes "à puiser dans les richesses du vieux pays."

Non qu'il ne croie pas à l'avenir d'une littérature canadienne. Mais à ses yeux, je pense, celle-ci ne saurait être qu'une variété de la littérature française, et la couper de ses attaches avec la nôtre serait la vouer au dépérissement. "Il ne s'agit plus seulement pour nous, dit-il, de conserver pieusement des traditions qui nous viennent de la France; il nous faut vivre maintenant de la vie actuelle de la mère-patrie, parler la langue qu'elle parle, lire les livres qu'elle écrit, suivre attentivement ses mouvements intellectuels, et greffer sur tout cela notre propre production et notre propre activité."

✦ ✦ ✦

Ces paroles nous permettent de conclure.

Pour le maintien de l'âme française en plein continent anglo-saxon, la province de Québec a sonné le rassemblement de tous les Français de l'Amérique du Nord. Même entreprise hors de nous, cette oeuvre capitale mériterait notre plus cordiale sympathie. Mais voilà qu'on souhaite notre collaboration, qu'on proclame indispensable le concours de la France. Si elle constitue pour nous un précieux honneur, une telle confiance impose des devoirs précis à nos écrivains: non seulement le respect élémentaire d'eux-mêmes et de leur plume, mais ce sentiment profond qu'au delà des océans la France reste la grande institutrice des esprits et des coeurs. A eux de ne pas permettre qu'on la confonde avec une étoile de cinéma, une vedette de café-concert, ou une mégère, même titrée, de la Révolution.

Gaillard de CHAMPRIS.
—(La Croix).

Nos fortifications

OTTAWA — Le Canada érige actuellement tout une chaine de fortifications côtières le long de l'Océan Pacifique. Ces travaux de défense s'étendront d'Esquimault à Prince-Rupert. L'hon. Ian Mackenzie, ministre de la Défense nationale, arrive de la Colombie-Britannique. Il a pu se rendre compte par lui-même où en est rendue la construction de ces fortifications.

En Espagne Nationale

M. Edouard Helsey, grand journaliste français, de retour de Salamanque où il a eu une entrevue importante avec le général Franco, a écrit dans "Le Journal", de Paris, un article que tout le monde devrait lire et méditer afin de pouvoir se prononcer en toute justice et loyauté sur l'Espagne Nationale. Nous en détachons ces quelques lignes:

Eh bien, me dit-il, vous êtes-vous bien renseigné? Vous a-t-on bien tout fait voir? Vous avez vécu à Madrid à la veille des événements, vous êtes un témoin. Vous savez que ce que nous avons fait, on nous a forcés à le faire. Vous ne nous prenez pas n'est-ce pas pour des "factieux"? Vous connaissez notre programme: reconstruire la nation sur des bases solides, retrouver la paix sociale par la justice sociale, être un peuple libre harmonieusement organisé, en un mot, mettre au monde une Espagne nouvelle qui soit tout le contraire d'une Espagne féodale."

—Oui, mon général, je sais ce que vous faites tous les jours, j'ai constaté combien votre gouvernement s'efforce, avant tout, d'être humain. Hier encore, vous décidiez de donner une solde journalière aux prisonniers rouges, ainsi qu'une allocation à leurs femmes et à leurs enfants.

—"C'est bien naturel. Ne faut-il pas que ces pauvres gens mangent? D'ailleurs, les responsables, allez, ce ne sont pas eux.

—On m'a aussi, de votre part, exposé clairement votre situation militaire. Elle m'a paru excellente. Votre succès ne doit pas être douteux.

—Votre confiance est complète et, chaque jour, les événements viennent la renforcer. Mais, si l'on vous a tout dit, que désirez-vous apprendre encore? Avez-vous des questions à me poser?

—Mon général, si vous me le permettez, je voudrais vous interroger ...comment dire?.... sur l'avenir des relations Franco-françaises....

—Je saisirai avec joie l'occasion de m'en expliquer.

—Vous m'autorisez, n'est-ce pas, à vous parler tout droit, sans circonlocution?

—J'y compte bien! A quoi bon parler, si ce n'est pas pour dire ce qu'on a à dire?

—Mon général, un très grand nombre de Français comprennent bien que vous combattez pour le salut de l'Occident, que votre défaite serait pour nous le signal de maux redoutables. Quelque chose pourtant empêche bien des gens, chez nous, de former en toute sûreté de conscience des voeux pleinement libres et sincères pour le triomphe de votre cause.

—Mais quoi donc? Je ne comprends pas?

—On dit d'abord que l'attitude générale de notre pays envers vous, depuis dix mois, a dû vous indisposer et que, par la faute de certains des nôtres, vous devez avoir quelque peine à voir des sentiments d'amitié véritable.

La réponse jaillit d'un trait:

—On se trompe, on se trompe absolument, et j'en suis peiné! J'ai toujours sincèrement aimé la France. J'ai appris à la connaître en la personne d'un homme comme Lyautey. Non, non, je vous l'affirme nettement, nous savons faire les distinctions qui s'imposent, nous aussi nous avons subi la domination de formations politiques qui donnaient de notre pays une idée menteuse. Nous pourrions à bon droit nous plaindre de maints procédés hostiles. Mais ce n'est pas à la France que nous les imputons. Les gens qui nous combattent, et souvent traitreusement, nous ne les regardons pas comme Français. Ce sont des Russes, des esclaves ou des mercenaires de la Russie Soviétique. Mais nous sommes bien tranquilles, la France s'en délivrera. Il est si vrai que nous ne confondons pas la France avec ces agités, que nous avons plus d'une fois noté les réactions d'honnêteté de certains de vos hommes de gauche. Il leur a fallu du courage, en certaines occasions, pour empêcher les choses d'aller au pire.

—Je suis heureux de vous entendre, mon général, mais puisque vous m'avez permis de parler sans contrainte, voulez-vous m'autoriser à vous exposer diverses objections que l'on entend tous les jours et qu'on exploite contre votre mouvement? Elles vous expliqueront certaines inquiétudes.

—Dites!

—Je reprendrai sincèrement. Des esprits chagrins s'alarment de la position que vous commencez à vous assurer dans l'Espagne. L'enthousiaste fidélité pour vous de ces Maures que vous combattiez vous-mêmes, il y a si peu de temps, éveille des craintes. On dit maintenant que pour mieux sceller cette réconciliation, vous allez vendre aux musulmans la grande mosquée de Cordoue en reconnaissance de quoi ils vous aideraient à construire dans la même ville, une cathédrale catholique.

—La civilisation arabe a connu son apogée en Espagne. Elle a laissé chez nous, livres ou monuments, des instruments de culture incomparables dont nous avons amplement fait notre profit. Nous fûmes souvent et longtemps en guerre. Aujourd'hui, nos populations marocaines ont appris à nous mieux connaître. Elles déploient à nos côtés un magnifique héroïsme. Nous voulons devenir et rester amis. Qui donc pourrait s'en offusquer? A l'heure ou notre ennemi commun l'ennemi de tout l'Occident, le régime soviétique, dépense sans compter les efforts et l'argent pour essayer de lancer à l'assaut des nations européennes, ces populations ardentes, faciles à fanatiser, va-t-on nous faire grief de prendre sur elles un ascendant que nous entendons faire servir au maintien de la paix générale? Tant que nous conserverons nos bonnes relations avec eux, les musulmans ne sont un danger pour personne. Je l'ai écrit au représentant de la France à Rabat, le premier jour de l'insurrection. Je n'ai pas été payé de retour.

Et maintenant, est-ce tout?

—Pas encore, mon général. L'Angleterre avec laquelle la France est intimement liée, ne voit pas sans appréhension l'éventualité d'un bloc latin Espagne-Portugal-Italie, capable géographiquement d'assurer sans peine, la complète maîtrise de la Méditerranée.

—Préfère-t-elle que les ports espagnols deviennent des ports russes? Nous développons, nous autres, Latins, dans une amitié rajeunie nos relations économiques et culturelles. N'est-ce pas dans la nature des choses? Où voit-on que ce rapprochement puisse menacer qui que ce soit? Nous regrettons profondément l'espèce de rupture morale qui s'est produite entre l'Angleterre et l'Italie. Nous avons toujours, nous Espagnols, regardé la bonne entente avec l'Angleterre comme l'article premier de notre politique. Quand, violant les accords internationaux, la flotte rouge est venue jeter l'ancre à Tanger, n'est-ce pas à l'Angleterre, d'abord, que nous nous sommes adressés? Sans son refus d'intervenir, nous n'aurions pas été contraints d'agir nous-mêmes.

—Il y a autre chose. Votre caractère militaire fait redouter à quelques-uns que vous ne soyez, par habitude ou par nature, acquis à ces doctrines de force et peu enclin par conséquent à envisager comme souhaitable le règlement juridique des différends internationaux.

—C'est une grave erreur. J'ai trop fait la guerre pour l'aimer. Et quand nous aurons achevé de libérer l'Espagne, nous aurons chez nous une tâche assez vaste pour requérir toute notre activité. Nous rêvons, par ailleurs, de jouer dans le monde, grâce à notre position périphérique, un rôle de constante médiation. C'est là tout notre impérialisme. Regardez-moi, ai-je la mine d'un conquistador."?

Le mot fut dit avec tant de gentillesse que je ne pus réprimer un sourire. Non, il n'a guère la mine d'un conquistador, ce chef au regard si humain. Mais je poursuis hardiment mes interrogations.

—Quelle sera votre attitude envers la S.D.N.?

—Quand nous serons maîtres du pays, nous prendrons en charge tous les engagements soucrits par l'Espagne. L'Espagne a trouvé plus d'une fois à Genève l'occasion de servir la paix. Elle regagnera tout simplement son poste à la Ligue des Nations, dans le même esprit de concorde européenne. Cette fois, je pense que vous avez fini?

—Non, mon général. Il me reste à toucher le point le plus délicat.

—Expliquez-vous sans crainte aucune.

—Chaque fois, mon général, qu'en France, un homme public manifeste quelque sympathie pour l'Espagne blanche, on lui répond en le traitant de hitlerien, on l'accuse de préparer pour l'Allemagne les voies de la revanche.

—C'est ridicule, mais je n'en rirai pas. La France trouve dans son passé le droit d'être un peu ombrageuse, quand il s'agit de sa sécurité. Notre amitié avec l'Italie et l'Allemagne associées s'est manifestée dans les faits depuis le début de cette guerre, mais je vais vous répondre avec ma loyauté de soldat. A mon avis, ce n'est pas vers l'Ouest que ces destins entraîneront l'Allemagne. Pourtant, si je me trompais, dites-vous ceci: Jamais l'Espagne de Franco ne prêterait les mains à un complot contre la France. Les Allemands, les Italiens comme les Portugais refusent de voir l'Espagne devenir une colonie soviétique, selon le plan établi par Moscou, d'accord avec Largo Caballero. Pour seconder notre résistance on ne nous a demandé aucun engagement, aucun, vous m'entendez bien. Et nous ne pouvions accepter d'en prendre aucun. Nous sommes nationalistes espagnols décidés en toute circonstance à maintenir libre d'hypothèques l'avenir de la nation.

—Mon général, le jour où votre gouvernement sera reconnu par toute l'Europe, serez-vous disposé, par exemple, à conclure avec la France un pacte inconditionnel de non-agression?

—Le plus volontiers du monde, si elle le souhaite, et sans choquer aucunement aucun de nos amis. Encore une fois, notre voeu le plus fervent, c'est de travailler à la paix des mondes. Quand nous aurons repris notre rang entre les nations, tout notre effort sera de contribuer de notre mieux au retour de la bonne entente européenne, de même que nous essayerons chez nous d'instituer et consolider la bonne entente sociale. Jamais nous ne cesserons d'offrir aux hommes de bonne volonté notre concours actif et gratuit.

Le moment de prendre congé approche. Le général se lève, réfléchit, me regarde et dit:

"Rassurez bien les Français pour ce qui est de moi. Et laissez-moi vous livrer le fond de ma pensée. Votre plus redoutable ennemi, c'est Moscou. Le sort actuel de l'Espagne, on entend vous le réserver. Malgré tous les malentendus de ces dix derniers mois, nous sommes, nous et vous, étroitement solidaires. Que vous restiez vigilants, c'est légitime. C'est votre devoir envers vous-mêmes. Mais le péril immédiat, pour vous, il n'est pas hors de vos frontières, il est chez vous, et il grandit chaque jour. Dites à la France que rien ne peut lui arriver de pire que de tomber dans l'état où nous étions l'année dernière. Moscou veut faire de la France son soldat. Moscou veut vous amener à la guerre. S'il est vrai qu'il pût exister quelque part de mauvais desseins contre vous, ne donnez à personne, par vos engagements, un prétexte, et par vos dissensions qui vous affaiblissent, une redoutable tentation."

Ainsi m'a parlé d'une voix douce Franco, maître absolu de l'Espagne blanche, ce chef au clair sourire de sous-lieutenant.

(Des cahiers de la Génération Nouvelle No 102, juillet 1937).

Association d'Education des Canadiens français du Manitoba

AU PERSONNEL ENSEIGNANT

Nous avons constaté que quelques oublis se sont glissés dans la publication du nouveau programme d'études françaises et nous désirons immédiatement y attirer l'attention de notre personnel enseignant dès le commencement de l'année scolaire.

1. Histoire Sainte. Grade 3. Les récits et leçons indiqués sont pour 1939-1940. Voici ceux de cette année et de l'an prochain:

Pour 1937-1938: Récits à apprendre: 109, 132, 140, 142, 143, 148, 151. Leçons à retrancher: 9e, 11e, 12e, 14e, 15e.

Pour 1938-1939: Récits à apprendre: 176, 179, 185, 204, 215, 220. Leçons à retrancher: 3e, 4e, 5e, 6e.

2. Histoire du Canada. Grade 3. Il n'y a pas d'erreur là-dessus. C'est bien tel qu'il est écrit: Jusqu'au Gouvernement Royal. Les leçons seulement.

3. Exercices orthographiques par E. Robert, C.S.V. Il y a deux volumes de cet ouvrage par le même auteur. C'est le premier volume qu'il faut prendre. Prix $0.40.

4. Grammaire. Grade 7. Morceaux choisis. De page 1 à page 165. Les leçons indiquées sont: 70, 75, 95, 110.

5. Botanique - Zoologie. Musique. Pas de questions d'examen sur ces sujets. Il est seulement demandé au personnel enseignant d'en donner aux élèves, à l'occasion, quelques notions préliminaires. Sans prendre le temps destiné à d'autres matières, l'institutrice pourra tâcher d'inculquer à ses élèves ce qu'elle en sait.

Le Secrétaire.

Un concours original

Les Editions de l'Action canadienne-française se proposent de lancer, vers le premier octobre, une publication du genre des "Oeuvres libres", une revue française qui a connu quelque vogue chez les nôtres.

Cette initiative, si l'on en juge par l'intérêt qu'elle soulève déjà dans les milieux littéraires, promet d'être l'événement de l'année. Elle a pour but de diffuser toujours plus largement les oeuvres des poètes, romanciers, nouvellistes, dramaturges ou essayistes qui souffrent en ce moment des conditions du marché du livre.

Chaque numéro des "Oeuvres libres canadiennes" contiendra quatre ouvrages complets signés par les meilleurs écrivains de chez nous et se vendra $0.75. D'ores et déjà un poète de grande réputation, M. Roger Brien, et Mme Yvette Mercier-Gouin, dramaturge bien connue, ont donné leur adhésion et publieront des inédits dans le premier recueil.

Les Editions de l'A.-C.-F. ont décidé d'ouvrir un concours, d'ici au 15 septembre 1937, pour désigner adéquatement cette publication qu'ils appelleront, pour fins de concours, "Les Oeuvres libres canadiennes." Celui dont le titre sera accepté recevra dix dollars en volumes choisis parmi les éditions de notre maison.

Adressez vos suggestions au "Concours des Oeuvres libres canadiennes," Editions de l'A. C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal.

Tel mot est un sourire et tel autre un regard.

V. HUGO.

Livres à Lire

Vient de paraître

Le Canada eucharistique

par Léo BOISMENU, S.S.S.

Le Canada se prépare à tenir son premier congrès eucharistique National à Québec en 1938. La préparation se poursuit par la prédication et la tenue de congrès et de triduums eucharistiques paroissiaux, par la publicité des journaux et même celle du livre. "Le Canada Eucharistique," du Père Boismenu est un de ces messagers de la bonne nouvelle qui "arrive bien à son heure" selon le mot du Cardinal Villeneuve dans la lettre qu'il a bien voulu écrire à l'auteur. Ce n'est ni un manuel doctrinal, ni une somme, mais une simple gerbe d'études et d'articles relatifs à l'Eucharistie et dont la lecture à cette époque est propre à attirer l'attention des lecteurs sur divers aspects du sublime mystère de l'Eucharistie. Il créera une atmosphère favorable à la grande idée eucharistique que le futur congrès national voudrait inculquer à tous les catholiques du Canada: que l'Eucharistie est véritablement le centre de toute vie chrétienne, la source de toutes les vertus, le levier ou le moteur de tous les élans vers le sacrifice et la sainteté.

Le Père Boismenu, apôtre doublé d'un littérateur, n'a pas cherché à éblouir par le cliquetis des mots et la splendeur des images, chose si facile quand on parle du plus attirant des mystères; il s'est contenté de lier ce qu'il avait déjà écrit pour des auditoires variés, en un style simple, clair, à la portée des fidèles.

Le livre est divisé en deux parties: **l'Eucharistie dans notre vie et l'Eucharistie dans notre histoire.**

Dans la première, on traite de l'éducation eucharistique des enfants, des séminaristes, des fidèles; on montre l'Eucharistie convertissant le monde, la société, réglant la question sociale par la formation des apôtres sociaux et d'un peuple résigné, persuadé que cette vie n'est qu'un passage vers une vie meilleure.

Dans la seconde partie, on montre à grands traits que l'Eucharistie a marqué l'âme canadienne et l'âme acadienne pour l'héroïsme et les longues patiences. Le mouvement eucharistique au Canada, par les congrès sacerdotaux, paroissiaux et régionaux, est esquissé, laissant voir que ce passé est un acheminement naturel vers le Congrès National de 1938.

Les Editions de l'Action canadienne-française sont honorées de contribuer à cet événement en présentant le livre du Père Léo Boismenu dans une toilette attirante, dans la tradition de leurs éditions précédentes, remarquées pour le bon goût et le cachet artistique.

Ce livre est sorti des presses de l'Imprimerie Modèle, Ltée.

LE CANADA EUCHARISTIQUE, par le R.P. Léon Boismenu, S.S.S., beau volume in-12, de 192 pages, est orné de gravures sur bois dans le texte et d'une page de couverture en couleurs. Il est publié dans la série "Documents sociaux" des Editions de L'A. C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal. $1.00 l'unité.

Les Soviets pénètrent au Mandchoukouo

TOKYO — L'agence Doméi reçoit de Kharbine une dépêche annonçant que deux canonnières soviétiques ont pénétré dans le nord-est du Mandchoukouo et y ont capturé un certain nombre d'habitants. Elles ont, paraît-il, franchi 31 milles en territoire mandchou.

Saint-Boniface

A l'Archevêché

La prochaine journée sacerdotale aura lieu le mercredi matin 15 courant, à l'heure habituelle.

(Communiqué).

• • •

Son Excellence Mgr Yelle, accompagné de M. l'abbé A. Décosse, secrétaire, est allé faire la visite pastorale à Blood Vein la semaine dernière. Son Excellence a fait, samedi et dimanche, la visite des paroisses de Saint-Adolphe et d'Otterburne.

• • •

De passage à l'archevêché, M. l'abbé Joseph Saint-Aubin, curé d'une des paroisses de Valleyfield. M. St-Aubin a assisté à la convention des oeuvres de charité du diocèse de St-Paul.

A la Cathédrale

M. l'abbé Hébert

M. l'abbé Hébert, du diocèse de Montréal, remplacera M. l'abbé Lévêque qui part pour l'Europe ces jours-ci. M. Hébert est arrivé dans l'Ouest il y a une couple de mois et a fait du ministère dans le diocèse depuis ce temps. Il a été vicaire à Montréal durant plusieurs années. Dimanche dernier, Mgr Jubinville, en même temps qu'il faisait ses voeux à M. l'abbé Lévêque et le remerciait du dévouement qu'il a montré au service des jeunes de Saint-Boniface, a souhaité la bienvenue à M. Hébert.

Nativité

Mercredi a lieu la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. La solennité en aura lieu dimanche et à cette occasion Mgr le Curé a invité ses paroissiens à venir faire la sainte communion, en particulier les Enfants de Marie et les jeunes filles de la paroisse.

Retraite

Vendredi soir nos écoliers et écolières entreront en retraite. La retraite se continuera samedi et dimanche. Les élèves de nos deux grandes académies ont été convoqués à ces exercices qui marqueront le début de la période scolaire.

La Chorale de la cathédrale

La chorale de la cathédrale recommencera ses répétitions vendredi prochain. Tous les membres sont instamment priés d'être présents.

Le Président.

Mlle Gabrielle Roy va étudier l'art dramatique à Paris

Mlle Gabrielle Roy, de Saint-Boniface, est partie lundi pour Paris, où elle va étudier l'art dramatique au théâtre de l'Atelier, sous la direction de Charles Dullin.

Mlle Roy s'est acquis déjà une enviable réputation sur nos scènes locales. Elle faisait partie de la troupe du Cercle Molière et est allée deux fois à Ottawa concourir pour le festival national. Nous lui souhaitons bon voyage et bon succès dans ses études.

Mariage Phaneuf-St-Onge

Samedi 4 septembre, en la cathédrale de Saint-Boniface, a été béni par Mgr W. Jubinville, P.D., V.G., le mariage de Mlle Annette Phaneuf, fille aînée de M. et Mme Ulric Phaneuf, avec M. Paul-Emile Saint-Onge, fils aîné de M. William Saint-Onge et de Mme Saint-Onge, décédée.

M. Camille Phaneuf, frère de la mariée, et M. Jean Saint-Onge frère du marié, servaient la messe.

Le sanctuaire était orné d'une profusion de fleurs estivales. Mlle Denise Guyot touchait l'orgue. Au cours de la cérémonie, Mlle Ida Phaneuf, soeur de la mariée, chanta l'"Ave Maria" de Schubert et "A vos pieds, Dieu d'amour."

La mariée était accompagnée de son père. Elle portait un costume de crêpe de laine gris, avec blouse en georgette nuance bourgogne; petit chapeau en feutre bourgogne avec voilette et bouquet-corsage de roses "American Beauty."

Une réception eut lieu chez les parents de la mariée, rue Bertrand.

M. et Mme Saint-Onge sont partis en auto pour Minneapolis. A leur retour, ils habiteront à Saint-Boniface.

Cercle Sainte-Elisabeth

Aujourd'hui, dans le sous-sol de la sacristie, a lieu une importante réunion du Cercle Sainte-Elisabeth. On y procédera à l'élection des officiers pour l'année courante. Toutes les personnes charitables qui auraient du vieux linge dont elles pourraient disposer sont priées de le faire parvenir aux dames du Cercle. Les membres sollicitent aussi de nouvelles recrues pour les seconder dans leur effort si méritoire.

PETITES NOTES

M. et Mme Auguste Guilbault sont retournés à Chicago, après avoir été les invités de M. et Mme John Caswell Davis pendant quelques jours.

• • •

M. A.-J.-H. Dubuc est parti pour un voyage de quelques jours chez son fils, M. Louis Dubuc, de Chicago.

• • •

Mlle Aimée Sarraillon est de retour de Prince-Albert, Sask., où elle a passé ses vacances.

Tiers-Ordre de Saint-François

N. B.—1. La réunion des Novices de ce mois est, comme d'habitude, le 3e mercredi, 15 septembre.

2. La réunion mensuelle du 1er septembre était bien fréquentée et le chant était beau, malgré le petit nombre de chanteurs à la répétition de la veille au soir. On a donné l'absolution générale de la fête de saint Louis, roi. On a engagé les Tertiaires à bien suivre la Retraite paroissiale du commencement d'octobre. A cause de cette retraite, la réunion mensuelle d'octobre aura, par exception, lieu le 20 octobre, 3e mercredi; la réunion des novices sera donc manquée pour une fois. On y donnera le questionnaire en vue de la visite canonique du 3 novembre. Puisque la saison d'hiver est proche, on a engagé les Tertiaires à lire les livres franciscains de leur bibliothèque. Que chaque Tertiaire se rappelle qu'il doit être propagandiste pour amener un nouveau membre en vue de la vêture, le 20 octobre.

L'instruction portait sur l'histoire de la stigmatisation de saint François (fête: 17 septembre) et la leçon d'amour de Dieu qui en découle. (voir "Echo de Saint-François, septembre 1937).

• • •

Les Fraternités peuvent-elles avoir des oeuvres propres?

Oui, en principe, lorsque cela est possible. Une congrégation languit ou exerce une action très amoindrie, si elle n'a pas ses oeuvres particulières. C'est pourquoi toute Fraternité sérieuse doit avoir des oeuvres, proportionnées à son importance. Les réunions mensuelles, en effet, ne suffisent pas et bien qu'on y apprenne d'excellentes vérités, il est utile de joindre la pratique à l'enseignement. Du reste les oeuvres mettent en activité le besoin de dévouement suscité par esprit franciscain, elles deviennent le centre autour duquel les Tertiaires se réunissent et se fusionnent; de plus, elles attirent les âmes éprises de la noble ambition de faire quelque chose pour Dieu et le prochain. Il est donc utile de créer et d'entretenir soigneusement des oeuvres dans nos Fraternités. Toutefois, on ne doit jamais les entreprendre sans avoir examiné s'il est possible de les mener à bien, et sans avoir obtenu l'avis favorable du Discrétoire.

Nouvelles de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Boniface

Semaine du 30 août au 5 septembre. La première moitié bien des visiteurs; la seconde moitié, à cause de l'orage, de la pluie, du vent et du froid, les visites ont naturellement diminué. Il y avait, cependant, encore quelques douzaines de personnes à la messe avec communion de samedi matin à 8 h. à la Grotte, pour les bienfaiteurs. Dimanche après-midi, à cause de la pluie, le salut a dû se donner à l'église, à 7 h. 30, l'heure ordinaire.

La procession aux flambeaux du mois de septembre aura lieu le troisième dimanche, 19, à 8 h. 30, c'est-à-dire une demi-heure plus tôt que d'habitude, à cause de la saison avancée.

HISTOIRE DES APPARITIONS (Suite)

Ch. XXIII — Grotte fermée par l'autorité civile

1.—Epidémie de visionnaires. — Les nombreux rapports des fonctionnaires de Lourdes signalent à leurs chefs des affluences considérables de visiteurs descendus vers la Grotte. On en compte 6,600 passant au Pont-Vieux le 17 avril. Il faut y ajouter ceux qui, nombreux, arrivent par la forêt et la vallée de Batsurguère.

Les dénégations incrédules paraissent trouver un nouveau fondement dans l'épidémie de visionnaires qui, de Lourdes ou des villages de la vallée, s'affirment à la Grotte. Apparitions fantastiques, nébuleuses, souvent grotesques ou grimaçantes dont les enfants sont surtout victimes. Névrose collective, peut-être, mais plus certainement malices démoniaques de Satan, singe de Dieu, qui veut donner le change et tromper la foule. L'abbé Peyramale dénonce lui-même ces faits étranges et chasse du catéchisme un enfant suspect.

Le commissaire et le procureur, englobant dans la même suspicion ces faits grotesques et le fait des visions de Bernadette, demandent au préfet d'en interdire le retour, pendant que les guérisons de Blaisette Soupenne, de Justin Bouhohorts, de Catherine Latapie, s'ajoutant à celle de Bouriette, renouvellent la ferveur des foules. Des incidents mécontentent commissaire, procureur et préfet, qui voudraient voir agir avec plus de vigueur un clergé en expectative.

Martin Tarbès et vingt autres avec lui, dès le 25 avril, font sauter les rochers à la mine pour élargir le chemin du bois, mettent des balustrades au sentier de Massabielle et disposent dans la Grotte réservoir de fer et cannelles de bois pour capter l'eau miraculeuse. Jacomet demande: "Ont-ils travaillé sans rémunération? Cela n'est pas croyable!..." Et cependant si... leur ferveur seule les a poussés.

D'innombrables visites surmènent la charitable Bernadette qui s'apitoie sur les malades. Son oncle, l'agent de ville, la conduit aux eaux de Cauterets où peut-être s'atténuera son asthme cruel. Elle y arrive au début de mai... La foule l'y recherche encore. Il en faut redescendre le 21.

2.—Eau de Lourdes analysée. Grotte fermée. — Le préfet demande au maire Lacadé de défendre à la foule d'aller à la Grotte. Il réunit le 4 mai, à l'occasion du Conseil de révision, les trente-sept maires du canton à Lourdes. Il s'y proclame le défenseur respectueux de la religion. Mais il leur demande d'éclairer leurs administrés et de les dissuader de venir à la Grotte. Un silence de mort accueille ses paroles. Il ordonne donc, dès ce soir-là, à Jacomet de faire dépouiller la Grotte de tout ce qu'elle contient. L'ordre est exécuté sous les huées. La population va, le soir même, chercher à la mairie ce qu'elle veut rapporter à Massabielle et l'y dépose parmi prières et cantiques.

Puisqu'on parle de guérisons attribuées à l'eau de la Grotte, on demande au pharmacien Latour, de Trie, de l'analyser. Il répond le 6 mai par un certificat de complaisance, qu'il regrettera toute sa vie. Il signale une eau très limpide, inodore, et sans saveur tranchée, et il conclut: "Nous ne croyons pas trop préjuger en disant que la science médicale ne tardera peut-être pas à lui reconnaître des vertus curatives spéciales."

Le maire va songer à l'exploitation thérapeutique de cette source. Procureur et préfet y redoutent une nouvelle cause de superstition. Puisque l'évêque se tait, puisque le clergé de Lourdes paraît devenir favorable à Bernadette, le baron Massy ordonne au maire Lacadé de faire, le 15 juin, placarder un arrêté, daté du 8:

LE MAIRE DE LOURDES:

Vu les instructions à lui adressées par l'autorité supérieure,

Considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la religion, de mettre un terme aux scènes regrettables qui se passent à la Grotte;

Considérant... que le devoir du maire est de veiller à la santé publique;

Considérant qu'il y a des raisons sérieuses de penser que cette eau contient des principes minéraux; qu'il est prudent, avant d'en permettre l'usage, d'attendre son analyse scientifique; que d'ailleurs la loi soumet l'exploitation des sources d'eau minérale à l'approbation préalable du gouvernement...

Le maire de Lourdes interdit donc d'aller à la Grotte, qui sera désormais fermée par une barrière avec un poteau en défendant l'accès sous peine de poursuites.

3.—Première communion de Bernadette. Grotte dégagée. — Le pharmacien Cénac, de Tarbes, et l'abbé Pujo, licencié ès-sciences, professeur à Saint-Pé, ont déclaré la source sans valeur thérapeutique marquée. Leur compétence a osé stigmatiser la fausse analyse de complaisance du pharmacien de Trie. Le conseil municipal s'en émeut, et le 3 juin en confie une nouvelle analyse au réputé chimiste de Toulouse, le professeur Filhol, qui a fondé la science des eaux thermaes pyrénéennes.

Ce même jour, Bernadette fait à l'hospice sa première communion dans un doux recueillement. L'abbé Peyramale lui rend témoignage dans une lettre à l'évêque: "On a voulu lui faire accepter de l'argent. L'enfant l'a toujours refusé avec le sentiment d'une dignité blessée. Dans l'ordre moral, c'est le plus grand des phénomènes, de voir cette fille du peuple, pauvre à manquer souvent de pain, refuser avec tant de dignité les offres qu'on lui fait."

L'enfant, formée de bonne heure à l'école du sacrifice, comblée de lumières et de grâces nouvelles au temps des visites de l'Immaculée, a fait, dit-il, des progrès étonnants.

Lourdes, qui croit en elle maintenant, demande liberté d'accéder à la Grotte par une pétition de trois cents personnes adressée le 16 juin au ministre des Cultes. Les barrièrese sont brisées dans les nuits du 17 juin, du 27 juin, puis du 4 juillet. Le curé de Lourdes, par d'énergiques interventions à l'Eglise et dans les carrières, arrête ces pénibles effervescences. Callet distribue 94 procès-verbaux sur le chemin de la Grotte en deux mois. Cyprine Gesta a parlé de la venue possible de l'empereur à la Grotte. On la condamne à cinq francs d'amende. Le procureur de Lourdes fait appel a minima de cette condamnation trop bénigne selon lui. Elle revient acquittée de la Cour de Pau, dans un triomphe.

Bernadette, insensible à toute cette agitation, vit tranquille chez les religieuses de l'hospice. Elle y communie une deuxième fois en la fête du Sacré-Coeur, le 11 juin. M. Vène, inspecteur des Eaux minérales des Pyrénées, l'interroge alors... Il la déclare simple, candide, pleine d'un bon sens précoce, incapable de supercherie. Il conclut: "Si le doigt de Dieu est là, tous les efforts des hommes n'y pourront rien."

XXIV — Dix-huitième et dernière apparition (N.-D. du Carmel, 16 juillet 1958).

1.—"Jamais je ne l'ai vue plus belle." — La fête du Carmel approche, le 16 juillet. Lourdes y porte une dévotion spéciale. Bernadette et sa famille, comme une foule de Lourdais, s'honorent d'en porter le scapulaire. La Voyante a communié ce matin-là. Dans la soirée, pendant qu'elle est en prières à l'église, la voix aimée, depuis trois mois silencieuse, la fait tressaillir. Elle va chercher Tante Basile, et, obéissante aux ordres civils, ne prend pas le chemin de la forêt. Elles descendent, avec deux autres personnes, de l'autre côté du Gave, en la prairie de la Ribère.

Il est près de 7 heures, l'heure crépusculaire d'un bel adieu fervent dans la splendeur du couchant pyrénéen. L'enfant tombe à genoux et récite son chapelet. Tout-à-coup ses mains jointes se séparent et descendent comme en un mouvement de surprise. Ses compagnes soupçonnent l'extase: elles voient son oeil briller, son visage blanchir. Une femme s'approche avec un cierge allumé. La clarté permet de constater mieux le ravissement de l'enfant. Elle ne voit plus ni la large rivière, ni la barrière de la Grotte, mais la Vierge seule, radieuse et maternelle. "Jamais, dira-t-elle, je ne l'ai vue plus belle." L'extase dure un quart d'heure. La Dame recule en multipliant sourires et gestes d'adieu. Bernadette regarde encore. Seules les étoiles ponctuent le ciel dans la nuit descendue.

Elle devine qu'elle ne verra plus la Vierge ici-bas. Mais l'éternité lui reste. Notre-Dame ne lui a-t-elle pas promis: "Je ne vous rendrai pas heureuse en ce monde, mais dans l'autre."

2.—Institution d'une Commission ecclésiastique. — L'été ramène aux Pyrénées d'illustres visiteurs. Mgr Thibault, évêque de Montpellier, et Mgr de Garsignies, évêque de Soissons, voient Bernadette et croient en elle. Ils rencontrent l'archevêque d'Auch, Mgr de Salinis, chez Mgr Laurence. A leur instigation peut-être, Mgr Laurence institue une Commission ecclésiastique par acte du 27 juillet 1858: "Pour connaître de l'authenticité et de la nature des faits de Lourdes. Pour éclairer la religion et la piété de tant de milliers de fidèles, pour fixer des incertitudes et calmer les esprits." Il l'annonce au Ministre des Cultes par une lettre du 7 août.

Le baron Massy voit l'évêque intervenir au spirituel. La question va changer d'obédience. Il recommande à Jacomet de grands ménagements envers la Commission épiscopale. Il part lui-même à Paris, vers le 10 août, pour consulter les ministres à ce sujet. On semble l'approuver en haut lieu; mais des faits nouveaux surgissent: Le savant professeur Filhol, dans son rapport du 8 août, vient de déclarer l'eau de la Grotte "eau potable, sans effets extraordinaires explicables dans l'état actuel de la science." L'amirale Bruat, gouvernante du prince impériale, voit Bernadette dès le 28 juillet et est conduite par elle jusqu'au pont. Callet lui cueille des fleurs, mais, fidèle à sa consigne, risque de lui donner un procès-verbal. Louis Veuillot court en riant la même aventure, le même jour. La qualité des illustres contrevenants met en émoi commissaire, procureur et préfet.

3.—La Grote libre par ordre supérieur.—Veuillot raconte son voyage à Lourdes dans un article de l'Univers, le 28 août. Sagement, il soumet ces événements au jugement de l'Eglise. Il reproduit l'ordonnance épiscopale de Mgr Laurence. Il adresse ripostes cinglantes le 4 et le 13 septembre à Guéroult et à Prévost-Paradol. Il démolit de main de maître les ironies du Lavedan et les sottises d'un journal hollandais attaquant Lourdes. La France entière en est alertée. Une élite religieuse accourt déjà vers Lourdes... Il conclut le 13 septembre: "Nous disons qu'un miracle est possible partout et toujours. Nous ne disons pas que les faits de Lourdes sont miraculeux. Cela regarde l'évêque." C'était parler d'or.

Mgr de Salinis, archevêque d'Auch, vient à Biarritz et le 5 septembre soumet à l'empereur la question de Lourdes. L'empereur en remet la solution à Fould, son ministre d'Etat. Celui-ci voit dans une réponse libérale une popularité à conserver, des évêques à ménager, un Veuillot à rendre au silence. Le ministre de l'Intérieur a déclaré dès le 6 septembre au préfet, "qu'il n'y avait pas lieu de surveiller la Grotte plus longtemps." Le 21, le ministre de la Justice lui demande de laisser la Grotte libre.

Le 2 octobre, le baron Massy ordonne de lever toute défense. Le 5 octobre, le maire Lacadé rapporte son arrêté du 8 juin. Les barrières sont levées, les amendes aussi.

Lourdes exulte.

Les foules peuvent dès lors accourir en processions.

DÉCÈS

Pacaud, Mme La Bruère-Pacaud, née Antonia-Louise Charpentier, décédée subitement à sa demeure, suite 3, Cornelius Apartments, Winnipeg, le 30 août, à l'âge de 54 ans. Un fils, W.-M.-R. Pacaud, lui survit. Service et sépulture à Saint-Norbert le 2 septembre.

Parisien, Thérèse, âgée de 10 ans, fille de M. et Mme Pierre Parisien, décédée à l'hôpital de Saint-Boniface le 2 septembre. Inhumation à Albert Beach, Man., le 4 septembre.

Allard, Joseph, 18 ans, fils de M. et Mme Eugène Allard, décédé à Deerhorn le 6 septembre. Lui survivent ses parents, deux soeurs, Jeanne et Marion. Service à Deerhorn le 8 septembre.

Lafrance, Paul, de Carey, Man., décédé à l'hôpital de Saint-Boniface le 4 septembre, à l'âge de 86 ans. Service et sépulture à Saint-François-Xavier le 7 septembre.

Hull appelle au travail 665 chômeurs

HULL. — Les autorités de la ville ayant décidé d'abolir l'assistance-chômage et d'entreprendre un vaste programme de travaux publics avec l'aide d'un versement mensuel de $40,000 du gouvernement de Québec, ont appelé au travail les 665 chômeurs inscrits.

De ce nombre 195 n'ont pas répondu à l'appel. Les autorités feront enquête pour connaître les raisons de ces abstentions. Les chômeurs mis au travail recevront un salaire de 35 sous l'heure.

Pauvreté et imprécision de notre langage

En quel état se trouve notre langue, manifestation de notre esprit français?—Un excellent travail de M. Léon Lorrain au Congrès de la Langue française.

Les qualités distinctives du français — la clarté, l'ordre, la mesure et la concision — se ramènent à une seule caractéristique qui les implique toutes puisqu'elle en est la résultante: la précision. Or il est facile de constater que la langue que nous parlons et que nous écrivons manque de précision à la fois dans son vocabulaire et dans sa syntaxe.

Nous nous contentons presque toujours du terme générique ou du terme général, au lieu de recourir au nom de l'espèce ou au mot particulier. Ainsi, nous disons **un oiseau** pour désigner une hirondelle ou un chardonneret; **un poisson** en parlant d'un brochet ou d'une truite; **la rue** pour la chaussée aussi bien que pour le trottoir; **le chemin** pour la route, l'allée, le sentier ou la piste; **une gravure**, voire **un cadre**, qu'il s'agisse d'un portrait, d'une aquarelle ou d'un eau-forte. L'anglais nous induit souvent en erreur. Les milliers de substantifs qu'il a empruntés au français, ou qu'il a comme lui tirés du latin, n'ont pas tous subi une évolution parallèle dans l'une et dans l'autre des langues. Le français est beaucoup plus fixe que l'anglais. Aussi une multitude de vocables ont-ils pris dans cette langue certaines acceptions qu'ils n'ont pas ou qu'ils n'ont plus dans la nôtre. Le danger de méprise est d'autant plus grand que la plupart, pour avoir changé de sens, n'en conservent pas moins la même orthographe, ou à peu près.

Pauvreté du vocabulaire

Notre vocabulaire commercial, industriel, financier, comptable, technique, est d'une indigence extrême et, partant, d'une extrême imprécision. Notre ignorance de la terminologie française est telle que la langue des affaires, au Canada français, fourmille de mots anglais, souvent même de locutions entières. Il arrive fréquemment qu'un ingénieur ou un entrepreneur, qui connait le terme propre, n'ose pas l'employer de crainte de n'être pas compris du contremaitre, qui devrait d'ailleurs le traduire en anglais afin d'être entendu de l'ouvrier, incapable la plupart du temps de nommer en français ses outils ou les pièces de sa machine. Lorsque nous nous trouvons en présence d'un mot anglais qui, désignant une chose ou une pratique inconnue en France, n'a pas encore d'équivalent français, nous adoptons ce mot tel quel, sans l'assimiler, ou bien nous le francisons au moyen d'un substantif qui lui ressemble graphiquement, mais qui bien souvent signifie déjà autre chose. Nous poussons ainsi l'imprécision jusqu'à la confusion.

Nous accumulons les épithètes sans aucun souci des nuances et, comme ce sont toujours les mêmes, notre langue reste pauvre au sein de l'abondance; abondance de mots, pauvreté d'expression. Il y aurait lieu d'appliquer à notre langage et à notre prose ce que Louis Veuillot disait du style de Jules Favre: "Il ne va pas sans adjectifs, toujours il les étale par paire, souvent par triade, et même par grappes, n'omettant guère que celui qui conviendrait." Nous nous en tenons à un petit nombre d'adjectifs **passe-partout**, tels que **beau, bon, mauvais, fin**, de sorte qu'il nous arrive de qualifier indistinctement de fin un orateur, un phoque dressé ou un briquet qui s'allume en plein vent.

Syntaxe défectueuse

Mais l'imprécision est plus grave encore lorsqu'elle se manifeste dans la syntaxe, qui est la structure même de la langue. Nous recourons, règle générale, à la forme passive, que le français n'admet qu'à titre exceptionnel, c'est-à-dire lorsqu'elle exprime plus fidèlement la pensée que la voix active. La forme passive répugne au génie du français, parce qu'elle est lourde et surtout parce qu'elle est souvent vague, à cause de l'absence du sujet. (Une circulaire a été expédiée aux intéressés... Des instructions ont été données... Aucune réponse n'a encore été reçue...)

Nous ne nous servons guère que des deux auxiliaires, **avoir** et **être**, et d'une dizaine d'autres verbes omnibus, comme **faire, aller, laisser, trouver, donner, voir, devoir, pouvoir, mettre, dire, rendre**, qui nous semblent propres à répondre à tous nos besoins d'expression. Nous paraissent-ils parfois insuffisants, nous leur imposons la fonction d'auxiliaire en les accolant à d'autres verbes qui, sans cet étai inutile, n'en auraient que plus de relief et de précision.

Obscurités

Nos discours et nos textes sont souvent obscurs, sinon équivoques, à cause de la présence de propositions infinitives ou autres membres de phrase elliptiques, dont le sujet sous-entendu n'est pas le même que le sujet exprimé de la proposition principale, qui les régit. (Vaniteux et envieux, nous ne le tenons pas en très haute estime. — Il nous est impossible d'accepter vos offres sans avoir fourni de plus amples renseignements. — En attendant des explications, veuillez agréer l'assurance de nos sentiments dévoués.)

Une fausse conception de la concordance des temps du verbe, fruits de l'étude irraisonnée de la grammaire, nous incline à exprimer à l'imparfait ce qui existe encore au moment où l'on en parle. Ainsi, on écrira: "Comme M. X.. me disait hier que votre maison **cherchait** un comptable, je m'empresse de vous offrir mes services." (A quoi bon? Si cette maison **cherchait** un comptable, c'est qu'elle n'en cherche plus, qu'elle en a trouvé un). Que penserait-on d'un prédicateur qui, sous le prétexte d'une vaine symétrie, affirmerait que jadis saint Thomas démontrait que Dieu **existait**?

Le pronom prête souvent à équivoque, soit qu'il y ait ambiguïté quant à l'antécédent (je lui ai expédié sa commande accompagnée d'une traite, mais il l'a refusée), soit que le pronom tienne la place d'un nom indéterminé ou sous-entendu (la compagnie a fait crédit à des clients insolvables, mais ils ne peuvent pas me blâmer parce que je les avais prévenus). Les prépositions et les conjonctions, ces petites pièces qui jouent un si grand rôle dans la construction grammaticale, sont trop souvent jetées sans attention dans nos discours et dans nos textes dont elles brouillent les diverses parties, qu'elles devraient ordonner. L'article lui-même, qui est censément le plus facile à manier de tous les mots, donne souvent lieu à des fautes de syntaxe, qui altèrent parfois le sens d'une phrase.

La ponctuation

La ponctuation, si négligée, si méprisée même, contribue beaucoup à la clarté et à la précision du style. Celui qui en ignore les règles ou ne les observe pas, s'expose à donner à ses phrases une signification incertaine et même un double sens. Si, faute d'un point, Martin jadis perdit son âne, il arrive quelquefois que, faute d'une simple virgule, Baptiste perde son procès. Nos pères, qui connaissaient sans doute par expérience les dangers d'une ponctuation défectueuse, ont mis en formule une invocation qui reste toujours recommandable: "Dieu nous garde, disaient-ils, d'une erreur d'apothicaire et d'une virgule de notaire!"

La pauvreté de notre vocabulaire et l'imprécision de notre langage constituent une source d'équivoques ou de malentendus comportant parfois de sérieuses conséquences. Elles sont souvent une cause d'embarras ou de difficultés dans nos relations non seulement avec la France, mais encore avec les autres pays dont le français est la principale langue de communication avec l'étranger. Mais elles présentent des dangers autrement plus graves.

Graves dangers

Est-il, pour le français au Canada, un plus grand péril que la connaissance insuffisante que nous en avons? Si nous ne savons pas tirer parti des incomparables ressources qu'offre notre langue, il y a lieu de craindre que nous ne nous en détachions un peu plus chaque jour. Nombreux sont nos compatriotes qui, niant l'existence de ce qu'ils ignorent, prétendent que le français n'a pas de mot ou d'expression pour désigner telle ou telle chose, pour rendre telle ou telle idée, et qu'en tout cas, il se prête mal aux exigences de la vie des affaires. Cette assertion, si peu fondée qu'elle soit, mérite d'être relevée, parce qu'elle accuse un état d'esprit peu rassurant. On ne saurait estimer beaucoup un instrument, si parfait soit-il, dont on ne sait pas se servir. Notre groupe ne conservera sa langue que s'il y trouve un moyen d'expression qui satisfasse pleinement à ses besoins. Si nous tolérons que le français au Canada s'anémie et se disloque davantage, il ne tardera pas à tomber en désaffection, et ce ne seront pas les tirades emphatiques des jours de liesse populaire qui le préserveront de l'indifférence et de l'oubli.

La langue et l'esprit

Mais notre façon de parler et d'écrire n'est qu'un symptôme. Si le langage est un moyen d'expression, il y a lieu de faire une distinction essentielle entre une langue étrangère et sa langue maternelle. Une langue étrangère, qui fournit à une élite un élément de culture, ne constitue jamais pour le commun des hommes qu'un utile agent de communication, un interprète, un truchement. Tout autre est la langue maternelle, qui seule peut rendre certaines nuances de pensée, présentant une telle finesse ou correspondant à des conceptions si particulières, que l'on dit avec raison qu'elles sont intraduisibles. L'idiome d'un peuple, organisme vivant en perpétuelle évolution, se façonne longuement à son image: il reflète son esprit, son milieu, son histoire, sa manière de sentir, de raisonner, de vivre. L'altération de la langue française au Canada révèle donc l'altération de l'esprit français.

"Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, dit Rivarol, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le sujet du discours, ensuite le verbe, qui est l'action, et enfin le sujet de cette action. Voilà la logique naturelle à tous les hommes, voilà ce qui constitue le sens commun." C'est le goût de la logique, marque distinctive de l'esprit français, qui a imposé à la langue française cet ordre rigoureux. Notre langage, en s'en écartant, trahit donc chez nous une déviation de l'esprit français. L'abus que nous faisons de la forme passive, tournure particulière à l'anglais, n'est-il pas un indice de dénationalisation?

Les épithètes

L'épithète est l'expression d'un jugement. Le très petit nombre d'épithètes, d'ailleurs élémentaires et vagues, que nous employons dénote que notre intelligence se refuse à l'effort qu'exigerait un examen plus approfondi, propre à dégager les caractéristiques des personnes ou des choses dont nous parlons. Si nous exercions davantage notre discernement, nous apprécierions avec plus de pénétration ces personnes et ces choses, et nous trouverions sans doute des adjectifs précis, qui mettraient en relief ce qui les distingue des autres, ce qui les singularise parmi les autres. Le manque de netteté de notre langage indique que nous avons laissé s'atténuer en nous deux qualités maitresses de l'esprit français: l'aptitude à l'analyse et le sens critique.

Discipline intellectuelle

L'imprécision, qui se manifeste dans l'expression, est d'abord dans la pensée, dont le langage n'est que l'extériorisation: "le style est l'homme même." Il importe donc de faire la rééducation de l'esprit. Notre langue maternelle, à la fois si précise et si subtile, est un incomparable facteur de discipline intellectuelle. Mais, pour en tirer tout le parti possible, il faudrait mettre fin à une dangereuse illusion, beaucoup plus répandue qu'on ne le pense parmi les élèves, à tous les degrés de l'enseignement, et qui consiste à croire que la langue qu'on leur apprend n'a qu'un lointain rapport avec leur parler usuel. On entretient trop souvent ce malentendu en faisant du français rien de plus que l'une des matières au programme des études, comme la chimie, l'algèbre ou n'importe quelle autre science. La leçon de français terminée, on passe à un autre sujet où l'on ne tient guère compte de la forme des réponses orales ou des travaux écrits. On l'entretient fréquemment aussi en enseignant le français comme si c'était une langue morte. Après avoir disséqué quelques auteurs classiques, dont il a retenu des bribes, l'élève n'apporte à son exposé ou à sa rédaction qu'un effort de mémoire, au lieu de mettre en oeuvre ses facultés supérieures, et il aligne des phrases toutes faites, des formules, qui n'expriment pas ses propres concepts, qui ne correspondent même que vaguement à son propre langage. Ainsi, l'élève acquiert l'impression qu'il y a deux sortes de français: l'un destiné aux grandes circonstances, l'autre réservé à l'usage courant. Devenu homme et ayant conservé cette étrange notion, s'il est appelé d'aventure à prononcer un discours ou à rédiger un texte, conscient que son langage habituel ne conviendrait pas, il évoque ses souvenirs de rhétorique, enfle la voix, hausse le ton, et s'exprime en une langue ampoulée, qui ne serre pas d'assez près la réalité et ne rend pas ses idées avec une exactitude suffisante.

Le fond et la forme

La réforme la plus nécessaire, la plus urgente, ne consisterait-elle pas, par conséquent, à exiger que les élèves s'efforcent, non seulement au cours de français mais partout et toujours, de parler et d'écrire avec netteté et précision? S'il est recommandable de leur faire étudier de grands auteurs de toutes les époques, il serait opportun de leur rappeler souvent qu'il ne s'agit pas de s'astreindre à imiter ces modèles, afin de réussir aux examens, mais qu'ils doivent se les assimiler en vue de former leur propre style, c'est-à-dire leur moyen d'expression, qui les aidera à réussir dans la vie. Le fond et la forme se tiennent. Dès que les élèves tenteront un effort pour exposer fidèlement leurs idées, ils se contraindront à préciser et à ordonner leur pensée. Lorsque cet effort sera passé à l'état d'habitude, il deviendra moins difficile de développer chez eux le sens d'observation, d'éveiller leur curiosité intellectuelle, de cultiver leur goût, enfin de reconstituer leur esprit français.

Notre survivance est à ce prix. La langue maternelle est la dépositaire d'un trésor d'expérience humaine appartenant en propre à notre lignée. C'est la gardienne de nos coutumes et de nos traditions. C'est un fonds commun auquel s'ajoute l'apport de chaque génération, au bénéfice des générations suivantes. C'est le lien le plus solide entre les hommes de notre nationalité, dont elle assure la cohésion et la permanence.

M. Thibaudeau Rinfret trouve grâce auprès de M. Aberhart

OTTAWA — On commente favorablement le fait que dans sa lettre au premier ministre King, M. Aberhart n'a pas porté de jugement défavorable sur M. Thibaudeau Rinfret, juge de la Cour suprême du Canada.

M. Aberhart a, par contre, vertement critiqué le président de la Commission, M. Rowell, M. Dafoe, président et rédacteur en chef de la **Winnipeg Free Press**, et M. H. Fangus, professeur à l'Universit de Vancouver. Il a aussi mentionné un M. M.-P. Robinson, mais ce dernier ne fait pas partie de la Commission d'enquête, il a été remplacé par le professeur R.-A. MacKay, de l'Université Dalhousie.

Apparemment, M. Thibodeau Rinfret a trouvé grâce aux yeux de M. Aberhart.

Vers le passage du Nord-Ouest

SUR LE "NASCOPIE" — Le "Nascopie," vaisseau du gouvernement, se dirige vers le passage du Nord-Ouest. Le bateau, qui transporte la patrouille de l'Arctique, est parti pour Fort Ross et le passage du Nord-Ouest, qui a capté l'imagination des explorateurs, où plusieurs ont perdu la vie.

Ce sera la première fois que la patrouille de l'Arctique entrera dans ce passage. Des intellectuels et des fonctionnaires du gouvernement font aussi le voyage. Trois familles d'Esquimaux sont également à bord et seront transportées à Fort Ross, où un nouvel établissement sera fondé.

MISSION SAINT-PATRICE

NELSON HOUSE

On attendait Son Excellence Mgr Martin Lajeunesse, O.M.I., avec le R. P. A. Chamberland, O.M.I, dans l'après-midi du 11 juillet.

Tous les sauvages catholiques et une foule inaccoutumée d'Indiens protestants sont rendus à la mission. Les drapeaux, les costumes aux couleurs variées, les allées et venues, les discours à la page du jour, tout respire et donne un aspect de fête à la mission; car, dit-on, Monseigneur va arriver, Monseigneur s'en vient, Monseigneur est dans le ciel.

Faut-il l'avouer, le sort des petites missions est de vivre de déceptions. La fumée des feux de forêts assombrit le ciel, un orage accompagné d'éclairs et de tonnerre s'amène vers les cinq heures de l'après-midi et dure jusqu'à la nuit. Donc pas d'aéroplane, pas de Monseigneur, pas d'ouverture de retraite!

Le lendemain, vers onze heures de l'avant-midi, l'aéroplane tant désirée la veille survole la mission, tous les catholiques de l'endroit se pressent au débarcadère pour bienvenir le grand Chef de la prière et son compagnon. La retraite commence le soir du même jour. Tous sont fidèles à venir aux cérémonies, ainsi que des protestants en nombre assez considérable.

Cette visite pastorale coïncide avec le cinquantenaire de la première visite du R. P. Bonald à Nelson-House, autrefois appelé Fort Nelson. La bénédiction solennelle de l'église Saint-Patrice est aussi sur le programme, Monseigneur fait les confirmations. Durant la première et la deuxième journée, les sauvages viennent voir Monseigneur, famille par famille.

Rien n'échappe à la vigilance paternelle de Son Excellence qui va jusqu'à faire passer un examen aux enfants de l'école: la veille de son départ il fait distribuer des objets de piété.

A défaut de Frère Coadjuteur, M. R. Lauzé et M. O. Blackburn prêtent volontiers leur concours à la cuisine, et pendant toute la visite de Monseigneur, ils ont su apprêter des plats qui firent honneur à nos hôtes. Les Dames de Sainte-Anne avaient fait le ménage de la maison et lavé l'église par deux fois, à cause de la terre que les gens apportaient à leurs pieds. Chaque famille avait son drapeau planté devant sa tente. Le chant des cantiques, parfois l'accompagnement au violon par les élèves de l'école, tout est exécuté parfaitement sous l'habile direction de M. Lauzé.

Monseigneur n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son contentement à la satisfaction de tous. Au dernier jour de la retraite, la foule enthousiaste se rend à l'église pour écouter le chant du départ et accompagne Mgr et le R. P. Prédicateur à l'aéroplane pour un dernier au revoir. Par un beau temps clair, le grand Chef de la prière et son compagnon s'envolent vers l'entrée du lac Caribou.

• • •

Pour nous, on n'oubliera jamais cette visite bienfaisante qui, pour un temps, vient tromper la monotonie de l'éloignement et nous donne l'occasion de discuter le progrès spirituel et matériel des missions, comment extirper tout ce qui entrave le but à atteindre, comment aplanir les difficultés et trouver des moyens à notre portée pour atteindre une fin déterminée qui est le salut des âmes. Cette année, Monseigneur a été à même de trouver des progrès à Nelson-House à tous les points de vues; et cela grâce au concours de Son Excellence qui, il y a deux ans, a bien voulu me procurer les choses essentielles au ministère, un canot avec un moteur et des chiens; grâce aussi à tous les bienfaiteurs des missions et particulièrement la Révérende Soeur Sainte-Jeanne d'Arc avec ses élèves du couvent des Ursulines de Stanstead et d'une tante, Mlle Eliane Desjardins, âgée de 80 ans, au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Toutes deux, par le concours de leurs prières et l'envoi de choses très utiles, sont pour beaucoup dans le progrès d'aujourd'hui. Chaque année nous gagnons sur les protestants; l'assiduité des gens à assister aux offices de la retraite de cet été et à celle de l'an dernier prouve leur bonne volonté; de plus il n'y a pas de défection.

A Nelson-House, la mission est presque complètement organisée. Il manque cependant une résidence convenable pour le missionnaire, un jardin et surtout un Frère Coadjuteur qui, par son savoir-faire, pourrait décharger le missionnaire du soin du matériel de la mission.

A Indian Lake, sur le fleuve Churchill, 120 milles au nord de Nelson-House, le nombre des catholiques est le plus considérable. Il n'y a pas d'église. Il faut attendre encore par prudence; la découverte d'une mine dans les environs à 20 ou 50 milles à la ronde peut modifier la situation et apporter un déplacement de la population. Mais ce groupe augmente chaque année et s'installe pour tout de bon. Plusieurs cultivent des jardins avec succès, le poisson est abondant et l'hiver la viande de caribou ne fait pas défaut; tout laisse prévoir qu'il y aura toujours une population assez considérable à Opiponapiwin. Le site de cette mission sera le plus propice. Nous avons là une école prospère depuis l'automne dernier. M. Oscar Blackburn, qui enseigne à Indian Lake, est un ancien Montréalais, un apôtre laïque courageux. Malheureusement, les protestants travaillent bien fort pour essayer de déjouer nos projets de mission. L'opportunité d'avoir un missionnaire résident là-bas est assez imminente. Nous avons la sympathie de la population blanche et des sauvages. La grande difficulté est actuellement de trouver un salaire convenable au professeur. Il me faudrait aussi poser du papier à l'intérieur sur les murs de l'école, poser un plancher et percer un chassis à ma petite résidence en billots.

A Wabowden, sur le chemin de fer de la Baie d'Hudson, 30 milles au sud de Nelson-House, les catholiques sont peu nombreux; de plus, la difficulté des communications est si grande que je visite cette mission deux fois seulement par année.

A Split Lake, 100 milles à l'est de Nelson-House, il y a une réserve d'environ 500 sauvages, tous protestants; il m'est impossible de les visiter à cause du surcroit de besogne.

La société des Dames de Sainte-Anne et le ministère par correspondance ne contribuent pas peu à faire rayonner l'influence du missionnaire chez les familles protestantes et dans les camps éloignés.

Avouons, de plus, que les écoles du jour à Saint-Patrice et à Opiponapiwin font beaucoup de bien. Parce que l'éducation qu'un bon maitre donne aux enfants sur une réserve porte profit à tous les gens de la réserve, surtout aux parents qui tirent gain de cause des leçons de propreté et de savoir-vivre apprises par les enfants à l'école. C'est ce que remarquent la plupart des étrangers qui viennent chez nous. De plus, ces enfants grandissent avec la mentalité qu'il leur faut aider leurs parents et apprennent tous les jours à la maison le savoir-faire des Indiens qui leur sera toujours nécessaire. A ces deux points de vue, les Sauvages de Nelson-House ont un grand pas de fait en avant de ceux des réserves où il n'y a pas d'école du jour. Au point de vue de la religion, ces élèves des petites écoles continuent à la pratiquer après leur sortie, tandis que ceux qui nous arrivent des écoles pensionnaires, s'adonnent pour la plupart à toutes les libertés possibles au grand scandale de tous, en pervertissent un grand nombre et se perdent eux-mêmes.

Puissent ces notes faire connaître notre mission et que Notre Mère Immaculée bénisse ceux qui nous viennent en aide!

Mort d'un homme fort

MONTREAL — Arthur Giroux, l'homme fort de Saint-Henri, comme on l'appelait il y a une vingtaine d'années, est mort subitement à son travail, jeudi matin.

Employé à la "Canada Car and Foundry," il se présentait vers 7 heures pour vaquer à ses occupations usuelles, quand, vers 8 h. 30, il s'écroulait et décédait peu après. Le corps fut transporté à la morgue.

Giroux était âgé de 56 ans. Il avait été agent de la police provinciale pendant dix-sept ans et sa colossale structure en imposait à tous.

Le "gros Giroux" comme on l'appelait familièrement, était doué d'une force herculéenne et il avait pris part à plusieurs tournois; dont l'un au Monument National avait réuni les hommes les plus forts du continent américain.

En 1923, il établit deux records qu'il a conservés jusqu'à sa mort. Il souleva alors, d'un seul bras, un poids de 332 livres et des deux bras il éleva au-dessus de sa tête des altères de 684 livres.

TORONTO — Le nombre des personnes qui ont été atteintes de paralysie infantile depuis le commencement du mois de juin dans la province de l'Ontario est de près de 1,100. Le nombre des décès est de 36.

A travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Pierre-Jolys

L'idée du Congrès Eucharistique régional prime toutes les autres préoccupations. Il est intéressant de prêter attention à certaines conversations. Tout tourne autour du Congrès.

—Il fait beau. On va avoir le temps de finir les battages avant le Congrès... Ce n'est pas de valeur de faire les dépenses que nécessite le Congrès, quand la récolte est si abondante... Il y aura un triduum eucharistique dans les paroisses de la région. C'est bien le moins qu'on en suive les exercices pour remercier le bon Dieu de ses abondantes bénédictions. On demandera le concours de bien du monde pour l'érection de l'autel en plein air, des reposoirs et des arcs de triomphe, on y sera.

Et le dimanche 19 septembre, ce sera le grand ralliement! Les fidèles du rite gréco-slave ont promis de venir se joindre aux catholiques du rite latin. S. E. Mgr Ladyka, leur ordinaire, a promis trois prêtres pour ce jour-là. Il y aura donc dans l'église de Saint-Pierre grand'messe dans un rite oriental à 9 h. A dix heures, la grand'messe selon le rite latin sera chantée en plein air. Une fanfare de Saint-Boniface, sous la direction d'un ancien de Saint-Pierre, M. Vermander, accompagnera en sourdine la messe du 6e ton, chantée par la foule. S. E. Mgr Yelle, M. l'abbé Benoit et le R. P. Kosakiewicz prêcheront respectivement en français, en anglais et en polonais.

A deux heures de l'après-midi, grande procession du S. Sacrement. A l'un des reposoirs il y aura acte de consécration à Jésus-Hostie, lu en français et en anglais, par des sommités sociales laïques. A un deuxième, des chants eucharistiques populaires ruthènes, et au troisième et dernier reposoir, l'énoncé des voeux par M. le Curé de Saint-Pierre, et les conclusions par Son Excellence Mgr Yelle.

Ce congrès est organisé par les catholiques d'une partie du diocèse de Saint-Boniface, mais il n'y a pas de restrictions pour ceux qui voudraient y prendre part. Au contraire.

Fiançailles

M. et Mme Eugène Turenne font part des fiançailles de leur fille Raynalde, avec M. Edmond Dufresne, de Sainte-Anne, fils de M. et Mme Joseph Dufresne. La bénédiction nuptiale leur sera donnée dans l'église de Saint-Pierre-Jolys le 22 septembre.

Lorette

Naissances

Le 29 août, M. le Dr Paul L'Heureux présentait au baptême, un garçon, baptisé sous les noms de Rosaire-Léo-Philippe, né le 20 du mois. Les parrain et marraine furent Léon-H. Bénard et Mme Bénard, (Corinne L'Heureux).

Le même jour, Jean-Baptiste Manaigre faisait baptiser aussi un garçon, né le 25, qui reçut les noms de Joseph-Fernand-Etienne. Il eut pour parrain Jos.-H. Manaigre, cousin de l'enfant, et pour marraine, sa soeur Géralda (Mme J.-H. Manaigre).

Félicitations aux heureux parents.

Mariage

Le 6 septembre, Marie-Jeanne Marcoux, de cette paroisse, unit sa destinée à Emile Rémillard, de St-Boniface. Nos voeux de bonheur et longue vie les accompagnent.

Exposition

L'exposition agricole par les membres des différents clubs de nos jeunes a eu lieu le 2 septembre. Comme les années précédentes, c'a été un vrai succès. Nous ne saurions trop encourager ces clubs d'enfants, et de jeunes personnes qui apprennent d'une manière pratique la manière d'élever des poulets, des veaux, ou encore à cultiver un jardin. Reconnaissons le zèle inlassable et le travail de ceux qui s'occupent de ces intéressants groupes, particulièrement M. le vicaire Chamberland et M. l'agronome Lafrance.

* * *

La grêle, jeudi soir, a causé des dommages considérables au village. Bien rares sont les maisons, s'il y en a, qui n'ont pas eu quelques vitres cassées. L'église, pour sa part, a eu 48 carreaux brisés.

Sainte-Agathe

M. et Mme Emile Joyal ont le plaisir d'annoncer à leurs parents et amis, la naissance de leur première fille, née et baptisée les 2 et 3 septembre, sous les noms de Marie-Elisabeth-Lorraine. Le parrain et la marraine furent les grands parents maternels, M. et Mme Aldéric Pilon. Mme veuve Victoria Lemoine portait l'enfant au baptême. Nos plus sincères félicitations!

Saint-Eustache

Le dimanche 19 septembre, la paroisse de Saint-Eustache célébrera le cinquantième anniversaire de l'arrivée de M. l'abbé A.-M. Martin comme curé. C'est en même temps le jubilé d'or de la paroisse; c'est le jubilé d'or de sa nouvelle fondation ou de sa résurrection.

Vers 1845, l'abbé Belcourt avait essayé en vain de fonder un village et une paroisse à la Baie Saint-Paul. Plus tard, beaucoup plus tard, en 1874, l'abbé Cyrille Saint-Pierre, nommé curé de Baie Saint-Paul, y avait construit une belle église et un bon presbytère. Mais les inondations de 1881-1882 avaient presque tout détruit. Des prêtres-missionnaires, comme les abbés Quevillon et Fortier, avaient bien été envoyés par Mgr Taché pour exercer leur saint ministère dans toute la région. Ces prêtres avaient choisi l'endroit où se trouve le village actuel pour y faire leur résidence et pour y prendre un repos bien nécessaire après leurs courses apostoliques. Mais le premier curé fut vraiment M. l'abbé Martin. Il fut sans doute missionnaire dans toute la force du mot, mais il travailla sans relâche et avec succès à réorganiser la paroisse, à reconstruire l'église et le presbytère et à ouvrir de nouvelles écoles. Il couronna son oeuvre en aidant l'Institut de Notre-Dame des Missions à établir un couvent dans l'ancien presbytère et en bâtissant pour le prêtre une maison qui fait encore notre orgueil.

Il y a donc 50 ans que M. le curé Martin a inauguré l'oeuvre de la rénovation de la paroisse, et c'est cet événement que nous voulons commémorer le 19 septembre.

Anciens de Saint-Eustache, vous êtes invités à venir participer à cette fête de famille. Vous rencontrerez ici les autres anciens, et en particulier M. le curé Martin lui-même. Malgré son âge avancé, il sera avec nous pour nous entretenir un peu des temps héroïques et pour présider à certaine cérémonie religieuse. Vous y rencontrerez les anciens vicaires de la paroisse. Vous y rencontrerez aussi Son Excellence Mgr l'archevêque, son digne vicaire général et un nombreux clergé. Mgr Kessler, P.D., V.G., a bien voulu nous promettre de donner le sermon en français, et le R. P. Bourque, S.J., donnera l'instruction en anglais.

Le matin du 19, il y aura communion générale; à 10 heures il y aura grand'messe solennelle avec diacre et sous-diacre. Puis Mgr le Curé donnera le dîner au presbytère pour tous les membres du clergé, tandis que les paroissiens s'empresseront de recevoir les autres visiteurs. Dans l'après-midi, il y aura réunions intimes des anciens, et le souper se prendra comme le dîner. A 7 h. du soir il y aura à l'église bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, et à 8 h. nous nous rendrons tous à la salle paroissiale pour assister au drame qui doit clôturer ce grand jour.

Nous n'oublierons pas d'évoquer le souvenir des anciens curés et de tous les prêtres dévoués qui ont exercé le ministère au milieu de nous. Venez tous revivre avec nous les jours pénibles et heureux en même temps du bon vieux temps. Venez constater les progrès de votre vieille paroisse. Venez voir si nous avons démérité, nous vos successeurs et vos héritiers, dans l'édification de la belle paroisse à laquelle nous sommes tous fiers d'appartenir.

N.-D. de Lourdes

Dans la salle paroissiale, le samedi 25 septembre à 8 h., du soir, aura lieu une grosse partie de cartes au profit du prochain bazar donné par la petite France Durand, candidate. On y jouera le whist, le 500 et le bridge.

24 prix en tout, dont 12 en argent.

Deux prix d'entrée en argent, un pour les hommes et un pour les femmes; un prix surprise en argent pour l'heureux gagnant.

Amusements divers, lunch gratis. Les portes seront ouvertes dès 7 h. Invitation aux gens de Lourdes et à tous nos amis des paroisses voisines. Qu'on se le dise et qu'on vienne nombreux encourager une bonne cause.

Maison Saint-Joseph

Le R. P. C.-H. Lesage est allé à Crookston chanter le service de M. Simon Dufault, un de ses parents décédé subitement le 28 août.

Changement dans le personnel religieux

Les Frères Ad. Delisle, économe, et Irénée Thibault, préfet, sont partis, le premier pour la Ferme en Abitibi et le second pour l'Orphelinat Saint-Georges à Joliette. Ils ont été remplacés par les Frères A. Brouillet et J. Gagnon. Le Frère J. Joyal vient renforcer le personnel enseignant.

* * *

L'entrée pour les classes est le 7 septembre. Les places sont limitées. Les parents qui désirent nous confier leurs enfants feront bien de demander au plus tôt leur admission au Père Directeur.

Saint-Lazare

Nous avons le plaisir d'avoir parmi nous M. l'abbé Ernest Pychi, de la province de Québec. Sa santé l'obligea de quitter le diocèse de Haïti, auquel il appartenait, pour se diriger vers l'Ouest. En attendant d'avoir une paroisse, il visite un de ses amis d'enfance, M. Fred Mouillerat, ainsi que M. le Curé, qu'il connut autrefois.

* * *

M. et Mme A. Comeault sont de retour de leur voyage à Letellier, et ont ramené avec eux Mme Houle, mère de Mme Comeault.

* * *

Mme Paul Chartier est aussi de retour avec une de ses cousines, Mlle Eugénie Leclair, qui continuera ses études à notre école.

* * *

Mlle Irène Lussier nous quitta dernièrement pour se rendre à St-Léon. De là, elle ira à Dunrea pour enseigner à l'école Saint-Félix.

* * *

Mlle Yvonne Chartier, de Saint-Boniface, visite ses parents, M. et Mme Lionel Chartier.

* * *

Mlle Jeanne Leclerc, jeune enfant qui se préparait à sa première communion, s'est gravement blessée en tombant d'une hauteur de cinq pieds. Elle fut transportée d'urgence à l'hôpital de Birtle.

* * *

Mme Albert Prescott, ainsi que Mme S. Desjarlais, sont actuellement à l'hôpital.

A l'arrivée de sa retraite, M. le Curé nous annonça la visite de Son Excellence Mgr Guy, évêque de Gravelbourg, pour le 13 septembre. Nous lui souhaitons une cordiale bienvenue.

* * *

La rentrée des classes a eu lieu le mercredi 1er septembre, précédée de la messe du Saint-Esprit à laquelle assistèrent tous les enfants et leurs institutrices.

* * *

Notre couvent compte deux nouvelles religieuses, portant à sept le nombre de son personnel.

Les richesses des pêcheries canadiennes

OTTAWA — Les pêcheries canadiennes du littoral de l'Atlantique ont produit en 1936, pour une valeur marchande de $20,112,000, dont les "cinq vedettes" — le homard, la morue, la sardine, l'aiglefin et le hareng — ont fourni pour $11,763,000. Chacune de ces cinq espèces a fourni pour plus d'un million. Le homard et la morue donnent plusieurs millions par année et même la petite sardine dépasse de beaucoup le million chaque année, et donne plus que le hareng de l'Atlantique et parfois, comme l'an dernier, plus que l'aiglefin.

Un parti ouvrier-paysan serait créé par les socialistes américains

On mande de New-York que le Comité exécutif du parti socialiste américain a demandé au chef syndicaliste John Lewis de créer un troisième parti politique, un parti ouvrier-paysan, qui puisse être organisé avant l'élection présidentielle de 1940. Les ouvriers sont mécontents que le Congrès n'ait pas voté la législation sur le travail avant de s'ajourner. Le C.I.O. accuse d'autre part le parti démocrate de ne pas avoir agi plus énergiquement.

Les observateurs compétents voient dans cette attitude le signe d'un net refroidissement dans les relations entre John Lewis et M. Roosevelt.

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.00—$7.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.00
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$8.00—$9.00
Bons	$6.00—$7.50
Moyens	$4.50—$5.50
Ordinaires	$3.00—$4.25
Génisses—	
De choix	$6.00—$6.50
Bonnes	$4.50—$5.50
Moyennes	$3.25—$4.00
Ordinaires	$2.50—$3.00
Veaux engraissés—	
De choix	$9.00—$11.00
Bons	$7.50—$8.50
Moyens	$5.50—$7.00
Vaches—	
Bonnes	$3.50—$4.25
Moyennes	$2.50—$3.25
Ordinaires	$2.25—$2.50
Taureaux—	
Bons	$2.75—$3.00
Ordinaires	$2.00—$2.50
Bouvillons à engraisser—	
Bons—	$$4.00—$5.50
Moyens	$2.75—$3.75
Ordinaires	$2.00—$2.75
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Moyennes	$2.50—$2.75
Ordinaires	$1.75—$2.25
Vaches laitières	$20.00—$45.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$5.00—$6.50
Ordinaires et moyens	$2.50—$4.50
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$9.00
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesanst	$8.50
Très pesants	$8.00
Légers et maigres	$6.50—$8.65
Truies No 1	$7.00—$7.00
Truies No 2	$6.50—$6.50
Inférieurs	$6.00—$6.50
Verrats	$4.00—$5.00
Agneaux—	
Bons moyens	$7.50—$7.75
Bons pesants	$6.50—$7.00
Ordinaires	$4.50—$5 50
Béliers	$5.50—$6.00
Moutons—	
Bons pesants	$2.25—$2.25
Bons moyens	$2.50—$3.00
Ordinaires	$1.50—$1.50

PRODUITS

Beurre de Crèmerie frais no 1	
F.O.B. Winnipeg. Gros	.24¾—.25
Oeufs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grade A, gros, la douz.	.21
Grade A, moyens, la douz.	.19
Grade B, la douz.	.15
Grades C.	.12
Farine—	
Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.00
Alimentation—	
Prix de détail	
Son. La tonne	$26.00
Moulée. La tonne	$28.00
Pommes de terre	
Nouvelles, du Man.,	
Sac de 90 liv.	$0.60
Gruau—	
(Prix de détail)	
Sac de 80 livres	$3.70

Pierre Le Moyne d'Iberville

Récit du Rév. Fr. Elie, E.C. Illustrations de J. McISAAC.



Pierre Le Moyne d'Iberville naquit à Ville-Marie (Montréal), en 1661. Son père, Charles Le Moyne, sieur de Longueuil, la terreur des Iroquois, vit ses dix fils marcher sur ses traces. On les appelle "les Machabées de la Nouvelle-France", ou encore "Une famille de héros".



A quatorze ans, d'Iberville s'engage comme mousse et navigue sur notre majestueux Saint-Laurent. Accompagné de Sainte-Hélène et de Maricourt, deux de ses frères, il va étudier en France les mathématiques, l'hydrographie et le service du canon. Il sillonne ensuite l'Atlantique et devient un marin consommé, comparable à Jean Bart.



En 1686, sous les ordres de Troyes, il part pour la baie d'Hudson afin d'en chasser les Anglais. Arrivés au fort Monsipi, au sud de la baie James, d'Iberville et Sainte-Hélène, suivis de cinq ou six coureurs de bois, franchissent la palissade et attaquent la redoute.



Sous les coups de bélier, la porte s'entr'ouvre et d'Iberville se précipite seul, l'épée à la main, à l'intérieur du fortin. La porte se referme, mais notre héros frappe d'estoc et de taille, jusqu'à ce qu'elle cède de nouveau. Les Anglais découragés se rendent.



La troupe se dirige ensuite vers le fort Rupert. Un navire est dans la baie. D'Iberville et Maricourt, avec neuf braves éprouvés, vont sur deux canots d'écorce aborder le vaisseau ennemi. Deux Anglais sont tués, et les autres se constituent prisonniers.



Plus de cent Anglais, à la baie d'Hudson, en 1689, tendent des pièges à d'Iberville, qui n'a qu'une trentaine d'hommes sous ses ordres; il dresse des embuscades à ses adversaires, s'empare d'une bonne partie des équipages et finalement oblige les navires à amener pavillon.



En 1696, d'Iberville démâte le NEWPORT, s'en rend maître sans perdre un seul homme et détruit Pemaquid, place forte des Anglais, en Nouvelle-Angleterre. Poursuivi par sept bâtiments, il les dépiste en longeant la côte bordée d'écueils et atteint Plaisance, dans l'île de Terre-Neuve.



Notre héros se dirige ensuite, par voie de terre, sur Saint-Jean, culbute les Anglais et se rend maître de deux forts avant l'arrivée de l'armée. Pendant l'hiver, à la tête de 125 Canadiens, il s'empare d'un riche butin, tue 200 hommes et fait 700 prisonniers.



A la baie d'Hudson, en 1697, monté sur le PÉLICAN, il lutte contre trois navires anglais. Ayant fait pointer tous ses canons à couler bas, il court sur l'ennemi, fracasse la carène du HAMSHIRE qui sombre aussitôt, et s'empare de l'HUDSON BAY; le troisième vaisseau, le DERRING, s'enfuit à la faveur des ténèbres.



La paix de Ryswick (1697) assure à la France la baie d'Hudson. D'Iberville dirige alors ses efforts du côté de la Louisiane. Il explore le Mississipi, jette les bases de Mobile et rend d'immenses services à la contrée. En 1702, il est créé successivement capitaine de vaisseau, chef d'escadre, puis gouverneur de la Louisiane.



En 1706, il réunit onze bâtiments de guerre, capture vingt-cinq voiliers et s'empare de l'île de Nevis. Le gouverneur de la place, tous les habitants et 7,000 nègres tombent en son pouvoir. C'est le dernier des exploits de notre héros canadien.



Le 9 juillet 1706, à l'âge de quarante-cinq ans, il meurt à la Havane, après avoir reçu tous les secours de la religion. La Nouvelle-France perdait le plus illustre de ses fils et le plus grand de ses marins. Montréal a honoré la mémoire de ce glorieux enfant du pays en lui dédiant un monument.

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

12 septembre—Saint Guy, le pauvre d'Anderlecht (1033)

Originaire d'Anderlecht, aux environs de Bruxelles, Guy était dénué des biens de la terre, mais riche de tous les dons du ciel.

Un jour qu'il priait dans une église, un prêtre ravi de son attitude recueillie l'interroge avec intérêt et en obtient des réponses si pieuses et surnaturelles qu'il l'engage vivement à se dévouer au service de son église. L'enfant accepte avec reconnaissance et veille comme l'ange du Tabernacle au bon entretien du sanctuaire et à l'ornementation des autels, faisant l'admiration de tous par son esprit de pénitence et d'oraison. Le démon, jaloux de son bonheur, lui députe bientôt un marchand qui le séduit par la promesse de grands bénéfices qui viendraient en aide à ses oeuvres et Guy abandonne son église pour le négoce. Mais au moment de s'embarquer il apprend qu'une tempête a détruit la cargaison de son compagnon et, subitement éclairé, il pleure sa faute, ne sachant quelles pénitences inventer pour la réparer. Il entreprend en pèlerin mendiant le voyage de Rome et celui de Jérusalem avec le desein de visiter tous les sanctuaires vénérés du monde chrétien lorsque Dieu le rappelle dans sa patrie. Il y meurt à son arrivée et tandis qu'une clarté céleste illumine sa pauvre chambre une voix prononce ces paroles: "Que mon bien-aimé vienne recevoir dès maintenant la couronne d'une allégresse éternelle en récompense de sa fidélité.

13 septembre—Sainte Hildegarde, vierge et abbesse (1098-1179).

14 septembre— L'Exaltation de la Sainte Croix (629).

15 septembre—Fête du saint Nom de Marie

En l'an 1683 les Turcs s'avancèrent jusque sous les murs de Vienne, qu'ils assiégèrent au nombre de cent cinquante mille. Une défense héroïque leur fut opposée, mais au bout de deux mois la ville se trouvait réduite à la dernière extrémité et la chrétienté tout entière semblait menacée des plus affreux désastres, lorsque la Sainte Vierge, forte comme une armée rangée en bataille, répondit miraculeusement à la confiance de son peuple. Elle avait écrasé les Musulmans à Lépante, elle les vainquit encore à Vienne et l'illustre Sobieski fut le héros choisi par la Reine du Ciel pour l'accomplissement de ses desseins. Après avoir pieusement entendu la messe et communié au matin du combat, le vaillant guerrier s'avança plein d'assurance au-devant des ennemis, en criant à ses soldats: "En avant, Marie nous donnera la victoire." En effet, Sobieski paraissait à peine sur les hauteurs de Vienne que les Turcs, pris de panique, abandonnèrent le camp et s'enfuirent dans le plus grand désordre.

L'étendard de Mahomet fut envoyé à Innocent XI et le pontife ordonna qu'en souvenir de cette mémorable assistance de la Très Sainte Vierge, la fête du saint Nom de Marie fût célébrée dans l'Eglise universelle.

16 septembre—Saint Cyprien, évêque et martyr (258).

17 septembre — Impression des Stigmates de saint François d'Assise (1224)

La Passion du Sauveur fut toujours le plus tendre amour de saint François d'Assise, dit saint Bonaventure, et quand on lui demandait la cause de ses larmes intarissables: "Je pleure, répondait-il, la Passion de Jésus-Christ, mon maître, je pleure l'Amour qui a tant souffert et qui n'est point aimé." Ce bienheureux amant de la croix allait être crucifié lui-même, afin, dit encore saint Bonaventure, qu'il fût un portrait vivant et achevé de Jésus-Christ.

Un jour qu'il gravissait le mont Alverne pour y pratiquer dans la solitude un jeûne de quarante jours, une voix céleste lui répéta trois fois: "Ouvre l'Evangile et tu sauras ce que je veux faire de toi" et chaque fois le saint livre lui présenta la Passion du Sauveur.

Le 14 septembre de l'an 1224, François, agenouillé sur le sommet du mont et ravi en extase, vit descendre du ciel un séraphin aux six ailes de feu entre lesquelles apparaissait le divin Crucifié et des plaies de Jésus sortaient des rayons brûlants dirigés sur les pieds, les mains et le coeur du saint, et voilà que ses pieds et ses mains se trouvèrent percés de clous dont on touchait la tête ronde et noire et la pointe recourbée. La plaie du côté était béante et le sang qui en coulait abondamment empourprait la robe du bienheureux. François put alors entonner son cantique sublime: "L'amour divin m'a blessé au coeur ... Mon coeur brûle et se consume ... Mon coeur blessé d'amour n'est plus à moi ... O amour après qui je soupire, ah! fais-moi mourir d'amour! ..."

Plusieurs de ses religieux et d'illustres cardinaux attestèrent sous la foi du serment l'authenticité de ces stigmates sacrés qui opérèrent dans la suite divers miracles. L'Eglise en voulut instituer une fête spéciale pour ranimer dans le coeur des fidèles la dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur.

18 septembre — Saint Joseph de Cupertino, de l'Ordre de Saint-François (1603-1663).

Si nous relisions l'Encyclique?

Quelques extraits d'un article de l'abbé Thellier de Poncheville dans la CROIX:

Tous nos efforts pour barrer la route à l'émeute seront vains tant que nous n'aurons pas remédié au funeste état de choses qui leur a frayé la voie. Vaines les coalitions de braves gens qui ne se proposeraient que d'opposer la force à la force. Car "le moyen de sauver le monde de la ruine, poursuit Pie XI, ne consiste pas dans la lutte des classes ni dans la terreur... mais dans l'instauration d'un ordre économique inspiré par la justice sociale et les sentiments de la charité chrétienne." D'une manière plus générale encore, la riposte décisive aux menées soviétiques devra être "une rénovation sincère de la vie privée et publique selon les principes de l'Evangile." Le communisme est le châtiment d'une civilisation que n'inspire plus la foi du Christ: la paix sociale sera la récompense d'une civilisation redevenue fidèle à son esprit et à ses lois.

Plan immense, dont nous n'avons sans doute pas vu en première lecture l'ampleur magnifique. C'est tout le monde à refaire, c'est même tout notre catholicisme à reprendre pour le repenser intégralement et le remettre en oeuvre à fond.

L'Encyclique continue de nous harceler: "Il faut assurer que dans ce travail de rénovation spirituelle il reste beaucoup à faire." Trop de "catholiques de nom," pratiquant "une religion de façade... apparemment fidèles à remplir leurs devoirs religieux, mènent avec cela dans le domaine du travail une vie trop peu conforme aux exigences de la justice et de la charité chrétiennes. D'où scandale pour les faibles et discrédit pour l'Eglise." L'oeuvre essentielle est donc moins de nous battre contre des adversaires du dehors que de nous faire violence pour corriger en nous ce qui a entraîné la décadence de la cité de Dieu.

La première complicité à dénoncer dans nos rangs, la voilà! Une religion déformée, mutilée, dévalorisée, religion à bon marché et à fonctionnement intermittent, à peine capable d'être le support de notre moralité familiale mais défaillante au seuil de nos affaires, armature protectrice de notre tranquillité publique, mais non principe de dévouement dans notre vie professionnelle, ferment d'harmonie et de progrès dans nos cités.

La première réforme à poursuivre, c'est de rétablir en nous un catholicisme fidèle à toutes ses obligations, riche de toutes ses ressources, ambitieux de répandre tous ses bienfaits dans un monde régénéré. "Remède fondamental," nous est-il dit encore: de celui-là, nous pouvons attendre à coup sûr notre salut. Mais sans lui, aucun autre ne nous préserverait de la ruine. "Une chrétienté ayant repris conscience d'elle-même, dans tous ses membres, écrivait le Pape à l'Allemagne, rejetant tout compromis, prenant au sérieux les commandements de Dieu et de l'Eglise, se conservant dans l'amour de Dieu et l'amour efficace du prochain, devra être pour le monde malade à mort ... un modèle et un guide, si l'on ne veut pas qu'une indicible catastrophe dépassant toute imagination ne fonde sur lui."

Jésus-Christ n'est pas Dieu

Tenez: voici d'abord un fait qui est le résumé de toutes les preuves; vous serez juge. Un jour, dans un petit coin d'une terre ignorée, un jeune charpentier juif sort tout-à-coup de son atelier, et va s'asseoir sur le versant d'une montagne. Là, entouré d'une douzaine d'artisans qu'il nomme ses disciples, il parle. Il fait à la foule un discours simple, très simple, et ce discours, à cause du lieu où il a été prononcé, a été appelé Discours sur la montagne. Et ce discours, l'abrégé de sa doctrine, il le développe, le confirme pendant les deux années qu'il passe encore sur la terre, par ses paroles et surtout par ses actes. Puis, il meurt, à l'âge de trente-trois ans, d'une mort infâme, de la mort des scélérats. Voilà le fait. Or, qu'est-il arrivé? Ce petit discours a opéré la plus étonnante des révolutions. Il a bouleversé le monde moral ... Idées, usages, moeurs, institutions, religions antiques ... il a tout changé cela: il a fait l'Europe ce qu'elle est aujourd'hui. L'Europe morale est assise sur ce discours. C'est de cette montagne de la Judée que s'est échappé ce grand fleuve d'amour et de vérité qui a porté au monde la civilisation, la charité, l'humilité, la vertu ... C'est lui qui a couvert notre France, l'Europe tout entière, de ces superbes monuments, de tous ces asiles du malheur; c'est lui qui a créé la dignité du pauvre, brisé les fers de la servitude et redressé la tête de l'esclave.

Répondez maintenant! Ce ne serait là qu'une parole humaine! la parole d'un homme! la parole d'un simple artisan! Eh bien! que le penseur le plus profond, que l'orateur le plus éloquent, se lève et aille s'asseoir, non pas au milieu de douze pêcheurs, mais au milieu de douze génies ... Qu'il parle et qu'il lance ces génies à la conquête du monde en leur promettant l'appui de sa science et de sa parole! Croyez-vous qu'il aura le succès de Jésus-Christ? C'est impossible, direz-vous!

Et pourquoi donc? Comment! douze hommes de génie ne pourraient opérer ce qu'a opéré un artisan, fils d'un peuple dédaigné, avec douze paysans qui savaient à peine parler le jargon de leur village! ... et vous direz que ce Jésus n'est qu'un homme! Mais alors, qu'est-ce donc que la science, l'éloquence, le génie, s'il faut si peu de chose pour les vaincre? Vous les condamnez à l'humiliation et à l'impuissance ... Croyez-moi, laissez à la science sa force et sa gloire, et dites plutôt: "Puisque Jésus-Christ a fait des oeuvres qui sont au-dessus des forces de l'homme, puisqu'il a fait des oeuvres surhumaines, il faut qu'il soit plus qu'un homme; il est donc vraiment Dieu!" Et tout sera dans l'ordre.

Ouvrons ensuite l'Evangile. Dans ces pages vénérables j'aperçois en Jésus-Christ un mélange d'infirmité et de grandeur suprême, les abaissements de l'homme et la toute-puissance de Dieu. Il naît dans une étable: voilà l'homme. Mais une étoile annonce sa venue au monde et les anges chantent dans les cieux: voilà le Dieu. — Au pied de la tombe de Lazare, il s'attriste et il pleure: voilà bien l'homme. Mais il commande à la mort qui rend sa victime: voilà le Dieu. — Au jardin des Oliviers, il souffre, il tremble: voilà l'homme. Mais ses souffrances ont été décrites une à une par les prophètes: voilà le Dieu. — A la croix, son sang coule, et il meurt: voilà l'homme. Mais sa croix est un trône où une auréole de divinité l'environne, et il ressuscite: voilà le Dieu.

Supposons un instant que Jésus-Christ n'est pas Dieu: nous tombons alors dans un chaos d'obscurités inexplicables et de contradictions d'où l'on ne sortira pas. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il est inexplicable qu'on ait cru en lui soit pendant sa vie, soit après sa mort; que l'on ait cru qu'il était le Fils de Dieu, né d'une Vierge, ressuscité des morts, monté au ciel. Et ce qui l'est davantage, c'est qu'on y ait cru avec l'intensité de foi, avec l'ardeur, l'élévation, la pureté, la générosité héroïque qu'on y a mises. Et ce ne sont pas quelques hommes; c'est le monde entier qui a cru, et j'allais dire presque jusqu'à la passion, jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice de tout et même de la vie.

Mais ce qui est tout à fait inexplicable, c'est qu'on se soit régénéré dans cette croyance; c'est que ce mensonge ait renversé le paganisme, tué la religion des sens, purifié l'air empesté du monde ancien; c'est qu'il ait produit les plus grands caractères et les plus hautes vertus: sainte Agnès et sainte Cécile, saint Augustin et saint Thomas, Charlemagne, saint Louis, Jeanne d'Arc; c'est qu'il ait enfanté l'Europe chrétienne; c'est qu'il ait créé l'Eglise; c'est qu'après vingt siècles, il calme encore les passions, inspire les héroïsmes, sèche les larmes, guérisse la douleur. Ce qui est inexplicable, c'est qu'il fasse tout cela, et qu'il le fasse seul.

Non, devant le caractère surhumain de Jésus-Christ, devant ses paroles et ses actes, devant son oeuvre qui est le christianisme, il n'y a, pour un homme raisonnable et sincère, qu'un parti à prendre: c'est de tomber à ses genoux et de l'adorer, en s'écriant avec saint Thomas devenu fidèle: "Mon Seigneur et mon Dieu!"

Origines de la Papauté

Pendant trois siècles l'Eglise fut persécutée par les païens, et sur trente-deux papes, vingt-huit furent mis à mort ou torturés. Au commencement du quatrième siècle le christianisme triompha avec Constantin, mais les souverains pontifes ne furent longtemps que les évêques de Rome, ils étaient les sujets des empereurs romains. Quand l'empire d'Occident fut détruit, ils tombèrent dans la dépendance des rois ostrogoths, puis des rois lombards, en même temps que les empereurs d'Orient conservaient leurs prétentions sur l'Italie. Ce fut Pépin le Bref qui rendit le Saint-Siège indépendant en lui donnant le pouvoir temporel. La papauté grandit avec Charlemagne, et les successeurs de Léon III réclamèrent comme un droit de couronner les empereurs d'Orient.

L'Eglise

Si on voulait se faire une idée de l'importance de l'Eglise dans le monde moderne, l'Exposition Art et Technique de 1937, qui attire les foules à Paris, en donnerait déjà des preuves multiples. Quand on parcourt les différents pavillons, on est surpris de voir avec quelle surabondance la vie religieuse se manifeste dans ce rendez-vous gigantesque offert au monde. Dans "l'Ordre," Philippe Amigeat a surtout retenu la leçon du pavillon pontifical qui "est, au coeur de cette Exposition universelle, le lieu de ralliement des races et des peuples chrétiens. Il est "le saint Pierre" de cette cité temporaire des nations":

"A l'entrée du pavillon pontifical, vous trouvez, gravée sur un bloc de marbre, cette inscription: "L'Eglise catholique a 1937 ans." Quel est l'Empire, quelle est la République qui peut dire cela? Nous sommes donc, ici, sous le toit de la plus vénérable, de la plus antique institution terrestre. Institution dont le but suprême est d'apporter aux hommes non seulement le salut, mais encore la paix, la joie, la consolation. A ce propos, je vous conseille de vous attarder longuement dans la section qui porte ce titre magnifique: l'Eglise et la Douleur. Vous admirerez là le travail des missionnaires à l'oeuvre dans des climats meurtriers, le dévouement d'humbles femmes qui soignent les lépreux d'Afrique et d'Asie, s'efforçant ainsi de mettre un peu de lumière sur des figures ravagées par l'atroce et impitoyable maladie. Vos yeux, en parcourant cette salle, découvriront alors en quoi consiste l'universalité de l'Eglise!

Voici, ensuite, l'Eglise et l'Ecole. Dans cette section, je vous signale une exposition de dessins et de peintures émouvante. Il s'agit d'oeuvres d'écoliers exprimant par le crayon ou le pinceau la manière dont ils se représentent l'Histoire Sainte. J'ai admiré une Crucifixion composée par un petit Français de 11 ans! Cet artiste en herbe a su comprendre tout ce qu'il y avait de dramatique dans cette mort.

L'Eglise et la Société. Là aussi, par l'image, par la statistique, nous assistons aux efforts tentés par Rome pour apporter dans le corps social des forces de vie et de rajeunissement. En bref, dans tous les domaines, partout, du Levant au Ponant, l'Eglise bataille contre le mal, la souffrance et le désordre."

La foi de Marconi

Marconi, l'illustre réalisateur de la radiophonie, ne fut pas seulement un des plus grands savants de notre époque, il fut aussi un fidèle enfant de l'Eglise, un croyant convaincu qui a su reconnaître la primauté de la religion sur la science.

Réconforté à sa mort par les secours de la religion (il rendit le dernier soupir en récitant le "Notre Père" avec le curé de sa paroisse), il avait montré, depuis de très nombreuses années, les sentiments d'un chrétien fier de sa foi, dont il avait su apprécier pour lui-même et proclamer la valeur.

"Je crois à la puissance de la prière," répétait-il, et il ajoutait fréquemment: "Il n'est point de bonheur possible sans la foi!"

Sa vie fut une preuve éclatante de l'absence d'antagonisme entre la science et la foi. Mais l'illustre savant affirma que la science, à elle seule, n'était pas en mesure d'expliquer le mystère de notre être. "Tout savant, tout homme de science savent qu'il est des limites à toute science, bornes infranchissables à l'entendement humain. Seule la croyance à un Etre supérieur, qui requiert notre obéissance, nous donne le courage d'aborder vaillamment l'étude des secrets de la vie."

Il affirmait encore à un journaliste anglais:

"La science seule est incapable d'expliquer une quantité de choses, la majorité desquelles renferme le secret de toutes les autres. Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Comment venons-nous à la vie? Depuis que l'homme a commencé à sonder ces problèmes, ils lui sont toujours demeurés insolubles.

Je suis "orgueilleux" de dire que je suis un catholique et un croyant. Je crois dans la puissance de la prière. J'y crois non seulement parce que je suis un catholique convaincu, mais comme savant."

A ce propos, il convient de rappeler que lorsque le 12 février 1931 Pie XI devait inaugurer la puissante station de T.S.F. vaticane, qui allait faire porter pour la première fois la voix du Père à tous ses fils répandus à travers le monde, Marconi en fit l'annonce lui-même en ces termes:

"Avec l'aide de Dieu qui met à la disposition de l'humanité tant de forces mystérieuses de la nature, j'ai pu préparer cet appareil qui va procurer aux fidèles du monde entier la consolation d'entendre la voix du Saint-Père."

L'on sait enfin que le Souverain Pontife avait une grande estime et une paternelle amitié pour Marconi, à qui, d'ailleurs il rendit hommage dans son discours d'inauguration de la station, vaticane en disant sa satisfaction pour l'oeuvre réalisée "par ce fils en qui la Providence a marqué sa prédilection."

LA LITURGIE

Du mobilier de l'église

—Qu'est-ce que le Tabernacle?

—Le Tabernacle, selon la signification du mot, est une petite tente ou pavillon, placée au milieu et au fond de l'autel, et servant uniquement à renfermer la sainte Eucharistie.

—Comment doit être fait le Tabernacle?

—Les règles actuelles de la discipline de l'Eglise exigent qu'il soit de marbre, de bois, de bronze doré à l'extérieur, et de plus recouvert d'un pavillon blanc ou de la couleur du jour, appelé CONOPEE; à l'intérieur, il doit être garni d'étoffe de soie blanche, parce que c'est la couleur employée pour tout ce qui concerne le Saint-Sacrement. Il est bon d'observer ici, que TOUS, prêtres et laïques, doivent faire la génuflexion en passant devant le Tabernacle où réside la sainte Eucharistie.

—Quel est le but de l'Eglise dans tous ses règlements?

—C'est de témoigner de sa profonde vénération pour le Très-Saint-Sacrement de l'autel qui ne peut être conservé avec trop de respect.

—Qu'avez-vous à dire de l'EXPOSITOIRE ou EXPOSITION

—C'est un petit trône de soie blanche, ou une petite niche de bois ou de bronze doré que l'on place sur le Tabernacle, lorsqu'on doit exposer le Saint-Sacrement à l'adoration des fidèles. Ce trône ne peut servir que pour exposer le Saint-Sacrement, et non des reliques, pas même celle de la vraie Croix.

—Le Tabernacle est-il une partie essentielle de l'autel?

—Non, il ne devrait même y en avoir qu'un seul dans chaque Eglise, au maître-autel, par exemple, ou deux au plus, c'est-à-dire l'un au maître-autel et l'autre dans la chapelle particulière où l'on conserve la sainte Eucharistie.

—Puisque nous en sommes sur ce point, où doit-on conserver le Saint-Sacrement?

—Dans les petites Eglises, il est plus convenable que ce soit au maître-autel, parce que c'est ordinairement le plus beau et le plus digne; mais dans les cathédrales on préfère que ce soit dans une chapelle particulière, afin que le maître-autel serve exclusivement au sacrifice solennel, et aussi parce que, dans certaines fonctions, l'Evêque doit être assis le dos tourné à l'autel, ce qui deviendrait inconvenant si le Saint-Sacrement y résidait.

—A quelle marque reconnaîtriez-vous dans une Eglise, l'autel où réside le Saint-Sacrement?

—On le reconnait d'ordinaire au Conopée et aux lampes ou au moins à une lampe qui doit y brûler jour et nuit.

—Comment doit-être placée cette lampe?

—S'il n'y a qu'une lampe, elle doit être placée devant l'autel et non sur le côté afin qu'elle paraisse comme la sentinelle d'honneur placée à la porte du palais du Roi des rois.

(A suivre)

Premier établissement de la foi

—15—

Rien n'est plus difficile que de fixer avec exactitude la physionomie de la mission franciscaine des Trois-Rivières. Assez abondants dès le début, mais contradictoires, les documents manquent bientôt; et il ne reste que des fragments sans suite.

D'après le père Chrestien le Clerq, les Récollets construisent une habitation dès 1615: rien de luxueux, naturellement, mais plutôt quelque chose qui ressemble à nos chantiers d'aujourd'hui. En 1616, le père Dolbeau s'y rend à la fin de juin, pour reconnaître l'état de la mission et attendre le retour du Père Le Caron. Déjà à cette date, le frère Pacifique Duplessis est fort avancé dans les travaux apostoliques. Cette année même, il s'établit presque en permanence dans la cité trifluvienne. En 1618, à son retour de France, le père Dolbeau trouve le bon frère "qui avait travaillé de son mieux à ébaucher l'ouvrage du salut des infidèles, il comptait avoir baptisé depuis un an quinze ou vingt de ces Barbares, enfants, malades ou moribonds". La même année, il est mis au courant du complot que forment contre l'Habitation sept ou huit cents sauvages réunis aux Trois-Rivières après le meurtre de deux Français. Et les avis qu'il en donne aux chefs sauvent peut-être l'Habitation de la destruction.

Apothicaire de profession, le bon frère soigne l'âme en même temps que le corps. "Ses connaissances pharmaceutiques, dit le père Jouve, lui permirent d'assister les malades; il eut ainsi l'occasion de baptiser des enfants et même des adultes moribonds. Il s'ingénia aussi à faire l'école aux petits sauvages."

Le frère Duplessis meurt à Québec en 1619. Ses funérailles sont tout un événement. Champlain, Sagard, le Clerq entassent les louanges sur sa tombe. "Ce bon religieux, dit Sagard, était doué de belles vertus et des qualités requises en un vrai Frère Mineur; mais il avait surtout la charité en singulière recommandation, car, quand il était question d'assister le prochain, il y allait comme un homme pour gagner des pistoles, mais des pistoles du paradis". L'Historien parle encore de "cette grande compassion qu'il avait dans son âme", c'est-à-dire le don de pitié. Où l'exercer mieux que parmi les nomades du Canada?

En 1618, le père Paul Huet célèbre la messe tout le temps de la traite dans un temple de feuillage; les Français allument les feux de la Saint-Pierre et tirent du canon.

L'année suivante, après la mort du frère Duplessis, le supérieur envoie "le père Guillaume aux trois-rivières avec les deux donnés afin de mettre ordre à tout et de veiller à cette Mission". Dans ce contingent doit se trouver Pierre Langoissieux, de Rouen, qui aura passé trois années aux Trois-Rivières, en 1622, lorsqu'il entrera dans le noviciat que vient d'ouvrir le père Galleran. Chrestien le Clerq signalera sa présence au même endroit en 1624.

Pour la même année, il rapporte aussi que "le père Paul Huet était monté aux trois-rivières ... pour y administrer les Sacrements aux Français". Et ainsi la liste de tous les noms connus est presque complète: Pacifique Duplessis, Pierre Langoissieux, Guillaume Poullain et Paul Huet; chacun de ces religieux y fait un séjour d'au moins trois ans, sauf peut-être le père Paul Huet

C'est ensuite l'obscurité presque complète; à peine quelques lueurs la dissipent-elles. En 1623, par exemple, les pères Viel et Le Caron remontent le fleuve avec Sagard pour se rendre en Huronie. Ils font halte aux Trois-Rivières, "que je contemplai curieusement, rapporte Sagard, pour être un séjour fort agréable et charmant"; le missionnaire en résidence les conduit "aux cabanes des sauvages où l'on faisait la prière". Même incident en 1626: d'autres missionnaires s'arrêtent de semblable façon: "ils y furent reçus charitablement par notre Missionnaire qui y résidait et qui prit part à la joie comme nos Pères".

En 1627, le frère Gervais Mohier séjourne quelques jours aux Trois-Rivières avec le père Charles Lalemant; et Sagard narre leurs aventures dans quelques-unes de ses pages les plus pittoresques. Après une paix qui a duré trois années les Iroquois et la coalition laurentienne sont de nouveau en guerre. Tregatin, un futur converti, part avec sept Montagnais pour une excursion de guerre; il revient avec deux Iroquois. Et le frère Gervais tente vainement d'empêcher le supplice qui commence sur les lieux; il assiste à un grand festin et à une danse donnés à cette occasion. La scène se transporte ensuite au Cap de Victoire où la traite a lieu. Après de nombreuses péripéties, Trigatin est baptisé à l'embouchure du Richelieu lorsqu'il est à l'article de la mort; il se rétablit et vient vivre tout près de Notre-Dame des Anges, édifiant les Français par sa piété. Cette conversion soudaine témoigne le travail en profondeur des missionnaires.

C'est ce même Algonquin des Trois-Rivières qui, en 1628, préviendra les Français du Cap Tourmente de l'approche des Anglais; puis après la destruction de cette station d'élevage, il supplie quelques Récollets de le suivre et de vivre avec les Algonquins.

Alors le père Le Caron et le frère Gervais Mohier partent en juillet 1628. Après de nombreux incidents désagréables, ils atteignent Trois-Rivières et vivent dans le village qui attend que les récoltes mûrissent. Puis les Hurons arrivent avec le père Joseph de la Roche d'Aillon, hâlé, maigre, défait qui vient de passer deux ans en Huronie et chez les Neutres: "les bons pères s'entrecaressèrent à l'envi et se régalèrent plutôt de discours spirituels que de bonne chère, après avoir rendu leurs actions de grâces à Dieu".

Champlain avait approuvé ce départ; il change maintenant d'idée et envoie au père Le Caron l'ordre de revenir à Québec; le frère Gervais se prépare à aller vivre avec les Algonquins; mais lui aussi, il est demandé à Québec par les autorités de la colonie. Et ainsi la petite troupe retourne à Notre-Dame des Anges où elle souffrira de famine pendant tout l'hiver en attendant la rapatriation prochaine.

Léo-Paul DESROSIERS.

AU CLUB SPORTIF DU SACRE-COEUR



GYMNASE ET SALLE DES SEANCES

La réouverture a été un véritable succès
Abonnez-vous dès le commencement de la saison.

AU SACRÉ-COEUR

Le Père Prime Girard, O.M.I.

Dimanche dernier nous avions le bonheur d'avoir au milieu de nous le Père Prime Girard, O.M.I., missionnaire chez les Esquimaux. Depuis vingt-cinq ans le Père Girard a donné sa vie pour ces chères missions de l'Extrême-Nord. Fondateur et chargé de la mission de Ponds Inlet, il a mérité le titre de "Curé du Pôle Nord." Aux messes de dimanche, où il a prêché, il a expliqué aux paroissiens la mission apostolique que Notre-Seigneur a confiée à ses apôtres et que l'Eglise a continuée au cours des siècles. Il a parlé aussi, trop brièvement, hélas! du travail accompli chez les Esquimaux par les Pères Oblats depuis vingt-cinq ans déjà. C'est avec émotion que nous l'avons entendu souligner rapidement les difficultés inouïes que doivent surmonter les Pères pour atteindre leurs ouailles, leur annoncer la bonne Nouvelle et mettre la véritable lumière dans ces âmes les plus abandonnées. C'est une vie de sacrifice et de labeur excessif à laquelle doivent s'unir d'intention et de prière tous les chrétiens du monde entier.

Nous ne saurions trop remercier le Père Girard pour les si chaudes paroles qu'il nous a dites et pour le bien qu'il nous a fait. Car nous ne pouvons pas entendre parler un missionnaire qui a si héroïquement fait ses preuves sans que nous ne nous sentions profondément remués et que nous n'aimions davantage l'Eglise du Christ qui produit de si grandes choses.

A l'école

Nos élèves sont entrés en classe mardi matin. C'est la meilleure entrée depuis des années. 200 enfants ont fait leur apparition. Tout le monde est de bonne humeur; il y a de l'enthousiasme; c'est encourageant. Nous félicitons les parents d'avoir fidèlement répondu à l'appel. Nous n'avons qu'un désir: c'est de voir le nombre augmenter encore et de compter à l'école du Sacré-Coeur tous les petits Canadiens français de la ville. Nous souhaitons aux religieuses et aux élèves une bonne et excellente année scolaire.

WINNIPEG

Airs gays, airs tendres

irradié par CKY et le réseau de l'ouest de Radio-Canada jeudi 9 septembre à 11 h. sous la direction de Marius Benoist

1—Marche .... Bach
l'orchestre
2—Bergère Légère .... Weckerlin
Anne-Marie Royal et l'orchestre
3—Adagio .... Ries
Valborg Leland, violoniste et l'orchestre
4—Prélude Religieux .... Levadé
l'orchestre
5—Ferveur .... Hue
Anne-Marie Royal
6—Quatre Anciennes Danses .... Marais
l'orchestre

Départ de la Supérieure des Soeurs de la Miséricorde

C'est avec un profond regret que les Soeurs de la Miséricorde de Winnipeg ont vu partir jeudi dernier, le 2 septembre, leur bonne et chère Supérieure, Soeur Marie de Jésus, après six ans d'incessant dévouement pour tous et pour tout.

Elle sut mettre ses talents, sa science et son expérience au profit du grand établissement de l'hôpital de la Miséricorde. Finissant son deuxième Triennat, elle se rend à la Maison-Mère pour le prochain Chapitre qui aura ses Elections Générales le 8 du courant.

Que Soeur Marie de Jésus veuille bien accepter l'hommage de la reconnaissance et l'expression de la religieuse affection de ses anciennes compagnes.

Les Soeurs de Miséricorde.

Concert d'adieu à l'Hôpital de la Miséricorde

Les élèves gardes-malades de l'Hôpital de la Miséricorde ont donné, le 26 août, un concert dans la salle des conférences de l'hôpital, à l'occasion du départ de la Révérende Mère Marie de Jésus, supérieure, qui nous a quittés pour Montréal le 2 septembre.

Le programme, sous la direction de la Révérende Soeur Sainte-Berthe, surintendante des gardes-malades, a débuté par un duo de piano exécuté par Mlles E. Chapman et M. Telford. Deux choeurs appropriés ont été chantés par la chorale des gardes-malades. Il y a eu ensuite solos de violon par Mlle B. Bears et solos de chant par Mlle A. Smiley.

Le clou de la soirée a été la "Présentation de toutes les Nations," dans laquelle une représentante de chaque nationalité des élèves gardes-malades, en costume national, a exprimé ses remerciements et ses voeux à la Révérende Mère Supérieure dans sa langue maternelle.

Mlle M. Griffin, au nom du personnel des gardes-malades, a lu une adresse exprimant leurs regrets du départ de la Soeur Supérieure et leur profonde gratitude pour tout ce qu'elle a fait pour elles. Mlle R. Paquin a présenté une bourse et Mlle S. Wolchuk un bouquet de glaïeuls.

Au nom de l'Association des anciennes gardes-malades, Mlle G. Drysdale a dit quelques mots, Mlle E. Frye a offert une bourse et un bouquet de roses.

Il y a eu également adresse et présentation de la part des élèves gardes-malades. Mlle E. Ratchford, présidente, a lu l'adresse et Mlle E. Smith a offert le cadeau, tandis que Mlle F. Panko présentait une magnifique corbeille de glaïeuls et de roses.

A la fin de la soirée, la Révérende Mère Supérieure a remercié les gardes-malades. A sa manière habituelle sincère teintée d'humour, elle a dit son regret de quitter Winnipeg, où chacune a été si bonne et si prompte à collaborer avec elle, et rappelé que comme tous et chacun de nous, elle doit répondre à l'appel du devoir.

La Révérende Soeur Marie de Jésus a été supérieure de l'Hôpital de la Miséricorde depuis six ans. Durant ce temps elle a gagné l'affection de tout son personnel, a conquis le respect et l'admiration du corps médical. Sa perte sera vivement ressentie par l'hôpital et les meilleurs voeux l'accompagnent à son nouveau poste.

Chevaliers de Colomb

CONSEIL PROVENCHER

Assemblée régulière jeudi le 9 septembre.

• • •

Pique-nique du Conseil Provencher dimanche prochain le 12 à Sainte-Agathe. Les amis sont invités. Le départ aura lieu par autobus de la salle du Conseil à l'église du Sacré-Coeur à 1 h. 30 p.m. et du Café Waldorf à 1 h. 45 p.m. Le passage par autobus à Sainte-Agathe et retour est 50 sous pour adultes et 25 sous pour enfants. L'on doit se procurer les billets à l'avance. S'adresser aux membres du Comité.

Diner d'adieu à M. Raymond Brugère

OTTAWA — Son Excellence M. Raymond Brugère, Ministre de France au Canada, dont le départ a été annoncé récemment, était, jeudi soir, l'objet d'un diner d'adieu que lui offraient le Comité France-Amérique et l'Alliance Française d'Ottawa. La réception donnée dans les spacieux salons du "Country Club" réunissait la plupart des directeurs des deux organisations.

Les convives, au nombre de plus d'une trentaine, firent comprendre à M. Brugère, par la bouche de ceux qui se firent leurs interprètes, avec quels regrets ils le voyaient quitter le Canada. Ils lui assurèrent que les citoyens de la capitale aussi bien que de toutes les villes où le représentant de la République s'est fait connaitre depuis plusieurs années, garderaient de lui et de sa famille le plus charmant des souvenirs.

Les orateurs ont été, M. Ernest Lapointe, ministre de la justice, M. A.-J. Major, président de l'Alliance Française, et le baron de Silvercruys, ministre de Belgique.

Les aviateurs du "Cambria" reçus par M. Howe

OTTAWA — La capitale a reçu d'une façon officielle les aviateurs transatlantiques de l'hydravion Cambria. Ils ont fait le voyage de Montréal à Ottawa en une heure. Ils ont été reçus par le ministre du Transport, M. C.-D. Howe; M. Lewis, maire d'Ottawa; sir James MacBrien, commissaire de la Gendarmerie royale. Plusieurs personnages officiels ont rendu visite aux aviateurs, notamment M. Raymond Brugère, ministre de France au Canada. Les aviateurs sont repartis dans l'après-midi pour diverses villes de l'Ontario. Ils porteront aux maires de ces villes les hommages du maire de Montréal, M. Raynault.

Restreindre l'agriculture contrarie la prospérité

ROME — L'Institut international d'agriculture déclare que le monde doit commencer à préparer une expansion coordonnée de l'agriculture au lieu de s'adonner à une restriction systématique de la production.

Dans son rapport de 55 pages, l'Institut assure qu'une politique d'intervention gouvernementale et de réglementation est justifiée par le caractère vital des intérêts en jeu.

L'Espagne dans les chaînes

par Gil ROBLES

Tout le monde a entendu parler du grand Espagnol Gil Robles, vaillant défenseur des traditions nationales et religieuses de son pays. A la tête du groupe politique de l'Action Populaire, qu'il avait fondé, il recueillit aux dernières élections le plus grand nombre de suffrages, mais des manoeuvres frauduleuses l'empêchèrent de prendre le pouvoir. Et les nouveaux maitres du gouvernement mirent sa tête à prix, ce qui l'obligea de s'enfuir de son pays.

Durant son exil forcé, il écrivit pour la revue America de New-York, sur la situation espagnole, d'importants articles que l'Ordre nouveau de Montréal eut l'autorisation de traduire et de publier en français.

A la demande générale, ces articles viennent d'être réunis en une brochure de l'Oeuvre des Tracts, ornée d'une belle photographie du général Franco. Il faut lire cette plaquette pour comprendre ce qui se passe actuellement en Espagne. Elle se vend 10 sous l'exemplaire à L'Action paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

TORONTO—Les pronostics d'une température plus fraiche ont été reçus avec joie par l'Ontario inquiète des proportions que prend l'épidémie de paralysie infantile dans la province.

Honneurs à six gardes-malades diplomées de l'Hôpital de la Miséricorde










Soeur Marie-Valérie, O.S.B. — Miss Marian Douglas, Redvers, Sask. — Mlle Thérèse Joyal, Sainte-Agathe, Man. — Miss Olga Nowasad, Oakburn, Man. — Miss Jean Denton, Oakville, Man. — Soeur Mary Clarine, O.S.B.

Six diplômées de l'Ecole de Gardes-Malades de l'Hôpital de la Miséricorde ont obtenu des prix à la cérémonie de collation des diplômes tenue mercredi à l'école Gordon Bell. Ce sont, de gauche à droite: Soeur Marie-Valérie, bénédictine, prix de soins médicaux, Marion Douglas, prix de théorie; Thérèse Joyal, soins de chirurgie; Olga Nowasad, soins généraux; Jean Denton, soins de maternité; Soeur Mary Clarine, perfectionnement général.

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiment doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

À VENDRE — 2 fournaises tortues (Quebec Heater), en bonne condition. S'adresser à 260, rue Dumoulin, Saint-Boniface. —

A VENDRE—8 chevaux de travail et 5 poulains. S'adresser à M. Philias Maurice, Ste-Anne, Man. 19p.

Ferme à vendre. 80 acres à Lorette avec bâtisses et roulant, $25.00 l'acre, $1,000.00 comptant. Henri d'Eschambault Ltée, 186, ave. Provencher, St-Boniface, Man. 18





Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

Les Arts Domestiques

En 1700, la Nouvelle-France connut une crise. Déjà! Le commerce des pelleteries, qui faisait vivre les habitants, tomba complètement: le marché de Paris en était encombré. Faute de vendre le castor, on ne pouvait plus acheter les toiles et les draps de France. On s'habilla comme on put, et l'on s'arrangea pour se tirer d'affaire tout seul, en semant du chanvre et du lin.

A quelque chose malheur est bon. Une Canadienne de grande race, Agathe de Saint-Père, fille du premier notaire de Ville-Marie, et veuve de Pierre Legardeur de Repentigny, entreprend alors d'établir une manufacture de toiles et d'étoffes, pour secourir les gens et pour soutenir sa famille nombreuse.

Elle rachète des Sauvages neuf Anglais prisonniers, qui connaissent le tissage, et les installe avec des apprentis dans une maison vide. Pour remplacer le chanvre et le lin plutôt rares, la noble dame utilise de l'écorce, des orties, de la laine de buffle, et même des cotonniers coupés dans les champs. Elle réussit à fabriquer de grosses couvertures, de la toile, de la serge croisée, du droguet, qu'elle teint de diverses couleurs en se servant de bois connus des Sauvages, dont elle apprend le secret.

Grâce à elle, nos pères s'habillent de neuf, et ils se mettent eux-mêmes à tisser: bientôt une trentaine de métiers produisent 120 aunes de toile par jour, dans l'île de Montréal.

Le roi Louis XIV se fait envoyer des échantillons, et accorde des primes à Mme de Repentigny, qui ne se gêne pas d'écrire au ministre que les produits seraient plus parfaits si les cardes qu'elle a fait venir de France ne s'étaient perdues en mer avec le vaisseau qui les emportait. Elle s'ingénie à découvrir de nouvelles matières, méthodes et teintures pour améliorer ses droguets. Bref, elle fut une devancière et un exemple voilà deux cent trente ans, remarquez bien!

Voilà cent ans, les Patriotes de 1837 s'habillaient d'étoffe du pays et se chaussaient de bottes sauvages pour ne plus acheter de draps et de chaussures des gens qui ne les aimaient pas, et qu'ils n'aimaient pas eux-mêmes.

Plus tard, ce sera pour une raison d'économie et de nationalisme économique qu'on poussera nos gens à se pourvoir eux-mêmes, tout seuls. Ainsi, en 1879, Mgr Laflèche écrit au curé Labelle:

"Je prêche la nécessité de l'industrie domestique, et l'obligation qui incombe à chaque famille de pourvoir à son vêtement autant qu'à sa nourriture. Tant que notre peuple fera venir de l'étranger les étoffes dont il a besoin pour habiller la famille, il végétera et sera le tributaire de ceux qui l'équiperont.

"Pour mettre ces principes en pratique, il faudrait une association dans laquelle on s'obligerait à ne porter que des vêtements faits d'étoffes du pays. Celui qui réussirait à fonder une pareille association pourrait être mis au rang de nos plus grands hommes, et regardé comme l'un de nos bienfaiteurs les plus insignes."

La revue America (10 avril 1937) signale une exposition d'Arts domestiques au coeur de New-York, et souligne particulièrement notre coin, parce qu'il est "consacré à l'art d'un groupe catholique, la province de Québec. Le seul malheur, c'est qu'il n'y ait pas assez de spécimens. Du moins, c'est un commencement de révélation du fait que les Canadiens français ont possédé un art de famille, qui reflète souvent leur foi: ainsi, plusieurs beaux articles pieux de bois sculpté, une belle broderie d'autel.

"Notons d'admirables échantillons de ceintures fléchées, l'ornement joyeux et typique sans lequel les bûcherons du Nord se seraient crus mal habillés, tant que l'industrialisme n'a pas tué l'art. On ne savait plus tisser ou tricoter ces ceintures, mais le gouvernement a découvert une vieille qui en gardait le secret et qui l'a révélé à des jeunes dames...

"L'exposition vaut qu'on y aille, étant donné notre ignorance des talents artistiques des Canadiens français."

Voilà pour les Américains.

Voici maintenant qu'on organise chez nous la vente aux touristes et aux Canadiens. Des magasins d'ouvrages domestiques s'installent un peu partout, à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, à Saint-Jacques de Montcalm. Mesure excellente, qui permettra aux jeunes filles de la campagne — et de la ville — de se créer de gentils revenus sans venir se louer comme servantes de maison ou de restaurant, et sans se faire exploiter par les Juifs de la couture. Même des dames de la ville ont installé chez elles un métier à tisser. Il faut voir, et entendre, telle grande dame, d'un quartier très chic, pour comprendre la beauté du travail des tapis, des foulards, des ceintures fléchées, etc.

Manière excellente d'occuper les loisirs, les longs loisirs des gens qui "tuent le temps," et qui désormais l'utiliseront, en produisant de la beauté de chez nous, et de bons petits revenus.

Honneur à ceux et à celles qui travailleront! Honneur à ceux qui organisent l'emploi des heures libres, au lieu de gémir de ce que "les jeunes s'en vont au diable,"—ce qui ne sauve pas grand'chose. Aidons les Canadiens. Décorons nos logis en Canadiens. Le bien se fera chez nous, par nous, autour de nous—et nous continuerons le Congrès de Québec.

(L'Action Paroissiale).

Le caillou dans le soulier

Une mère digne de ce nom se garde bien d'élever ses enfants trop douillettement, dans une boîte à coton. Elle leur donne des friandises, mais ne les en bourre pas; elle leur apprend à s'en passer, à s'en priver même et à en faire le sacrifice. Elle ne va pas les plaindre et pleurer avec eux pour le moindre bobo. Elle leur apprend à serrer les dents et à souffrir sans se plaindre.

On ne saurait faire trop l'apprentissage du sacrifice. Il n'y a pas de science plus nécessaire, plus précieuse pour former le caractère et préparer aux difficultés de la vie.

—J'avais 3 ans, raconte un éducateur. On m'appelait Bébé. Un matin, à peine vêtu, dès le premier pas, je sens une douleur au pied. Je fis une grimace, je poussai de grands soupirs et je me mis à crier, à hurler, en boitant lamentablement pour apitoyer tout le monde sur mon infortune.

La bonne accourt, me déchausse:

—Oh! le méchant soulier qui fait pleurer Bébé!...

Mais ma mère arrive, regarde le soulier et y découvre au fond un tout petit caillou.

—Remettez son soulier à Bébé, dit-elle, avec la petite pierre dedans. Et comme Bébé aime beaucoup sa maman, il va venir l'embrasser sans pleurer, brave comme un petit homme, même si le petit caillou lui fait mal.

Et se plaçant à l'autre bout de la chambre:

—Allons, viens! dit-elle en me tendant les bras.

Il y avait bien vingt pas à faire. Le petit pied était bien tendre, et le caillou bien dur. Mais je fis les vingt pas sans un pleur. Et ma mère, me serrant sur ses genoux, me dit:

—Vois-tu, Bébé, tu trouveras des cailloux sur les chemins de la vie. Les pierres sont dures partout. Mais tu iras toujours ton chemin droit, sans te plaindre, même si tu souffres un peu. Souviens-toi de la parole de ta mère: "On ne va au ciel qu'avec un caillou dans son soulier."

Voilà, en effet, une parole à retenir.

Le meilleur service à rendre aux hommes, c'est de leur apprendre à se vaincre, de les entraîner à souffrir sans se plaindre, de les accoutumer à l'effort. Toute pénitence aguerrit et fortifie. Tout effort rend meilleur.

(Bulletin paroissial de Langres).

LE CALME

Pauvres de nous! Notre vie physique et morale a besoin pour s'épanouir de ce calme et de cette tranquillité du cadre où nous évoluons. Et nous n'y trouvons guère qu'agitation, désordre et bruit.

Influence de l'air ambiant: nous nous adaptons presque à cette fièvre. Nous sommes toujours en mouvement; nous courons parmi la foule; nous cherchons notre plaisir dans le brouhaha des salles de spectacle; nous trouvons la rue bruyante plus intéressante que la route solitaire de la campagne.

Nous fuyons le calme extérieur, nous avons peur de la solitude et du silence. Crainte de nous trouver nous-mêmes, de nous écouter, de nous connaître trop bien! Nous aimons mieux la facticité, le mensonge et le faux clinquant d'une vie mangée par de prétendus devoirs mondains.

Nous oublions de nous réserver ces heures de recueillement si nécessaires pour garder l'équilibre et refaire le point.

Nous faisons peut-être écho à ces voix qui décrient le bienfait des retraites fermées, la poésie de la vie à la campagne, la sagesse de ceux qui fuient la ville au premier instant de loisir, la vertu, si féminine pourtant, des jeunes filles qui aiment leur maison et leur chambre.

Prenons garde de ne pas verser dans l'agitation extérieure. D'aimer inconsidérément la vie trépidante nous y conduit tout droit. Arrêtons-nous sur cette voie ou cette pente. Rebroussons chemin. Cherchons le calme si nous en avons la possibilité. Veillons à la maîtrise de nous-mêmes, aux disciplines internes qui brident les passions. Et cela au milieu même des bruits que nous ne pouvons fuir. Ah! les bonnes cures de silence que nous pourrions pratiquer!

Pour goûter la tranquillité et le repos, bref, pour s'établir et se maintenir en état de calme, il faut se garder et se défendre. Il faut une paix armée contre l'inquiétude, les émotions vives, l'impatience, la violence. Au total, cela s'appelle garder son calme, son sang-froid.

L'inquiétude est souvent de création imaginative. Il existe une ombre de danger, de difficulté, nous en faisons un drame. Nous grossissons en nuages noirs une nuée floconneuse. Quand notre amour-propre, notre intérêt sont en jeu, nous sommes plus spécialement vulnérables à l'inquiétude.

L'émotion de surface, l'apeurement de la sensibilité égarent notre jugement et nous font prononcer des appréciations injustes.

Par l'impatience, nous devenons intolérants vis-à-vis des personnes et des oeuvres. L'antipathie naît, que nous nous expliquons pas, faute que nous ne nous expliquons pas, faute de calme.

Enfin, la colère peut sourdre. C'est la tempête. Des paroles nous échappent qui sont malheureuses et peuvent provoquer des conflits, des incompréhensions.

Gardons notre calme. Vivons dans la vérité du Christ et nous serons calmes, puisqu'on "ne vit calme que dans le vrai."

Patron de Broderie de La "Liberté"



NO 8202 — SET A DEJEUNER

Comprenant un rectangle de 12 x 36 pouces et 6 de 8 x 12 pouces. Patron à tracer, les 2 rectangles, 25 sous. Au fer chaud, 7 rectangles, 50 sous. Perforé, 50 sous. Etampés sur bon coton jaune, set à déjeuner de 7 morceaux, 60 sous. Sur toile de couleur huitre, jaune, bleue ou rose, set à déjeuner, 98 sous. Coton de couleur garanti pour la broderie, environ 30 sous.

Circulaire religieuse, 5 sous. Circulaire de bébés, 5 sous. Circulaire de nappes, 5 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12c. seulement par an.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la Liberté, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Le Coin des Institutrices

Le noble rôle des Institutrices

On parle souvent de l'importance et de la noblesse du rôle que les Institutrices sont appelées à jouer auprès de notre jeunesse. Mission très belle, en effet, mais aussi chargée de lourdes responsabilités, car elle consiste à former le coeur, à cultiver l'intelligence et à orienter la volonté des enfants. Seuls, des sujets d'élite peuvent s'en charger et s'en acquitter de manière à procurer le bien, non seulement de l'élève lui-même, mais aussi de la communauté au milieu de laquelle il sera appelé à vivre, ses études achevées.

Or, à raison de l'autorité et de l'influence dont elles disposent, combien nos Institutrices ne peuvent-elles pas aider à retenir les nôtres au pays, à leur faire aimer l'Eglise et leur patrie, à leur faire comprendre leurs devoirs envers la race et envers le Canada! Tous les jours, pendant de longues heures, elles inculquent aux enfants qui les écoutent et qui ont pleine confiance en leur parole, les principes et les directions auxquels ils conformeront naturellement leur conduite plus tard. L'empreinte laissée dans ces jeunes coeurs et dans ces jeunes esprits restera ineffaçable. Les premières impressions ne disparaissent jamais.

Fasse que toutes celles qui ont charge d'élever et d'instruire la jeunesse canadienne-française comprennent leurs obligations et s'en acquittent avec conscience! Nous comptons sur elles. Leur coopération est indispensable pour la grande oeuvre de notre survivance religieuse et nationale.

—(La Voix Nationale).

Soignez votre voix

Personne ne niera, mes chères lectrices, le pouvoir de séduction d'une voix pleine de douceur et d'harmonie, véritable musique qu'on ne se lasse pas d'entendre. Par contre c'est une amère déception que de voir une jolie femme, élégante, aimable, pourvue d'un organe vulgaire, éraillé, désagréable en un mot.

Ne me dites pas que l'on est bien forcé d'accepter la voix que nous donna la nature et qu'on ne peut rien pour la corriger ou la modifier, car je vais immédiatement vous prouver le contraire.

Voyons d'abord:

Le timbre. — C'est une affaire de volonté que de l'abaisser s'il est aigu, de le hausser s'il est trop grave, de l'adoucir s'il est rude.

L'intonation. — "C'est le ton qui fait la chanson." Combien de femmes cependant vous accablent d'amabilités sur un ton péremptoire, offrent des condoléances sur un mode d'épithalame, ou des félicitations avec un larmoiement d'élégie.

La souplesse. — Elle s'acquiert par l'étude. Même si l'on n'a pas la prétention de rivaliser avec une "prima dona," il est très possible de se livrer aux exercices élémentaires du chant qui développe la voix, et la rend homogène, en lui enlevant ces brusques transitions, ce "passage" qui ferait croire à deux voix différentes en une seule personne.

Les bonnes habitudes. — Question d'éducation et de surveillance. Ne pas crier au cours de la conversation comme si l'on se trouvait dans un asile de sourds, ne pas chercher à dominer les autres pour soutenir son idée. J'attire l'attention des mamans qui, pour se faire obéir de leur nichée parlent sur un mode exagérément élevé et s'abîment elles-mêmes la voix, donnent à leurs enfants la détestable habitude de crier entre eux, ce qui fait que la maison, l'appartement, retentissent des échos de la vie coutumière devenus bruit infernal et casse-tête universel.

Jeunes maîtresses de maison ne criez pas sur votre bonne à tout faire qui est peut-être un peu stupide... cela n'avance à rien. Vous, petite madame, ne récriminez pas contre votre mari avec ce ton de colère; en perdant tout empire sur vous-même par une note discordante vous perdez l'empire que vous aviez sur lui. Vous, les mères, sachez que la voix des enfants se fausse à force de pousser des cris stridents. Si vous voulez que votre fils ait plus tard ce beau timbre sonore qui peut en faire un avocat distingué ou un orateur éminent, réduisez-le à la sourdine. S'il vous plaît que votre fille soit dotée de tous les attraits, faites en sorte que le charme de sa voix complète sa valeur physique et morale.

Soins généraux. — Il y a des affections du larynx entraînant la modification de la voix; ceci est d'ordre médical et nous ne nous y attarderons pas.

Mais très souvent un enrouement passager peut n'être causé que par une légère fatigue des cordes vocales, un refroidissement, un petit rhume.

Les remèdes les meilleurs semblent bien être de deux catégories: gargarismes, inhalations.

Gargarismes. — L'eau chaude légèrement salée, l'eau additionnée de glycérine, de quelques gouttes d'arnica ou d'un peu d'alun, suffisent le plus souvent pour dissiper un enrouement bénin.

Inhalations. — Elles peuvent être prises à l'aide de décoction d'eucalyptus, ou d'un mélange de benjoin, menthol, eucalyptol, ajouté à l'eau bouillante. L'eau camphrée donne également de bons résultats.

Enfin, il nous reste toute la gamme des pastilles vendues dans le commerce et dont plusieurs sont très efficaces, puis les infusions.

Rappelons encore, qu'une fatigue persistante de la voix ne doit pas être négligée car elle peut être le début d'une maladie grave. Et, ici, il n'est plus question de beauté, mais de santé, d'où indication de se montrer plus vigilant et plus attentif.

Taches de rousseur

Pour faire disparaître les taches de rousseur passez sur votre visage un tampon de ouate imbibé de peroxyde. Laissez quelques minutes et appliquez ensuite une couche d'huile d'olive, qui adoucira votre peau et aidera à faire disparaître ces taches.

Soignez vos mains

Avant les gros travaux du ménage, frottez-les avec du vinaigre pour éviter la pénétration des poussières dans l'épiderme.

LE COMPLET

Jean Rosey se regardait dans la glace sous toutes les coutures, c'est le cas de le dire, puisqu'il s'agissait d'un costume qu'il était en train d'essayer.

Il n'en était pas mécontent. Il trouvait qu'il lui donnait une silhouette élégante. Il se sentait un autre homme. L'habileté vertueuse du vendeur n'était pas absolument étrangère à cette excellente impression.

—Cela vous va comme un gant, disait ce dernier. Pour un "prêt à porter," on dirait que ce costume a été fait exprès pour vous... A peine une petite retouche au col. C'est l'affaire d'un instant.

—Ne trouvez-vous pas, dit toutefois, assez timidement, Jean Rosey, que les revers du veston sont un peu petits?...

—Pas du tout. C'est ce qui se fait maintenant. C'est au contraire un vêtement à la toute dernière mode, comme vous voyez. Une affaire réellement... et, si vous voulez m'en croire...

Jean Rosey l'en crut.

Dès le lendemain, il arborait le prestigieux costume. Il arpentait les rues, bombant le torse — qu'il n'avait pas très développé, à la vérité — se regardant au passage dans toutes les glaces des vitrines, se persuadant que les passants, que la ville entière n'avaient d'yeux que pour un tant séduisant jeune homme si merveilleusement habillé.

Il souriait aux jolies filles, et contemplait avec pitié les autres vagues humanités masculines qui n'étaient pas comme lui remises, ou du moins pourvues à neuf. Il se gonflait d'optimisme et en venait à regretter que fût devenue périmée la mode des cannes, des sticks, des joncs, car il n'eût pas manqué de faire des moulinets, en sifflotant cavalièrement, à la manière des dandys d'autrefois.

—J'ai dans l'idée, disait-il, que ce costume va me porter bonheur...

Le soir, rentré chez lui, il plia soigneusement le précieux complet. Puis il éprouva le besoin de l'endosser à nouveau, pour s'admirer une fois encore dans le miroir. Il esquissa même quelques pas: "la danse devant le miroir." Il palpait le tissu avec satisfaction. C'est alors qu'il lui sembla sentir sous ses doigts, vers l'endroit d'une des poches intérieures du veston, le froissement d'un papier. Il explora la poche et ne trouva rien d'abord. Puis il finit par découvrir un mince papier cousu au fond de ladite poche.

—Bon! pensa-t-il, quelque étiquette, de celles que les tailleurs oublient, ou laissent délibérément dans les vêtements sortis de leurs mains, et portant de vagues indications de "mesures," ou notations d'atelier...

Cependant la façon dont le papier était plié l'intrigua, et il le dégagea.

Or c'était une espèce de missive, et elle disait ceci:

"Puissé-je (charmant, ce puissé-je"!) Puissé-je avoir la chance de voir tomber ce mot entre les mains d'un bon jeune homme à l'âme tendre, désireux de faire la connaissance d'une jeune fille (pas laide) d'un gai naturel et très sentimentale!.."

Suivaient nom et adresse.

Jean Rosey resta un moment rêveur. Puis:

—Quand je disais que cela allait me porter la veine! Voilà que cela commence.

Et il se sentit tout à coup l'âme d'un Don Juan.

Jean Rosey vivait seul. Timide et, comme traits, effroyablement quelconque — tout ce qui se fait de plus quelconque dans le genre — et malgré qu'il s'en crût naturellement, il ne multipliait pas les aventures; c'est-à-dire que, sur ce chapitre, le distributeur patenté des aventures, alias le destin, paraissait ne s'occuper absolument pas de lui. Aussi ce qui lui arrivait ce jour-là le ravit-il prodigieusement.

Il s'empressa d'écrire. Sa lettre, qu'il avait projeté d'abord de faire courte et bien enlevée, s'allongea terriblement. Débutant sur un ton bon enfant, un peu badin même, quoique respectueux, il se laissait peu à peu emporter par la passion, et terminait sur des déclarations quasi échevelées.

Il envoya le poulet et attendit, plein d'impatience, la réponse.

Celle-ci se fit attendre, en effet, et il commençait à désespérer, se demandant s'il n'avait pas été victime d'une mystification, quand une lettre lui parvint enfin.

Il l'ouvrit, fébrile, sans trop s'arrêter aux caractères fort peu féminins du libellé de l'adresse, et resta pantois.

Car le pli disait à peu près ceci:

"Monsieur, j'ai en main la lettre que vous vous êtes permis d'adresser à ma femme, sous son nom de jeune fille. Il se peut que cette dernière, alors qu'elle travaillait dans une maison de confections, il y a cinq ans, ait eu un jour la fantaisie d'écrire la note à laquelle vous faites allusion; mais elle est aujourd'hui mariée et mère de famille — trois enfants. Je vous invite donc à cesser immédiatement ce genre de correspondance et à nous dispenser de vos élucubrations, autrement vous trouveriez à qui parler...

"A bon entendeur, salut."

Jean Rosey se laissa tomber sur une chaise.

Son beau rêve était dans l'eau.

Et ce costume qui était prétendument à la dernière mode! Cinq ans!..

Il n'ose plus sortir avec.

Marcel BENOIT.

L'Habitude des Caresses

Mères, vous aimez trop ces pauvres petits hommes
Qu'en souriant vous apaisez;
A ces fils, qui seront faibles comme nous sommes,
Ne prodiguez pas vos baisers;

Car sur votre âme ainsi vous moulez trop leur âme;
... Ils pourront un jour en souffrir;
Ils vous devront un coeur semblable aux coeurs de femme,
Prompt à saigner, lent à guérir.

Vous leur faites un nid si chaud de vos caresses,
Toujours vous oubliant pour eux,
Que le cher souvenir des anciennes tendresses
Les rendra plus tard malheureux.

S'ils sentent, chaque soir, sur leur bouche ingénue,
Votre souffle calme frémir,
Sans le parfum aimé d'une haleine connue
Ils ne pourront plus s'endormir.

Mères, vous les pressez avec inquiétude
En les berçant sur vos genoux;
Ils se rappelleront cette douce habitude
Quand ils ne seront plus à vous:

Toute la vie, après l'étreinte maternelle,
A ces enfants qui vont partir,
Il faudra le duvet et la chaleur d'une aile,
Comme aux oiseaux, pour s'y blottir.

Auguste DORCHAIN.

CONSERVES

Il n'est pas de ménagère qui ne soit pas à même d'apprécier l'utilité des conserves en boîte, car rares sont les repas préparés sans l'aide de l'un ou l'autre aliment provenant d'une boîte de conserves.

Il n'en tient qu'à vous d'avoir sous la main, toute l'année durant, des plats rapidement préparés et qui apporteront à votre table des mets d'une saison précédente auxquels vous aurez, par des procédés fort simples, conservé toute la saveur qu'ils avaient à leur état frais. Vos jardins, durant cinq mois de l'année, vous offrent des ressources inespérées que vous pouvez mettre à profit toute l'année. Il suffit que vos fruits et vos légumes, vieillis à l'heure propice, soient mis en conserve pour qu'une bonne partie de vos soucis d'automne et d'hiver disparaissent.

La ménagère à la tête d'une famille nombreuse, connaît, elle, ce qu'il en coûte d'efforts pour varier économiquement en toutes saisons ses menus et, plus que toute autre, elle appréciera la valeur de la mise en conserve des fruits et des légumes. Il n'en tient qu'à vous, en suivant les directions données plus bas, d'avoir sous la main, dans votre garde-manger, tout ce qu'il faut pour varier votre table de l'automne au printemps. Et n'oubliez pas qu'en peu de temps, avec une somme de travail minimum vous pouvez vous constituer une réserve de conserves imposante pourvu que vous observiez les trois grandes règles de l'art de mettre en conserves:

1. Une stérilisation suffisante;
2. Des boîtes hermétiques;
3. Une bonne sertisseuse.

Voici maintenant quelques recettes de conserves dont vous n'aurez qu'à vous louer si vous suivez les conseils ci-dessous. Le printemps prochain vous voudrez doubler votre provision de fruits et de légumes d'été, préparés pour la consommation d'hiver.

Gelée de pommettes

Lavez les pommettes, enlevez la queue et coupez en quartiers. Ajoutez assez d'eau pour les couvrir dans le récipient et faites-les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient molles. Pressez le jus et les pommes à travers du coton à fromage ou un sac spécial à gelée. Faites cuire le jus pressé pendant 20 minutes puis ajoutez une tasse de sucre pour chaque tasse de jus. Bouillir ensuite rapidement jusqu'à ce que la gelée tombe lourdement d'une cuiller à soupe froide. Pendant que la gelée est encore chaude remplir vos boîtes ou bocaux et faites refroidir rapidement.

Catsup aux tomates

18 tomates mûres
2 c. à soupe de sel
1 c. à soupe de 4 épices
1 c. à soupe de clou de girofle moulu
1 c. à soupe de cannelle
4 tasses de vinaigre
½ tasse de sucre
3 piments rouges (forts)
2 c. à soupe de gingembre moulu
1 c. à soupe de moutarde
1 c. à soupe de graine de céleri
2 oignons.

Faites cuire les légumes hachés avec les autres ingrédients pendant deux heures, ayant bien soin de ne pas laisser prendre au fond. Tamisez avant de verser en boîtes ou bocaux.

Cornichons sucrés

200 petits concombres
3 c à soupe de graines de moutarde
¾ de tasse de sel
3¼ tasses de sucre
1/3 de tasse de 4 épices
5½ tasses de vinaigre de cidre
2 c. à soupe de racine de gingembre.

Lavez les concombres, arrosez-les de sel et couvrez-les d'eau chaude. Laissez tremper toute la nuit. Le lendemain égouttez et séchez soigneusement pour ne pas briser les concombres. Placez dans vos boîtes ou bocaux. Mélangez les épices, le sucre et le vinaigre complètement. Remplissez les boîtes ou bocaux et fermez les hermétiquement.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

Une Etrange Aventure

J'ai lu dans un très vieux livre qu'il était une fois un petit garçon pas plus haut que trois pommes, mais n'ayant peur de rien.

Il partit un jour se promener, emportant son goûter: un morceau de pain et un joli petit fromage blanc tout frais.

Voilà qu'à la lisière de la forêt, il se trouva un petit oiseau dont la patte était si fâcheusement entortillée par les lianes, qu'il se trouvait prisonnier.

Le bon petit garçon délivra la bestiole et la garda dans sa main pour la réchauffer tout doucement.

Mais à cet instant, un bruit épouvantable le fit sursauter. Les feuilles mortes tourbillonnèrent et les arbres gémirent comme à l'approche d'un affreux cyclone.

Devant le petit garçon, un géant effroyable se tenait et sa seule respiration produisait ces ravages.

—Que fais-tu là! avorton? hurla le géant en colère.

—Eh bien! je me promène. La forêt est à tout le monde, je pense! riposta l'enfant sans trembler.

—Attends un peu que je t'avale!

Et, saisissant le petit, il se disposa à l'engloutir.

Mais l'enfant éclata de rire.

—Ah! Ah! Ah! J'ai des gros clous à mes souliers. Si tu avales tout, tu auras mal à l'estomac.

Surpris, le terrible bandit s'arrêta.

—Tu es brave, dis donc. Eh bien! je te ferai grâce si tu peux faire comme moi. Regarde.

Il prit une pierre et la pressa si fortement en sa main qu'une goutte d'eau suinta.

—Peuh! dit le petit garçon ... je t'aurais cru plus fort!

Et, ce disant, il feignit de ramasser une pierre et serra son fromage blanc.

Le géant, aussi stupide que grand, en fut horriblement vexé.

—Attends! Attends! Tu vas voir!

Il prit une seconde pierre, la lança en l'air et il s'écoula 4 minutes avant qu'elle retombât.

—Fais-en autant!

—Regarde à ton tour!

Et faisant mine de lancer un caillou, l'enfant libéra l'oiseau qui monta... monta... et ne revint plus.

Voilà comment le petit garçon hardi vint à bout du géant stupide. Cette histoire a l'air d'un conte de fée... et pourtant vous pouvez parfois constater que la force brutale et sans intelligence ne mène à rien.

Marc SOLLIES.

Mon chat

—Tiens! tu es là, mon petit Mimi?... Je ne t'avais pas vu.

Deux oreilles pointues se dressent pour retomber aussitôt.

—Mi-mi!...

Les yeux verts où s'allument des paillettes d'or s'entr'ouvrent, médiocrement intéressés, et... se referment.

Pourtant, qu'est-ce qui se passe? Ce fumet délicieux!... Ah! c'est le chocolat, c'est le déjeuner!... Voilà qui mérite quelque attention.

—Excellent, ce beurre!...

Mimi se redresse, l'air tout à fait indifférent. Il fait le gros dos et s'approche à pas comptés, d'une allure plus que normale: désintéressée (?). Au pied de la table, il s'étire consciencieusement, sortant ses griffes de leur gaine de velours noir et les rentrant prestement pour venir frotter sa tête soyeuse contre mes jambes en me lançant des petits coups d'oeil mielleux.

Un bond souple.

Il est sur mes genoux et ronronne éperdument. Je le caresse. Est-il assez joli, mon Mimi noir!...

Et lui semble me dire:

—Ma charmante amie, que tu es gentille! Qu'il est bon d'être avec toi! Sans mentir, si ta tartine te ressemble, si ta tartine te ressemble... Au fait, il est facile de s'en assurer.

Un redoublement de caresses. Une griffe acérée qui amène le pain beurré à la portée des petites dents pointues... Un saut jusqu'à la porte. L'espace d'un éclair...

Mimi descend le jardin, portant à sa progéniture ma tartine assaisonnée de ce sage conseil:

Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Articulez-vous bien?

Savez-vous bien articuler? N'avez-vous jamais "la langue qui fourche?" Dans la plupart des cas, cela n'a d'autre inconvénient que de faire sourire ceux qui vous écoutent. Quelquefois, au contraire, certaines combinaisons de lettres peuvent amener des résultats inattendus et ...gênants.

La langue française est pleine de traitrises et de difficultés qu'on ne soupçonne pas.

C'es pour que vous puissiez vous en rendre compte et éviter ces inconvénients que nous vous proposons ces exercices.

Essayez simplement de prononcer les phrases suivantes à la vitesse de la conversation courante, d'abord, puis en accélérant:

"J'ai acheté six chaises chez Sajou."

"Les six chemises de l'archiduchesse, qui séchaient chez Sacha, sont sèches et archisèches."

"Un chasseur sachant chasser sans chien est un sot chasseur."

"Six chaussettes séchaient sous une souche sèche."

Et enfin celle-ci qui pour être la plus courte, n'est pas la moins traitre:

"Un coussin sous chaque siège."

Entrainez-vous vous-même. Faites-les dire à vos amis. Avec de la patience, vous réussirez. Bonne chance!

Porterons-nous bientôt des vêtements en paille?

En été, on porte beaucoup de chapeaux de paille... Depuis quelques années, on fait également pas mal d'espadrilles en paille tressée... Mais ce n'est rien...

Un savant allemand vient de découvrir un moyen de fabriquer de l'étoffe avec de la paille.

En soumettant des bottes de paille à l'action de certains produits chimiques, il parvient à les transformer en "laine de paille"; il peut à volonté obtenir une laine épaisse destinée à faire des pardessus ou des tissus très fins destinés à faire des robes légères.

Déjà, en Italie et dans d'autres pays, on a trouvé un moyen de faire de la laine à partir du lait... Tout récemment, des inventeurs ont présenté des costumes réalisés en fils de verre tissé... Et maintenant, voici des vêtements en paille...

Est-ce qu'on ne va pas nous faire porter demain des vêtements en bois, en fer, en viande ou en sel marin?...

Les cinq sens

Le professeur — Elève Durand, avec quoi sentez-vous?

Durand — Avec mon nez, m'sieur.

—Bien, maintenant, dites-moi avec quoi goûtez-vous?

—Heu!... Avec du pain et du chocolat, m'sieur!...

Joyeuse Fête

11 septembre
Alice Delaquis, N.-D. de Lourdes.
12 septembre
Agnès Desrochers, Mariapolis.

Hibou Gris (Grey Owl)

En lisant la vie passionnante de ce prodigieux Indien, vous verrez et vous comprendrez comment le trappeur a pu devenir l'ami et le protecteur des animaux qu'il faisait métier de détruire!

Il y a une dizaine d'années, dans les forêts du sud de l'Ontario, vivait un Indien nommé "Wa-Sha-Quon-Asin", (Celui-qui-ne-voyage-que-la-nuit). Comme ce nom était un peu long, il se faisait appeler plus simplement "Hibou gris", ou, en anglais "Grey Owl".

Sa mère était une Indienne, mais son père un Européen, un Ecossais qui avait longtemps servi comme "scout" dans un fort de l'Etat de Wyoming.

Grey Owl avait passé plusieurs années de son enfance en Angleterre où il avait appris l'anglais et où il était allé à l'école comme tous les enfants de son âge. Mais, il n'aimait que la vie des bois, la vie libre en pleine nature, les longues randonnées en pirogue, les parties de chasse qui durent pendant des mois...

Il revint bientôt au Canada, fut adopté par une tribu indienne qui lui donna son surnom et, pendant de longues années, il mena la vie des Indiens, parcourant inlassablement les régions sauvages de l'Amérique du Nord, chassant et vendant ses fourrures dans les rares comptoirs établis au milieu de ces solitudes.

En 1914, Grey Owl s'engagea dans l'armée canadienne et vint faire la guerre en France, où il apprit quelques bribes de français. Aussitôt la guerre terminée, il retourna dans les bois et s'installa au sud de l'Ontario, dans une contrée particulièrement giboyeuse.

Après avoir abandonné l'uniforme des soldats canadiens, il avait repris son ancien costume d'Indien. Il était vêtu d'une veste et d'un pantalon en peau de daim, à franges. Il portait des cheveux longs qui tombaient en nattes sur ses épaules. Suprême élégance: le devant de sa chemise était orné de deux impressionnantes rangées d'épingles de sûreté qui scintillaient au soleil.

La vie de trappeur

Sur son frêle canot d'écorce, il parcourait inlassablement les rivières en compagnie de sa femme Anaharéo qui l'aidait à chasser, à poser ses pièges et à porter les fourrures à la ville pour les vendre.

Grey Owl vivait surtout de la chasse au castor: il était un des chasseurs les plus réputés de l'Ontario...

Cependant, un beau jour, la région où il opérait depuis très longtemps fut ravagée par un incendie...

Le gibier disparut et Grey Owl dut émigrer vers le Nord pour essayer de trouver d'autres terrains de chasse plus favorables...

Mais au fur et à mesure qu'il s'avançait dans le Canada, il trouvait le paysage prodigieusement transformé... Partout où, avant 1914, il n'y avait que des arbres, avaient surgi des villes, des usines, des voies ferrées...

Dans ce qui restait de forêt, les chasseurs s'étaient multipliés. Il n'y avait plus seulement des Indiens silencieux qui chassaient le gibier suivant les anciennes méthodes, mais une foule de trappeurs blancs armés d'engins modernes et redoutables.

Et ces nouveaux chasseurs faisaient des ravages terribles parmi les animaux à fourrure et particulièrement les castors.

Lorsque, après une saison de chasse, il se rendit au plus proche comptoir pour vendre ses fourrures, Grey Owl constata que les prix avaient considérablement baissé: il y avait trop de chasseurs qui apportaient en même temps une trop grande quantité de fourrures et les prix tombaient à une vitesse vertigineuse.

L'argent que Grey Owl put tirer de sa chasse n'allait pas lui suffire pour faire son approvisionnement d'hiver!...

Car, la chasse des animaux à fourrure se fait en hiver, lorsque les animaux ont la fourrure la plus belle et la plus abondante... Aussi, avant de s'aventurer dans la forêt couverte de neige, le trappeur doit se procurer des munitions, du matériel et une bonne provision de vivres qui lui permettront de subsister pendant quatre ou cinq mois. Il achète généralement cet approvisionnement pour un hiver avec le produit de sa chasse de l'hiver précédent.

La chasse de printemps

Par suite de la baisse brutale du prix des fourrures, Grey Owl se trouvait incapable d'acheter tout ce dont il avait besoin... S'il ne voulait pas mourir de faim pendant le prochain hiver, il n'avait pas le choix; il devait faire une campagne de chasse de printemps.

Il fallait que la nécessité fût bien grande pour qu'il prît cette décision, car jamais un bon trappeur indien ne chasse le castor au printemps. C'est, en effet, l'époque où les petits castors viennent de naître et si l'on abat les parents, les jeunes orphelins, qui ne sont plus ravitaillés ni protégés contre les carnassiers de la forêt, périssent infailliblement... C'est ainsi qu'en capturant quatre ou cinq animaux adultes un trappeur risque de détruire toute une colonie de castors... Hélas, il faut vivre, il faut faire "l'approvisionnement d'hiver!..."

Sauvons-les!...

Grey Owl a repéré une famille de castors; il va placer ses pièges dans l'étang qui a été créé de toutes pièces par ces étonnants constructeurs... Une nuit passe. A l'aube, le trappeur vient relever ses pièges: quatre gros castors sont pris... Il les emporte, regagne son camp, prépare les peaux...

Puis, comme il se dispose à aller plus loin à la recherche d'autre gibier, il repasse près de l'étang... Sur l'eau, il aperçoit deux animaux qu'il prend pour des rats musqués... Il épaule, s'apprête à tirer, mais s'aperçoit que ce sont deux tout jeunes castors, les seuls survivants de la colonie.

—Sauvons-les! s'écrie Anaharéo..

Les deux petites bêtes sont capturées et nos Indiens les emportent vers le campement.

Deux compagnons étranges

Les deux castors pesaient chacun moins d'une demi-livre... Avec leur petite queue écaillée et leurs pattes de derrière déjà énormes sur lesquelles ils se tenaient parfaitement debout et marchaient comme deux petits vieillards, ils étaient extrêmement drôles...

Mais il s'agissait de les nourrir. Ils ne voulaient pas boire dans une écuelle de lait qu'on leur présentait. Comme Grey Owl n'avait pas de biberon, il était obligé de tremper une petite branche, très fine, dans une boîte de lait condensé et de glisser dans la bouche des castors ce morceau de bois imprégné de l'épais sirop. Les castors prirent vite goût à ces repas et, à toute heure du jour ou de la nuit, les réclamaient à grands cris...

Quand ils avaient fini de manger, il fallait que leurs maîtres les prissent dans leurs bras, pour les caresser et les bercer. Ils s'endormaient alors dans des endroits inattendus: à l'intérieur d'une chemise ouverte, dans une manche ou bien enroulés sur le cou de Grey Owl ou de sa femme.

Grey Owl installait le plus souvent son campement sur le bord d'une rivière ou d'un lac... Les deux petits castors, qui allaient et venaient à leur gré aux alentours de la tente, plongeaient dans l'eau, se poursuivaient, jouaient dans les roseaux. Lorsqu'ils s'étaient suffisamment baignés, ils rentraient sous la tente tout dégouttant d'eau et... se faufilaient dans les couchettes. L'un des castors s'était plus spécialement attaché à Grey Owl, l'autre à Anaharéo et chacun passait la nuit dans le lit de son "ami"...

Quelle délicieuse impression ce devait être quand, après avoir pris un bon bain, le soir très tard, les castors venaient se réchauffer contre leurs maîtres en inondant toute la couchette!... Mais il ne fallait pas essayer de les faire déloger!... A la moindre tentative de ce genre, ils se mettaient en colère, poussaient des cris et invectivaient énergiquement dans la langue des castors l'insolent qui voulait les empêcher de prendre leurs aises!...

Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, ils devenaient de plus en plus habiles de leurs "mains" avec lesquelles ils ramassaient de petits objets, manoeuvraient de petits bâtons, transportaient des pierres et s'amusaient à entasser dans un coin de la tente tous les objets qu'ils pouvaient attraper...

Grey Owl et Anaharéo se prirent bientôt d'une grande affection pour les deux petits animaux dont ils passaient des journées entières à observer les moindres gestes...

Peu à peu, l'Indien ressentit un véritable remords d'avoir vécu jusqu'alors uniquement de la chasse des castors; il regretta d'avoir tué tant de ces petits animaux, si doux, si intelligents, si affectueux... Il fut écoeuré en songeant aux massacres qu'en faisaient d'autres trappeurs...

Une "croisade"

Et, un beau jour, Grey Owl, le grand Chasseur de Castors, décida d'abandonner la chasse aux castors et même de lutter désormais de toutes ses forces contre l'impitoyable destruction de ces animaux qui se poursuivait dans toute l'Amérique du Nord...

Evidemment, c'était un rêve!... D'abord, en cessant de chasser les castors, ce qui était leur seul gagne-pain, comment Grey Owl et sa femme pourraient-ils vivre?... Et puis, même s'ils réussissaient à ne pas mourir de faim, comment allaient-ils pouvoir organiser cette sorte de "croisade" pour le sauvetage du peuple des castors?...

Allait-on seulement les prendre au sérieux?...

Seuls dans la forêt

Un Indien de ses amis avait indiqué à Grey Owl que dans le Témiscouata, au sud-est du Canada, on rencontrait encore de grandes forêts, où aucun trappeur n'avait mis les pieds et où il y avait des renards, des visons, des loutres et des castors en quantité!...

Grey Owl résolut d'aller s'installer dans ce pays merveilleux. Il voulait construire une cabane près d'une colonie de castors, qu'il défendrait contre les trappeurs, de façon qu'elle pût se développer librement... Pendant ce temps, il gagnerait sa vie en chassant les autres animaux de la forêt.

Après un long voyage, nos Indiens atteignent le Témiscouata, mais une cruelle déception les attendait; on les avait trompés: il n'y avait là aucun gibier, aucun animal à fourrure, rien...

On était au début de l'hiver: trop tard pour faire demi-tour!...

Au milieu de la forêt, dans la neige, ils construisirent la cabane dans laquelle ils devaient passer la mauvaise saison... Comme il n'y avait pas de gibier dans les environs, inutile de tendre des pièges ou d'essayer de faire des tournées dans la forêt... Ils restèrent de longs mois renfermés dans leur cabane. Ils se distrayaient en lisant des livres et des revues qu'ils avaient emportés avec leur matériel et aussi en observant leurs deux jeunes castors, qui, de plus en plus habiles, faisaient chaque jour de plus étonnantes constructions.

Mais dans la forêt, autour d'eux, il n'y avait toujours pas de gibier!... Comment allaient-ils vivre l'année suivante?...

Le miracle

Pour ne pas penser à cette question angoissante, les deux Indiens évoquaient des souvenirs de leurs belles années de chasse... Ils racontaient leurs exploits d'autrefois...

Et Grey Owl s'amusait à griffonner quelques-uns de ses souvenirs sur des bouts de papier. Puis, il eut l'idée de recopier soigneusement ceux de ces récits qui lui semblaient les meilleurs... Il y avait là des descriptions des deux jeunes castors, des descriptions d'écureuils, d'oiseaux, de tous les animaux de la forêt canadienne...

Et notre chasseur sans gibier envoya ce long article avec quelques photographies (car Anaharéo possédait un vieil appareil photographique, acheté en un temps de splendeur!...) à un ami habitant l'Angleterre, dont il avait fait la connaissance pendant la guerre... Et, il demanda à cet ami d'essayer de proposer l'ouvrage à quelques directeurs de journaux...

Un mois plus tard, miracle!... En allant au village, Grey Owl trouva un chèque et un exemplaire d'une magnifique revue anglaise, qui avait publié son article. Au chèque était joint une lettre de l'éditeur, qui demandait à Grey Owl de lui envoyer de temps en temps d'autres articles semblables.

(A suivre)

La petite poule astucieuse et le coq paresseux

Il y avait une fois une petite poule très astucieuse qui était mariée avec un gros coq affreusement paresseux. Il ne savait que chanter du matin au soir pour annoncer à tous les environs que le soleil était levé; et sa paresse allait jusqu'à compter sur l'astucieuse petite poule pour lui trouver les graines et les vers appétissants qui faisaient le meilleur de ses repas.

Tout d'abord, l'astucieuse petite poule avait été très flattée de la confiance que lui témoignait son mari de lui laisser le soin de rechercher pour lui sa nourriture, mais elle comprit bientôt qu'il n'agissait ainsi que par paresse et elle trouva la chose beaucoup moins de son goût.

"Tout cela est très gentil tant que nous ne sommes que deux, pensa-t-elle, mais que deviendrai-je lorsque j'aurai des enfants si je ne peux espérer aucun secours de mon mari?"

Ayant ainsi décidé l'astucieuse petite poule se mit à rassembler toutes les graines de maïs qu'elle put trouver. En cachette de son gros coq, elle les conserva dans un vieux panier. Un jour, sa provision fut suffisante pour qu'elle pût songer aux semailles, mais ses petites pattes étaient trop tendres pour vraiment bien labourer le coin de terre qu'elle voulait cultiver; il aurait fallu pour cela les griffes puissantes de son paresseux mari.

Elle alla donc le trouver d'un air très affairé, gloussant:

—Oh! cher ami, si vous saviez le ver merveilleux que je viens de trouver pour vous, un ver énorme! énorme à tel point, même, que mon bec n'a pu suffire à le saisir. Venez vite. Je vais vous montrer l'endroit où il s'est faufilé dans la terre et vous n'aurez pas à fouiller beaucoup pour le retrouver.

Séduit par la perspective de faire un déjeuner succulent, le coq se leva avec empressement et la suivit vers l'endroit qu'elle lui désignait.

—Commencez ici, conseilla l'astucieuse petite poule en désignant l'endroit qu'elle voulait ensemencer. Et grattez bien! vous verrez: c'est un ver admirable, il a bien trois fois la longueur de votre aile!

—Vraiment! s'écria le coq grattant avec enthousiasme.

—Ne vous découragez pas! continuez! fit la petite poule au bout d'un moment, voyant que le coq ralentissait ses recherches, vous vous rappelez bien le ver dont vous m'avez fait compliment avant-hier, eh bien! celui-ci était deux fois plus beau!

—Je le retrouverai! déclara le coq, et avec un renouveau d'énergie il recommença à gratter.

Pendant ce temps, la poule avait été chercher son panier plein de maïs et quand elle jugea suffisant l'espace fouillé et retourné par le coq, elle poussa un cri comme si elle venait soudain de voir quelque chose.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda le coq tout en sueur et essoufflé.

—C'est le ver que vous cherchez! s'exclama la poule, je viens de le voir qui se cachait dans cette corbeille de graines.

Le coq grommela quelque chose qui était sûrement un juron et sans même penser à demander d'où venaient les graines il sauta au milieu et se mit à les éparpiller en maugréant:

C'était ce que désirait l'astucieuse petite poule qui regardait avec joie les graines voler et retomber sur la bonne terre si bien préparée par son paresseux mari.

—Eh bien, fit le coq déconfit, en grattant le fond du panier, il n'y est pas!

—Piétinez bien, recommandait la poule, l'encourageant par son exemple, ma mère m'a toujours dit que c'était le meilleur moyen de faire ressortir les vers récalcitrants qui s'obstinent à rester sous terre.

Tout en parlant, elle piétinait ses semailles et le coq piétinait aussi, si bien qu'en un rien de temps, les graines de maïs furent bien à l'abri, n'attendant plus que le temps de pousser.

—Croyez-vous que ce sera encore long demanda le coq.

—Hélas! fit la poule, ce ver ne devait pas être curieux, ou bien il était très sourd, nous ne le retrouverons pas. D'ailleurs, fit-elle en voyant que son coq faisait bien triste mine, pour être si gros, il devait être très vieux, il n'aurait pas été tendre; restez là, assis à l'ombre, comme un bon coq que vous êtes, je vais courir vous chercher quelques friandises pour vous dédommager...

Et c'est grâce à cet artifice que, l'été suivant, l'astucieuse petite poule eut tout un champ de maïs pour nourrir ses nombreuses couvées.

Claude SYLVAIN.

Le point de vue du docteur

Le client — Qu'appelez-vous un "cas idéal," docteur?

Le docteur — Celui d'un homme bien portant qui a une maladie incurable.

Au bord du ruisseau

—Que fais-tu là, mon petit?

—Je prends des grenouilles, M'sieur.

—Combien en as-tu déjà?

—Quand j'aurai celle que je guette et puis encore une, j'en aurai deux.

Logique

Au cours d'histoire sainte, la maîtresse demande à une élève:

— Voyons, Mademoiselle Reine, que firent les Hébreux à leur sortie de la mer Rouge?

— Ils se séchèrent,

Pierre Radisson

(Donatien Frémont)

Editeur: L'Ass. Cath. des Voyageurs de Commerce, section des Trois-Rivières. Illustrateur: Fleurimont Constantineau, Montréal. Commentateur: Léovide Francoeur, M.D., St-Tite, (Laviolette)

S'étant reposé, il voulut poursuivre sa route, suivant la piste de ses compagnons. Le cinquième jour, il trouva le squelette d'un wigwam délaissé. Il le couvrit de branches d'arbres et s'y glissa pour dormir avec un brasier à la porte.



Bientôt il fut tiré de son sommeil par un pétillement de flammes. Les rameaux de sapin avaient pris feu au-dessus de sa tête. Le malheureux eut juste le temps de fuir avec ses raquettes et ses vêtements.

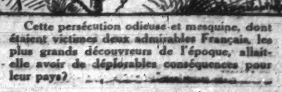


Il était aux environs du Tonnerre. Après ce fut une randonnée vers le nord par les rivières Albany et Moose pour atteindre la baie James. Au printemps de 1663, à Ville-Marie, c'était la fête du retour. Que ferait D'Avaugour? Que sera le retour à Québec?

"A notre arrivée, dit Radisson, le gouverneur, voyant que son terme d'office allait expirer et qu'il faudrait partir, se servit de ce prétexte pour s'emparer de nos marchandises qui nous avaient coûté si cher.



"Il fit mon frère prisonnier pour avoir méconnu ses ordres, en partant sans congé. Il nous condamna à une amende de 4,000 livres. Le bougre s'engraissa les côtes avec notre argent.



Cette persécution odieuse et mesquine, dont étaient victimes deux admirables Français, les plus grands découvreurs de l'époque, allait-elle avoir de déplorables conséquences pour leur pays?

Autour de la Ferme

Les produits agricoles en première place parmi les exportations canadiennes

En 1936, sur le chiffre total des exportations canadiennes, qui se montait à $1,015,000,000, les produits agricoles figuraient pour une proportion de 46.5 pour cent. Les 53.5 pour cent restant des produits exportés se décomposaient ainsi: métaux non ferreux et leurs produits, 20.9 pour cent; bois et papier, 20.7 pour cent; fer et ses produits, 5.1 pour cent; minéraux non métalliques et leurs produits, 2.4 pour cent; fibres, textiles et leurs produits, 1.2 pour cent; tous les autres produits, 3.2 pour cent. A 46.5 pour cent du total, les produits agricoles formaient un total aussi imposant que les métaux non ferreux et leurs produits, le bois, le papier et le fer et ses produits combinés, sauf pour .2 de un pour cent.

L'Empire britannique a absorbé 28.6 pour cent des produits agricoles canadiens, les Etats-Unis d'Amérique 11.6 pour cent et les autres pays 6.3 pour cent.

L'année dernière, les importations étaient évaluées à $635,000,000, dont 24 pour cent se composaient de produits agricoles, et sur ce chiffre 11.7 pour cent venaient de l'Empire britannique, 7.7 pour cent des Etats-Unis d'Amérique et 4.6 pour cent des autres pays. Les 76 pour cent restant des importations totales se décomposaient ainsi: fer et ses produits, 21.3 pour cent; minéraux non métalliques et leurs produits, 18.2 pour cent; fibres, textiles et leurs produits, 15.6 pour cent; métaux non ferreux 5.5 pour cent; papier et bois, 4.3 pour cent; tous les autres produits 11.1 pour cent. Une proportion de 58.4 pour cent des importations totales venait des Etats-Unis, 29.8 pour cent venait des pays de l'Empire britannique et 11.8 pour cent de tous les autres pays.

La culture des fruits prospère dans la prairie

Le développement du verger de la ferme est l'une des contributions les plus utiles que les fermes expérimentales fédérales aient faite à l'amélioration des conditions de l'existence sur la ferme. C'est par l'intermédiaire de ces fermes que tant de variétés nouvelles de fruits ont été introduites sur tous les points du Canada; elles ont joué le rôle de centres pour la distribution de fruits spécialement adaptés aux conditions locales. La station expérimentale fédérale de Morden, Manitoba, s'est créé un nom enviable dans l'Ouest du Canada par sa grosse production de fruits nouveaux dans un territoire plus ou moins vierge. Tout en développant de nouveaux types de pommes, de prunes et de petits fruits pour les Prairies, cette station n'a pas négligé les fruits sauvages, dont le plus intéressant est peut-être l'amélanchier ou "Saskatoon."

Le Saskatoon est peut-être, de tous les fruits indigènes celui que l'on utilise le plus dans les Prairies; on en cultive un certain nombre d'espèces et beaucoup de sélections à la station expérimentale fédérale de Morden pour en faire l'essai et pour des raisons utilitaires. La récolte de fruits a été bonne cette année. Le nom de Saskatoon n'est qu'un des nombreux noms qui sont appliqués à ce fruit. On l'appelle également "Petites poires" et en anglais "Shadbush," "Juneberry," "Service-berry", "Shadblow" et "Sugar-pear." L'amélanchier ou le Saskatoon est l'espèce que l'on trouve dans les fourrés sur les Prairies et l'on fait actuellement l'essai à Morden de sélections provenant du Montana, de Peace River, Churchill River et de nombreux points des Prairies. Le "Succès", une variété d'une stature plutôt faible, a été nommée et introduite par les producteurs du sud. On cultive également plusieurs variétés "albinos" et ces formes blanches varient. L'une a de très gros fruits cireux, blancs qui sont lisses, juteux et tendres, rappelant la cerise sucrée.

La variété "Batram Shadblow" a souvent été appelée "poire-sucrée."

Le fruit est relativement gros, en forme de poire, et sucré. L'arbrisseau est rond, compact; il a de petites feuilles pointues et de grosses fleurs blanches en groupes de trois et quatre, tandis que les amélanchiers (Saskatoon) ont souvent de huit à douze fleurs sur un épis. Deux autres formes indigènes à l'Est du Canada, le "Downy Shadblow" et le "Allegheny Shadblow" paraissent être très rustiques à Morden. Mais pour la fructification, la forme indigène à feuilles d'aune, ou "Saskatoon", est sans égale. Il a été démontré à la station de Morden que les façons culturales font du bien à l'arbrisseau indigène et qu'on peut l'améliorer par la sélection. Il est possible que l'hybridation l'améliore encore plus. Pour transplanter les sujets que l'on a pris dans le bois en avril, la station considère qu'il vaut mieux rabattre l'arbrisseau à quatre pouces du sol. Les sujets qui ne sont pas radicalement rabattus de cette façon ont bien de la difficulté à prendre racine.

Nos arts paysans

La ressource seule de l'agriculture ne peut équilibrer toujours le budget familial. D'un côté les nécessités que multiplient nos nombreuses familles; d'un autre la menace constante de nos saisons changeantes; ce sont autant de raisons qui ébrèchent le revenu souvent modique du cultivateur. N'étant préparé à aucun métier, ne connaissant que les travaux de la culture, le paysan ignore comment rendre productives les heures de la morte-saison. Ce n'est, et nous soulignons le mot, que dans l'ARTISANAT, complément de l'agriculture, qu'il peut trouver une ressource pécuniaire d'appui.

"Oublier le passé, dit Gaxotte, n'est pas l'abolir. Les peuples ont une hérédité, les nations un tempérament qui n'est qu'à elles; expression de la nature, du sol, nécessités naturelles, organisation politique, conditions sociales. Qu'importe le croisement des races, on ne peut totalement s'affranchir d'un atavisme irrépudiable. On peut durant des époques s'anémier, s'enliser, mais il vient un moment où le cri du réveil déchire toute apathie."

Or, le peuple canadien dont les aptitudes se greffent aux plus pures traditions françaises, a hérité et gardé, même latents, certains dons naturels que possédaient les premiers artisans de la colonie. Si nos agriculteurs d'autrefois ont pu traverser des époques de malaise, c'est qu'ils trouvaient un soutien dans leurs petits métiers familiaux. Ils pouvaient demander à la terre leur pain; à l'artisanat le vêtement, le mobilier, la chaussure, les ustensiles de ménage, les outils nécessaires au travail.

Mi-agricole, mi-artisane, leur genre de vie les délivrait de bien des angoisses pécuniaires. C'est à ces conditions étayées de tous les progrès de la science, que les campagnes doivent retourner. Il faut que soient rétablis entre eux et le sol une correspondance absolue, un accord parfait qui groupent une famille dans un domicile bien clos, autour d'un foyer central. Une normalité de vie, non pas factice et éphémère, non pas rétrograde, mais ascendante vers une économie basée sur le travail.

Bien entendu, l'artisanat ne doit être qu'adjacent aux travaux de la terre qui doivent accaparer les soins primordiaux de l'agriculteur. Mais que la moisson subisse un échec, toujours probable, la terre pourra quand même fournir à la famille, au moins la part de subsistance. C'est alors que les ateliers familiaux entrent en jeu pour procurer la plus grande partie des choses nécessaires à la ferme. Apte à se pourvoir, l'artisan réduira les achats et trouvera en outre, selon ses aptitudes, son activité, son ingéniosité, à mettre sur le marché, l'excédent de sa production artisanale. Ce budget d'appoint lui permettra de combler les déficits et même dans certains cas, d'alimenter le "bas de laine."

Déjà, les campagnes s'embauchent généreusement et vaillamment à ce mouvement de renaissance artisanale et la terre est "envahie par les rouets et les métiers." Ces derniers ont été remodelés, modernisés, charpentés avec nos bois indigènes, aptes enfin à expérimenter les méthodes techniques les plus autorisées. La production aujourd'hui se délimite considérablement. Et l'on verra sous peu une classe mi-agricole, mi-artisane, susceptible de s'attacher au sol, dépositaire de la tradition familiale et nationale, initiatrice des progrès agricoles, appelée à former l'élite de notre repeuplement rural.

Claude PAYSAN,
(Le Bulletin des Agriculteurs).

La ferme "sans terre"

Des légumes, des fruits, absolument frais, directement de la manufacture au consommateur" et "Fourrage vert pour les chevaux et les bêtes à corne, frais et absolument pur, directement de la manufacture à la ferme," telles sont les annonces commerciales que l'on verra bientôt.

"Tout cela de la manufacture," dites-vous. "Je comprends que les conserves que nous mangeons ont passé par l'usine de mise en boîtes, mais je ne puis croire que l'on fera pousser fruits et légumes par des moyens artificiels!"

Votre étonnement est bien légitime. Cependant, c'est bien ce qu'on est en train de faire. Et pour augmenter votre étonnement, nous vous dirons que ces fruits et légumes ne poussent pas dans la terre.

Voyons donc le plus brièvement possible ces remarquables développements dans la physiologie des plantes.

Disons d'abord que les tomates et les fraises produites artificiellement par le Dr W.-F. Gericke, de l'Université de Californie, ont déclassé, sur le marché, les plus beaux produits naturels par leurs qualités supérieures. Le Dr R.-A. Davis, de la même Université, dans des jardins synthétiques, a obtenu des succès analogues avec des plantes, des arbres et du blé. On arrive à ce résultat en contrôlant la lumière, la chaleur et l'atmosphère nécessaires à la croissance des fruits, légumes, etc.

Cette production artificielle se poursuit actuellement, de façon pratique, en Angleterre, où MM. A. Hastings-Thomas et V.-D. Dashwood, avec l'aide du ministère de l'Agriculture et après plus de quatre années d'expérience, font ce qu'ils appellent de la "culture en cabinet", à la ferme de Kink's Cross. A cet endroit, on leur a fourni un acre de plancher et le rendement obtenu équivaut à la production de 1,760 acres de bonne terre. Avec douze sous de graine on a réussi à produire 200 quintaux de fourrage vert. A ce taux, dit-on, on peut produire une récolte par jour au lieu d'une récolte par année. Et pour prouver leur avancé, MM. Thomas et Dashwood ont produit, à la ferme de King's Cross, en une seule journée, une tonne de maïs.

De plus, les expérimentateurs prétendent que tous les animaux seront en meilleure condition parce qu'ils se nourriront de fourrage absolument frais, contenant plus de vitamines.

On en serait arrivé à cette découverte à la suite d'expériences faites par les ingénieurs de la General Electric, à Schenectady, où on réussit, par des méthodes de stérilisation du sol, à tuer des plantes parasites, des insectes, et, partant, à accroître la production à son maximum, les conditions étant meilleures.

Ce fut ensuite la découverte, par les ingénieurs de la Westinghouse Lamp Company, à savoir que l'on pouvait faire passer des plantes à la lumière artificielle. Et l'on fit une expérience probante. En effet, on planta 1,000 fleurs; la moitié poussa au soleil seulement tandis que l'autre moitié profita, chaque nuit, d'un éclairage spécial. Ces dernières fleurs furent prêtes à être coupées trois fois plus vite que les autres.

En combinant les deux découvertes, on constata qu'il était possible de faire "pousser" sans terre et c'est ainsi que nous avons des fruits, légumes, etc., produits de façon artificielle. La fertilisation se fait au moyen de produits chimiques que l'on met dans l'eau où plongent les racines des fruits ou légumes ainsi cultivés et un système maintient la température au degré voulu.

Le Dr Kirk quitte les fermes expérimentales fédérales

Le Dr L.-E. Kirk, depuis six ans chef du Service des plantes fourragères aux Fermes expérimentales, ministère fédéral de l'Agriculture, et dont les quartiers généraux étaient à la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa, a quitté son poste à la fin d'août pour prendre celui de doyen de la faculté d'agriculture à l'Université de la Saskatchewan, Saskatoon. Il remplace A.-M. Shaw qui, il y a quelques mois, a été nommé Directeur de l'Office des marchés du Ministère fédéral de l'Agriculture. Le Dr Kirk retourne à son Alma Mater à titre de chef de la faculté qu'il a servie pendant plusieurs années. Il s'occupe d'agriculture pratique depuis son enfance et, en ces dernières années, il s'est distingué tout spécialement dans la culture améliorante et la pathologie des plantes. Il naquit à Bracebridge, Ontario, et il avait six ans lorsque son père s'installa sur une ferme de Belmont, Manitoba. Après avoir pris son immatriculation à l'Institut collégial de Moose Jaw, Saskatchewan, se classant premier en connaissances générales et remportant une bourse pour l'Université de la Saskatchewan, il prit un homestead dans le sud de la Saskatchewan. En 1916, il obtint avec distinction le degré de B.A. à l'Université de la Saskatchewan et reçut la médaille du Gouverneur général accordée au meilleur élève. Il prit ses degrés de B.S.A., et M.S.A., à son Alma Mater en 1918 et 1922 respectivement et son Ph. D. en 1927 à l'Université du Minnesota, où il se spécialisa en culture améliorante et en pathologie végétale.

De 1918 à 1931, le Dr Kirk fit partie du personnel de la faculté d'agriculture de l'Université de la Saskatchewan, d'abord à titre de maître de conférences en grande culture, puis comme professeur adjoint et de 1922 à 1931 comme professeur attitré. Il créa pendant ces années la luzerne "Grimm" (Sél. 666), le mélilot ou trèfle d'odeur "Alpha", le ray-grass de l'Ouest "Mecca", le brome inerme "Superior," l'agropyre à crête "Fairway," le brome inerme "Parkland," ce dernier en collaboration avec T.-M. Stevenson, du Laboratoire fédéral des plantes fourragères, Saskatoon. Toutes ces plantes sont parfaitement adaptées à l'Ouest canadien et toutes sont acceptées comme variétés enregistrées par l'Association canadienne des producteurs de semences.

Depuis son arrivée à Ottawa en 1931, secondé par ses collaborateurs au Service des plantes fourragères, le Dr Kirk a fait quelques apports très utiles à l'amélioration de l'agriculture canadienne dans le domaine des plantes fourragères. Il a fait également des contributions précieuses à la littérature agricole.

Tous ceux qui connaissent le Dr Kirk savent que comme doyen de la faculté d'agriculture de l'Université de la Saskatchewan, son travail sera marqué par cette longue patience et cette attention minutieuse aux détails qui ont toujours caractérisé ses efforts dans l'industrie à laquelle il a consacré sa carrière.

La résistance à la maladie chez les plantes

Il est un problème en apparence inexplicable, mais sur lequel les chercheurs ont jeté beaucoup de lumière en ces derniers temps; c'est le fait que certaines plantes ont la faculté de résister aux maladies, tandis que d'autres de la même espèce y sont très sensibles.

Au Canada même, il s'est fait de grands progrès dans la production de certaines récoltes de plantes économiques utiles résistantes au maladies destructives. Il y aurait spécialement à signaler sous ce rapport les variétés de blé résistantes à la rouille et les espèces de navets résistantes à la hernie ou gros pied du navet, et nous devons ces variétés si utiles au personnel de la Division des fermes expérimentales, Ottawa.

Par résistance à la maladie, nous entendons la faculté singulière que possèdent les plantes de résister aux attaques des organismes qui produisent la maladie, comme les champignons et les bactéries. Cette résistance peut être complète, partielle ou absente.

La résistance complète comporte l'immunité absolue. Comme exemple de ce genre nous avons les espèces de pommes de terre Irish Cobblers et Montagnes Vertes (Green Mountains), qui ne contractent jamais la maladie que l'on appelle la gale noire ou chancre. Des exemples de résistance partielle sont offerts par certaines variétés de pommes de terre qui produisent des tiges et des feuilles résistantes au mildiou, tandis que les tubercules eux-mêmes sont très sensibles à la maladie. La pomme de terre Katahdin est aussi singulière sous ce rapport. Cette espèce est réfractaire à la mosaïque légère, tandis qu'elle est fort exposée aux attaques d'autres espèces de mosaïque, ainsi que de l'enroulure des feuilles et de la frisolée. Il y a l'immunité apparente, le cas fortuit d'échapper aux maladies, que l'on attribue souvent à la vraie immunité, mais qu'il ne faut pas cependant confondre avec cette dernière; la maladie peut être évitée par suite des circonstances de saison ou de climat. Par exemple, à l'heure actuelle, la récolte de blé de l'Ile du Prince-Edouard ne porte aucune rouille de la tige, tandis que cette même maladie ravage la récolte dans l'Ouest du Canada. En fait, sur la Côte de l'Atlantique, et spécialement dans l'Ile du Prince-Edouard, le blé peut être récolté avant que l'ensemble des conditions nécessaires pour le développement de la rouille se produise, mais les variétés tardives sont plus exposées aux attaques de cette maladie.

En général, les facteurs qui favorisent la résistance sont classés en deux catégories: (1) ceux provenant de la structure intérieure et extérieure de la plante, et (2) ceux qui ont affaire avec le comportement des cellules de la plante. La structure intérieure se rapporte à la nature des parois des cellules, tandis que la structure extérieure comprend les pores de respiration, la peau, les poils, les enduits cireux, etc.

Par le développement de la résistance à la maladie chez les plantes, on peut espérer supprimer les lourdes pertes et des gros inconvénients qui résultent des maladies des plantes cultivées. Le cultivateur canadien fera donc bien de se tenir renseigné sur les progrès effectués dans cette phase importante de la suppression des maladies des plantes.

R. R. HURST,
Laboratoire fédéral de pathologie végétale, Charlottetown,
Ile du Prince-Edouard.

Coin de la ménagère

RECETTES

Repas au fromage

Les recettes suivantes sont tirées du bulletin publié par le Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa, intitulé "Repas au fromage, meilleurs repas" et préparé par Laura C. Pepper, de la Division de l'industrie laitière et de la réfrigération. On peut se procurer ce bulletin gratuitement en s'adressant au Bureau de Publicité et d'Extension.

Soupe au fromage

4 tasses de lait
2 ou 3 tranches d'oignon
2 c. à soupe de beurre
2 c. à thé de farine
1 c. à thé de sel
⅛ c. à thé de poivre
¾ tasse de fromage râpé
2 jaunes d'oeufs.

Mettez l'oignon dans le lait et amenez au point d'ébullition. Otez l'oignon. Faites fondre le beurre dans la partie supérieure d'une bouilloire (bain-marie). Incorporez la farine. Ajoutez le lait chaud et les assaisonnements et remuez constamment jusqu'à ce que le mélange s'épaississe. Faites cuire cinq minutes. Ajoutez les jaunes d'oeufs battus. Faites cuire une minute et ajoutez le fromage râpé. Battez avec une batteuse Dover et servez immédiatement.

On peut se passer de jaunes d'oeufs, mais ils font une soupe plus riche et plus délicieuse.

Pouding au fromage

4 tranches de pain ½ pouce d'épais, beurrées
1 tasse ½ de fromage râpé
2 tasses de lait
3 oeufs
¼ c. à thé de moutarde
Sel.

Coupez le pain en dés. Arrangez des couches alternatives de pain et de fromage dans un plat beurré. Battez les oeufs. Ajoutez le lait et les assaisonnements. Versez sur le pain et le fromage. Mettez dans une casserole d'eau chaude et faites cuire dans un four à feu modéré (350° F) jusqu'à ce que le pouding soit ferme—environ 45 minutes.

Soufflé au fromage

3 c. à soupe de beurre
4 c. à soupe de farine
1 tasse de lait
⅛ c. à thé de sel
3 jaunes d'oeufs
3 blancs d'oeufs
Quelques grains de poivre de cayenne
¾ tasse de fromage râpé
Pincée de moutarde.

Faites une sauce au fromage, en vous servant du beurre, de la farine, du lait et du fromage. Assaisonnez. Ajoutez les jaunes d'oeufs battus et quand le mélange est refroidi, incorporez les blancs d'oeufs très bien battus. Versez dans une tourtière beurrée ou des plats à ramequins et faites cuire dans un four à feu lent (325° F) jusqu'à ce que ce soit ferme—environ 20 minutes. Servez immédiatement.

Cercle au fromage avec légumes

1 tasse de lait
1 tasse de miettes de pain tendre
1 oeuf
1 tasse ½ de macaroni cuit
1 tasse de fromage coupé en dés
1 c. à soupe de persil haché
1 c. à soupe de piment râpé
1 c. à thé d'oignon haché
3 c. à soupe de beurre fondu
Sel et poivre.

Faites chauffer le lait et versez-le sur le pain. Ajoutez l'oeuf bien battu et les autres ingrédients. Versez le tout dans un moule graissé en forme de cercle et faites cuire dans un four modéré (350° F.) pendant environ 50 minutes. Sortez et mettez sur un plat chaud. Versez le remplissage au centre et garnissez de persil.

Remplissage:
1 tasse de sauce à la crème ordinaire
2 tasses de légumes cuits; par exemple, 1 tasse de pois cuits et 1 tasse de carottes cuites.
Sel et poivre.

Améliorez votre maison

Les façons d'améliorer sa demeure sont si multiples et les loisirs d'automne et d'hiver sont si nombreux qu'il n'en dépend véritablement que de l'initiative de la maîtresse de maison et des bras sur lesquels elle peut compter, pour changer du tout au tout une habitation en très peu de temps.

Les goûts de chacun peuvent être consultés, et chacun des habitants du domicile peut, s'il le veut, se donner son propre intérieur personnel, sans que pour cela la dépense soit bien considérable.

Les jeunes filles de la maison, les fils, les enfants plus jeunes peuvent tous aider au développement de leur individualité et de leur bon goût en y mettant un peu du sien et, en quelque temps c'est un intérieur propre et coquet qui remplace celui qui depuis des années peut-être a cessé d'être aussi attrayant qu'il pouvait l'être.

Par exemple, il n'y a rien qui empêche la maîtresse de maison de mettre son initiative à contribution, si elle veut donner un caractère distinctif à l'une ou plusieurs des pièces de sa demeure. Le papier peint, avec ses couleurs multiples, lui est un précieux auxiliaire et souvent lui aide à résoudre le problème qui se pose lorsqu'il s'agit de décorer avec avantage un mur où il n'y a ni fenêtre ni porte.

Par exemple, une salle à dîner qui aurait trois murs avec portes et fenêtres et un quatrième complètement libre de toutes obstructions, pourrait facilement être rafraichie si l'on posait un papier sobre aux trois murs en question, cependant que l'autre serait recouvert d'un papier qui imiterait de larges panneaux. Deux petites fenêtres, l'une près de l'autre, peuvent être aussi transformées en une fenêtre à baie. Il en est de même du plafond auquel il est toujours possible d'apporter des modifications en harmonie avec le ton général de la pièce. Enfin, pour plus de changements, il est toujours facile de dissimuler les calorifères.

Il y a sur le marché des papiers peints qui imitent à perfection toutes les essences de bois. Quand les murs sont recouverts, on n'a plus qu'à peinturer les boiseries et les plinthes en conséquence.

Une autre dame a complètement transformé son salon au moyen de quelques changements très simples. Elle a condamné une porte de communication qui ne servait pas beaucoup et l'a utilisée comme fond d'un corps de bibliothèque qui fait pendant à une fenêtre pratiquée de l'autre côté du mur. On a bordé les fenêtres et le corps de bibliothèque d'une large moulure blanche. On a peint toute la boiserie en blanc.

Comme le plafond est plutôt bas, on a fini les murs d'une couleur unie; la moulure touche au plafond, que l'on a peint d'une nuance plus claire que les murs. On a posé une bordure, dans le genre de celles que l'on voyait autrefois dans les pièces tapissées, environ six pouces plus haut que la plinthe, afin de rompre la monotonie des murs.

Cours du grain fourni par
James Richardson & Sons Ltd.
1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 93 452

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Août	30	31	Sept. 1er	2	3	4
BLE						
Nord No 1	128½	127⅞	128	130⅝	129⅝	129⅝
Nord No 2	121	121⅞	121¼	123⅝	122⅝	123
Nord No 3	116½	117⅛	116⅝	119¼	118⅛	118¼
No 4	111	110⅞	110½	113⅛	112⅝	112⅛
No 5	105½	105⅞	105½	107⅝	107⅛	107¼
No 6	95½	93⅞	91½	91⅝	91⅛	91⅛
Fourrage	84½	84⅞	84½	84⅝	84⅛	84⅛
Sur voie net	124½	124¼	124½	127⅝	126⅝	127⅝
No 1 Durum	101½	101⅞	101½	102⅛	101⅝	104⅛
No 2 Durum	99	99⅞	97½	97⅝	97⅛	97⅛
No 3 Durum	94½	94⅞	94½	94⅝	94⅛	94⅛
Inférieur Nord 1	127	126⅝	126½	129¼	128⅛	128⅛
Inférieur Nord 2	119⅝	119⅞	119⅝	122¼	121⅛	121⅛
Inférieur Nord 3	115	115⅝	115¼	117⅝	117	116⅝
Charbonneux 1	121⅛	121⅞	121⅛	123⅝	123¼	123⅝
Charbonneux 2	115⅛	115⅞	115⅛	117⅝	117¼	117⅝
Charbonneux 3	111⅛	111⅞	111½	113⅝	113	113⅝
Rej. Nord 1	117½	117⅞	117½	118⅝	119⅛	119⅝
Rej. Nord 2	114½	114⅞	114½	116⅝	116¼	116⅝
Rej. Nord 3	109½	109⅞	109½	111⅝	111⅛	111⅝
Printemps 1	107½	107⅞	114½	116⅝	116¼	116⅝
Printemps 2	105½	105⅞	112½	114⅝	114⅛	114⅝
Printemps 3	102½	102⅞	110½	112⅝	112⅛	112⅝
AVOINE						
C.W. No 2	48⅞	48⅝	48⅝	49⅛	49	49
C.W. No 3	47⅝	47¼	46⅞	47⅝	47½	47½
Fourrage No 1	46⅝	46¼	45⅞	46⅝	46¼	46⅛
Fourrage No 2	42⅞	42⅝	42⅝	43⅛	43	43
Fourrage No 3	39⅞	39¾	39⅝	40⅛	40	40
Sur voie net	46⅝	46⅝	46⅛	47	46⅞	46⅞
ORGE						
C.W. Na 3	54¾	55⅛	55½	56½	56⅞	56⅛
C.W. No 4	53	53⅝	53½	54¼	54⅝	54⅛
C.W. No 5	52	52⅝	52½	53¼	53⅝	53⅛
C.W. No 6	51	51⅝	51½	52¼	52⅝	52⅝
Sur voie net	54	54⅝	54½	55¼	55⅝	55⅝
LIN						
C.W. No 1	171⅝	174¼	175⅛	176⅛	176¼	175⅝
C.W. No 2	167¾	170¼	171⅛	172⅛	172¼	171⅝
C.W. No 3	148½	151	151⅝	152⅝	152⅝	152
C.W. No 4	142½	146	146⅝	147⅝	147⅝	147
Sur voie net	171⅛	173⅝	174½	175½	175½	175
SEIGLE						
C.W. o 2	85⅝	86⅞	85⅝	86⅝	86⅞	87⅞
C.W. No 3	83⅝	84⅞	83⅝	84⅝	84⅞	85⅞
C.W. 2 rej.	78⅝	79⅞	78⅝	79⅝	79⅞	80⅞
C.W. No 4	79⅝	80⅞	79⅝	80⅝	80⅞	81⅞
Ergot rej. X	77⅝	78⅞	77⅝	78⅝	78⅞	79⅞
Sur voie net	84⅝	85⅞	84⅝	85⅝	86	87⅛

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Oct.	122½	122⅞	122½	124⅝	124¼	124⅝
Déc.	119¼	119⅝	119¼a⅝	121⅝	120⅞	121
Mai	120⅞a121	121⅛	121a⅛	123a⅛	122⅝	122⅝a⅜
Nov.				124⅞	124⅝	124⅝
AVOINE						
Oct.	47⅝	47¼	46⅞	47⅝	47½	47½
Déc.	44⅝	44⅝	44⅝	45⅝	45¼a⅝	45⅛
Mai	44⅛	44¼	44⅝	45¼	45	44⅞a45
ORGE						
Oct.	55	55⅝	55½	56⅛	56⅝	56⅛
Déc.	55⅝	53⅞	54⅝	55	54	54⅝
Mai	53⅞	54⅝	54⅝	55¼	54½a⅝	54⅝
LIN						
Oct.	173½	176	176⅝	177⅝	177⅝	177
Déc.	173	175½	176⅝	177½	177½	177½
Mai	175⅝	176⅝	178⅛	178⅝	178⅝	178⅝
SEIGLE						
Oct.	86⅝	87⅞	86⅝	87⅝	87⅞	88⅝
Déc.	83½	85⅝	84⅝	85⅝	85⅞	87
Mai	85⅞	86	85⅞	87⅛	87	87⅞

Feuilleton de la "Liberté"

Quand on aime...

par H. A. DOURLIAC

NUMERO 10

(Suite et fin)

—Oui... je sais quel culte vous lui gardez dans votre coeur... mais ce coeur est encore bien jeune! il peut battre de nouveau, sans péché; un second mari serait un père pour ma filleule et lui assurerait un protecteur le jour où sa grand'mère et moi ne serions plus là... Bref! mon enfant, avec l'approbation de cette digne et excellente Mme Lepreux, je suis chargé d'une démarche auprès de vous par M. Batory.

—M. Batory!

Elle le regardait, absolument stupéfaite!

Serge Batory songer à elle! Son oncle avait-il perdu le sens! Mais non! sérieusement, posément, clairement, il exposait les faits, déduisait les raisons.

—Votre belle-mère a tenu à ce que vous puissiez décider librement, loin d'elle et de toute influence... aussi, je me ferais scrupule d'abuser de la mienne! Tout ce que je puis vous dire, c'est que le nom de Batory est grandement estimé en Pologne; qu'il a une situation considérable; que sa demande est la meilleure preuve de ses sentiments, et que je serais très heureux de vous voir rendue à notre patrie, par votre mariage... Maintenant prenez votre temps, consultez votre conscience, votre coeur, votre raison, vos morts... et aussi ces deux lettres qui seront sans doute plus éloquentes que moi.

. . . .

Restée seule, Sonia se demandait encore si elle rêvait!

Serge Batory voulait l'épouser!

Certes, elle pouvait en être fière! Physiquement, moralement, il avait tout pour plaire; et elle le connaissait assez pour estimer à sa valeur l'honneur qu'il voulait lui faire et le sentiment qu'elle lui avait inspiré! Par exemple! elle ne s'en serait jamais douté! Rien dans son attitude ne le lui aurait fait soupçonner! Ses attentions étaient surtout pour Marie, pour sa grand'mère... Il est vrai que ce n'était pas mauvais chemin! Mais, très courtois et déférent vis-à-vis d'elle, il n'avait jamais eu la moindre galanterie, la moindre phrase câline... et s'il l'avait surnommée "Dame Tranquille," il n'avait rien fait pour troubler sa tranquillité! Vraiment, elle aurait peine à voir en lui un amoureux!

Curieuse, elle ouvrit la première lettre:

J'approche de la cinquantaine et, pour la première fois, vous m'avez fait croire à l'amour, tel que je le rêvais, Madame! c'est pourquoi je crains de ne pas savoir l'exprimer! Il me faudrait des mots qui n'aient jamais servi... toutes les langues sont pauvres à cet égard! Avant tout je n'ai vraiment aimé personne — ...que ma grand'mère! et j'étais un enfant? — de cet amour tendre, respectueux, profond, qui a la douceur d'une prière, et pour lequel on voudrait emprunter le salut de l'ange Gabriel. Il serait ridicule, à mon âge, d'employer le langage de la passion, et vous pourriez en sourire!... Pourtant, jamais je n'ai éprouvé d'émotion comparable à celle que me cause votre présence. Avec le charme ensorceleur dont vous ne vous doutez même pas, je trouve en vous tout ce que j'aurais souhaité chez ma mère, ma fille, ma soeur, si j'avais eu le bonheur de connaitre ces pures tendresses... Et vous les résumeriez toutes pour moi... Si vous consentez à mettre votre main dans la mienne, vous illuminerez ma route; je m'efforcerai de semer des roses sous vos pas et d'en enlever toutes les épines...

J'aime déjà tous ceux que vous aimez; c'est vous dire que votre fille sera ma fille; votre mère, ma mère, et que vos souvenirs mêmes me seront sacrés...

Un seul mot d'espoir me rendrait le plus heureux des hommes, et, si mon amour ne peut vous émouvoir, je m'inclinerai sans murmure, mais en le gardant intact au fond du coeur...

Echo lointain de l'éternelle chanson, murmurée à travers les âges, des bords du Gange à ceux de l'Adriatique ou de la Vistule, un coeur de femme peut-il y être indifférent?

Certes, à cette heure, Serge n'était pas moins sincère que Bernard. Pourquoi ne pas l'écouter, comme le lui conseillait plus ou moins ouvertement l'oncle Ladislas? Des exemples respectables? l'intérêt de sa fille? Mais Sonia entendait aussi une autre voix... qui ne tiendrait pas le même langage!

Elle comprenait maintenant ce malaise indéfinissable dont elle cherchait vainement la cause entre les lignes... chez sa belle-mère. Et elle devinait bien les plaintes, les reproches, les supplications que devait contenir la seconde lettre.

Elle déchira l'enveloppe et lut:

Soyez heureuse, ma petite Sonia, et recevez toutes les bénédictions de votre vieille maman qui vous aimera toujours.

Déclaration

De Sonia à Mme Wétheuil!

Madame,

Mon oncle vient de me dire la démarche trop flatteuse de M. Batory et la part si bienveillante que vous y avez prise, en l'appuyant auprès de lui. J'en suis infiniment touchée... mais encore plus surprise et confuse, car, vraiment, je ne pouvais m'y attendre, et je cherche vainement ce qui a pu attirer sur moi l'attention d'un homme comme lui, si ce n'est votre excessive indulgence pour votre petite amie, qui la pare de qualités absentes! Je vous en suis bien reconnaissante, Madame, mais je ne m'estime pas digne de cet honneur, et j'espère que vous voudrez bien m'excuser, et lui aussi, de n'y pas mieux répondre. Non seulement je ne serais pas à la hauteur du rôle important qu'il voudrait me destiner, mais encore je n'y apporterais pas les sentiments nécessaires.

Mon coeur n'est pas libre.

La tendresse que j'avais pour mon mari s'est reportée tout entière sur celle qui lui avait donné le jour et m'a si bien donné le reflet de l'amour conjugal, que je m'appuie maintenant sur elle comme je m'appuyais sur Bernard. Avec elle, je n'ai pas l'impression d'être tout à fait veuve, et quand ma fille dit: "Grand'mère-papa," elle rend d'elle-même ma pensée.

Il n'y a pas de place à prendre entre nous; celle du cher absent n'est pas vide.

Voyez-vous, Madame, mon coeur doit être tout petit, et il est rempli à déborder par ces trois affections d'épouse, de mère, de fille, que je dois à mon bien-aimé mari, et qui m'auront fait connaitre le suprême bonheur!... Votre précieuse amitié en est le complément; j'espère que vous voudrez bien me la conserver et que M. Batory ne refusera pas la mienne, pleine d'estime et de gratitude.

Mais ma pauvre petite barque n'a rien des grands navires capables d'affronter les tempêtes sur l'océan des passions, elle n'est faite que pour un lac paisible, trop heureuse d'y avoir rencontré le port!

Puis, je suis devenue trop Française pour renoncer au pays de mon mari et de ma fille. A distance, je le comprends mieux encore! et les alarmes qui viennent m'assaillir à cette heure angoissante, mon désir intense de me retrouver sur le sol français, ma hâte de regagner Vauxmort en sont la preuve indéniable à mes yeux.

Je n'en suis pas moins bien aise de vous répondre d'ici, aucune suggestion étrangère ne pouvant influencer ma décision, prise en toute liberté, comme le souhaitait maman en me conseillant ce voyage. L'avis de mon oncle, le sien même, ne pouvaient que m'encourager à dire "oui": mais le consentement qu'elle m'a envoyé, en termes si touchants, ne saurait qu'affermir ma résolution de lui consacrer ma vie.

N'abuserai-je pas de votre délicate bonté, Madame, en vous demandant d'être mon interprète auprès de M. Batory? Vous saurez mieux que moi éviter de froisser ce galant homme, bien au-dessus de la modeste provinciale sur laquelle il s'est incliné un instant!...

Avec toute ma profonde reconnaissance, Madame, je vous prie de croire à mes sentiments de très respectueuse affection.

. . . .

—Et voilà, ma chère! J'ai voulu vous apporter cela tout chaud, avant d'en faire part à ce pauvre Batory! Vous me disiez un jour n'avoir jamais reçu de déclaration! En voilà une bien conditionnée!

Mme Lepreux ne répondit pas... mais de ses paupières mi-closes glissaient deux larmes silencieuses et combien éloquentes...

Bien que l'y ayant invitée elle-même, elle avait vu, dans la prolongation du séjour de Sonia en Pologne, la confirmation de ses craintes...

Sans doute c'était une façon de la ménager, de la préparer à une détermination plus cruelle... Elle y était résignée d'avance; mais elle n'en souffrait pas moins et ses crises cardiaques devenaient plus fréquentes...

Evidemment, si Sonia en avait eu le moindre soupçon, elle serait revenue tout de suite; mais la malade avait réitéré sa défense, sur un ton tel que le médecin lui-même avait recommandé de ne pas la contrarier!

Seulement, il avait confié ses inquiétudes à Mme Wétheuil.

—Mme Lepreux n'est pas autrement atteinte et pourrait fournir encore une longue carrière, à condition d'écarter les pierres du chemin...

La lettre de Pologne n'allait-elle pas être le pavé mortel?

La douairière était un peu tremblante en l'ouvrant.

Aussi sa déception personnelle en fut-elle extrêmement mitigée?

Batory se consolerait!

Et comme la joie est encore le meilleur remède, elle avait porté sans tarder cette "déclaration" à celle qui en était l'objet!

—Eh bien! êtes-vous contente, et me pardonnez-vous d'avoir conspiré contre vous, puisque je n'ai réussi qu'à vous prouver davantage l'attachement de votre gentille belle-fille?

—Vous m'avez ouvert les yeux sur mon égoïsme et je vous en remercie!

—Maintenant, il s'agit de vous rétablir bien vite pour que Sonia vous trouve une autre mine, car elle serait très fâchée contre vous... et contre nous!

Oh! oui! maintenant elle voulait vivre, elle voulait guérir!...

—Dame! ma chère! c'est obligatoire!

Pour ne pas vous quitter, Sonia serait capable de dire comme la belle-fille de la maréchale de Boufflers, au petit jeu des barques; on lui posait la question d'usage: "Vous êtes en péril dans une barque, avec votre mère et votre belle-mère; laquelle sauveriez-vous? — Je sauverais d'abord ma mère, et je me noierais avec ma belle-mère!"

Je ne ressemble guère à la maréchale de Boufflers qui était la grâce... et la fragilité en personne! dit gaiement la vieille dame.

—Mais votre belle-fille vous juge aussi nécessaire à son bonheur! Il faudra vous cramponner et marcher sur mes traces, car votre départ serait un second veuvage pour ma gentille amie, et vous ne sauriez la laisser seule!

On annonçait le docteur Marchal...

—Le docteur m'y aidera, dit la grand'mère en souriant...

Sur la route haute

Le train stoppa...

Enfin on était arrivé!

Ce voyage avait paru interminable à Sonia.

Non seulement les bruits de guerre avaient troublé ses derniers jours à Liwna et doublement attristé les adieux, mais la traversée de l'Allemagne, la vue des populations hostiles, des préparatifs belliqueux, tout cela s'ajoutait à son inquiétude personnelle.

Elle connaissait sa belle-mère, son énergie morale, dont elle venait de lui donner une nouvelle preuve par ce court billet qui avait dû lui coûter des larmes de sang! mais dont l'écriture était aussi ferme... Seulement, la résistance physique était-elle au diapason?

Aucun avis alarmant ne lui était venu de Vauxmort ni de Sens. Et pourtant, une sorte d'intuition lui faisait pressentir un danger...

On brûlait les étapes, on changeait de train sans se reposer; on ne passait même pas par Paris et l'on reprenait la petite ligne à Troyes...

Tandis que Marie babillait, heureuse du déplacement, contente de retrouver les Ronces, grand'mère, Denis, La Blanche et Carabi, Sonia songeait à ce qu'avait dû être ce long mois de solitude et d'angoisse pour l'aïeule, perdue dans la grande maison vide, sans la certitude du revoir! Elle comprenait maintenant la détresse poignante de son adieu! son ton solennel, ses paroles touchantes!

Pauvre grand'mère! pouvait-elle vraiment croire à l'abandon de ses filles!

Impatiente de la rassurer, la jeune femme avait commencé plusieurs lettres, puis les avait déchirées!

A quoi bon! N'arriverait-elle pas plus vite?

Et elle s'était bornée à une dépêche:

"Nous arrivons!"

Mais le télégraphe était-il bien sûr? avec toutes ces complications diplomatiques.

Passé la frontière, elle avait envoyé un second avis, pour indiquer l'heure de son arrivée... L'aurait-on reçu?

Oui; la vieille guimbarde du voiturier était là...

—Mes enfants!

—Maman!

—Grand'mère!

Penchée à la portière, elle leur tend les bras!

Avec quel élan on s'y jette!

Et les baisers pleuvent sur les joues ridées, les joues pâles, les joues roses!!!

On est monté, on s'installe, le voiturier referme la portière, grimpe sur son siège, enveloppe de son fouet le cheval poussif, et la voiture s'ébranle avec son bruit de ferraille...

Mais le plus beau carrosse renferme-t-il autant de bonheur?

On s'embrasse, on rit, on pleure, on s'embrasse encore! Grand'mère admire le teint frais de sa petite-fille... On ne lui fait pas le même compliment!

—Pourquoi vous être dérangée, maman!

—Pour vous voir plus vite, mes enfants!

Oh! ce retour, dans la joie triomphante de l'été, le soleil, la lumière, les fleurs, les prés verdoyants, les moissons dorées. Coquelicots, marguerites, bleuets font flotter les couleurs nationales au-dessus des épis onduleux...

—On se sent encore plus Française quand on revient de l'étranger!

—Vous n'avez pas été trop triste de quitter l'oncle Ladislas et la Pologne?

—Rien ne vaut la France... et maman!

—Je ne durerai pas toujours!.. mais elle durera... et je suis contente que vous lui restiez attachée, Sonia.

On a pris la route haute, pour passer par le cimetière qui a la première visite des voyageuses...

Après une courte prière, on redescend vers les Ronces...

Dans le clair matin, tout y a un air de fête! le chien jappe tout joyeux en tirant sur sa chaine, pour saluer ses jeunes maitresses, le coq claironne, les pigeons roucoulent, Caribi lui-même fait entendre un braiment lointain... les serviteurs s'empressent avec des exclamations, et la vieille Elise a quitté ses fourneaux pour montrer sa figure bougeonne et empourprée où s'épanouit un large sourire!

—Il y a un bon petit plat! glisse-t-elle à l'oreille de Marie.

Grand'mère descend péniblement; sa sciatique la tourmente toujours! mais qu'importe! n'a-t-elle pas ses filles pour la soutenir?

Appuyée sur le bras de l'une, sur l'épaule de l'autre, elle regagne à petits pas le salon désuet... confident de ses espoirs, de ses chimères, de ses rancunes, de ses regrets...

Le rêve mort vaut-il la réalité vivante?

Et, souriant à celui qui lui sourit dans son cadre d'or, elle dit simplement:

—Merci, Bernard!

FIN

Histoire d'un monsieur qui a perdu son pantalon

—Bonjour, Monsieur le Curé...

—Bonjour, Madame.

Et la dame entra dans mon bureau, avec un gros paquet sur les bras.

—Voilà!... Nous partons en vacances après-demain...

—Et vous allez?...

—Tout près de chez vous... à la Baule. Mon ami a encore un grand mariage demain. Quelle idée de se marier au 20 juillet! Il y est même premier témoin. Mais, après-demain, nous nous envolons joyeusement avec les trois enfants...

—En avion?...

—Oh non... Par le bon vieux quai d'Orsay, où je vais, de ce pas, aller retenir nos places. Mais, auparavant...

✦ ✦ ✦

La dame dépose alors sur une chaise son volumineux paquet.

—Avant de partir, j'ai fait une incursion dans mes placards...

—Voilà qui est bien! Si toutes mes paroissiennes en faisaient autant...

—Pourquoi laisser se "miter" des vêtements qui feraient la joie de tant de pauvres gens?

—Surtout aujourd'hui... Si vous saviez les misères!...

—Alors, j'ai tassé... entassé tout ce que j'ai trouvé et qui peut encore servir...

—Tout peut servir. Je connais une petite employée, délicieusement habillée avec une robe qu'une de vos amies allait jeter aux chiffons, et que cette petite a arrangée pour elle, et avec un goût!

Ma paroissienne se met à détailler le contenu de son paquet.

—Je ne l'ouvre pas de peur de vous encombrer; mais il y a là des vêtements d'homme... deux complets... Grande... très grande taille... mon mari a 1 m. 90... plusieurs pantalons... un pardessus...

—Une fortune à l'époque actuelle!

—Voire même un smoking et un... habit!

—Je connais un musicien à Montmartre qui va être heureux!

—Et moi qui n'osais pas...

—Pourquoi donc?...

—Et aussi deux chapeaux... un "tube" et un "melon".

—Madame, vous êtes un ange descendu du ciel!...

Elle se met à rire.

—Si mon mari vous entendait!... Vous savez... il n'en croirait pas un mot. J'essaye seulement d'être un peu une bonne chrétienne.

✦ ✦ ✦

Resté seul, en tête à tête avec mon paquet, je me prépare à dénouer les noeuds savants d'une belle ficelle, quand, devant la porte entre-bâillée de mon bureau, passe le président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

Je l'appelle...

—Si vous voulez, j'ai un superbe paquet à vous offrir?

—Si je le veux!... C'est celui-là?...

—Oui.

—Et il y a dedans?...

—Pantalons, gilets, jaquette, smoking... habit... Mais l'habit, je le réserve...

—Parfait!... Parfait!... scande le président de sa grosse voix de brave homme... Et vous me donnez tout cela?

—Oui... à part l'habit.

—Je m'en vais en faire des heureux! Et tout de suite!... Qui donne vite donne deux fois...

Il part, ravi... le lourd paquet ballottant au bout de son bras.

—Parfait!... Parfait!... répète-t-il, tout seul, en descendant l'escalier.

✦ ✦ ✦

Et la journée continue, la journée paroissiale, où les choses les plus diverses, les plus opposées, se succèdent et s'entre-choquent... le baptême et l'agonie... la piété délicate et le gros marié qui ne s'est pas confessé depuis vingt ans, et qui n'a rien à dire...

Je rentrai chez moi à 8 h. 30 pour avaler ma soupe aux légumes, voir un peu le courrier, et aller présider une séance...

Mais, vers 9 heures, au moment où j'allais repartir, un grand coup de sonnette.

—Un malade... probablement?... pensai-je.

Et d'autant plus que je percevais dans l'antichambre le bruit d'une voix émue et saccadée...

La bonne revient, une carte à la main. Et, sur cette carte, je lis, écrit au crayon, d'une grande écriture tremblante:

Mme N..., votre paroissienne de ce matin, s'excuse fort de vous déranger à cette heure tardive; mais besoin absolu de vous parler tout de suite.

Je relis: **Besoin absolu de vous parler tout de suite...**

Que se passe-t-il?

✦ ✦ ✦

Au salon, je trouve ma paroissienne dans le style de sa carte.

Rouge, émue, anxieuse, quelques gouttes de sueur perlant aux tempes.

—Qu'y a-t-il donc, chère Madame?

—Oh, Monsieur le Curé!... Je ne sais comment vous dire cela...

—C'est si grave?...

—Oui et non... Mon paquet de ce matin?...

—Eh bien?...

—Vous l'avez déjà donné?...

—Immédiatement, Madame...

—Alors, je suis perdue!...

Et elle se laisse tomber dans un fauteuil en se tamponnant les tempes avec son mouchoir.

—Je suis perdue! Qu'est-ce que mon mari va dire!...

✦ ✦ ✦

Moi, je la regarde... Qu'auriez-vous fait à ma place?... Je m'excuse comme je peux:

—J'ai probablement eu tort de le donner tout de suite?... J'ai cru bien faire?...

—Mais non!... Vous n'avez pas eu tort... C'est moi... Comment vous dire cela?...

La dame trépigne:

—Vous vous souvenez?... Mon mari doit assister demain, comme premier témoin, au mariage d'un de nos amis?...

—Oui... vous me l'avez dit...

—Alors, tout à l'heure, le valet de chambre lui a préparé ses affaires, comme d'habitude... Vous me suivez?...

—Très bien...

—...Son habit... son gilet... ses bottines... sa cravate... ses gants... Mais... Comment vous dire cela? Figurez-vous qu'il n'a jamais pu trouver son pantalon!...

—Son pantalon?...

—Oui... Et il l'a cherché dans tout l'appartement.

—Son pantalon?... C'est assez important... Et où peut-il l'avoir perdu?...

—Vous ne devinez pas?...

—Pas du tout!

—Moi, dans mon désir de donner aux pauvres le plus de choses possible, et par distraction, évidemment, je l'ai mis dans le paquet de ce matin...

—Alors?...

—Il est loin, ce paquet?...

—Probablement...

—Terrible!

Un silence tombe entre nous deux.

—Si mon mari n'était pas premier témoin!... s'écrie-t-elle, ou si le tailleur avait le temps de lui en confectionner un autre...

—Il en a peut-être un tout fait?

—Tout fait? 1 m. 90 mon mari!..

—Il sait la chose?...

—Pas encore... J'ai cherché à gagner du temps...

—Attendez-moi!

Alors, j'ai vraiment été très "chic"...

Je me suis précipité dans un taxi... Puis dans l'ascenseur du président de la Conférence...

Pas de chance!... Il dinait en ville!...

...Je lui ai téléphoné à l'endroit où il dinait...

Il venait de rentrer chez lui!

J'ai enfin pu le rejoindre, et, ô bonheur!... avoir de lui l'assurance que le paquet était dans le vestiaire des pauvres, encore intact...

Ma paroissienne était sauvée...

Mais quelle alerte!

Aussi, en lui rendant l'objet précieux, je lui rappelais la si juste devise de notre saint François de Sales: Ni plus, ni moins...

Elle a ouvert le paquet là, devant moi...

Et avec des mains qui me paraissaient trembler d'anxiété, elle a extrait le pantalon... le fameux pantalon!...

J'ai offert de le faire porter chez elle. Mais elle avait trop peur de le perdre une seconde fois.

Elle l'a roulé dans un grand journal, et, discrètement, lui a fait réintégrer le domicile conjugal.

Je crois même que, comme dans le sonnet d'Arvers, le mari n'a jamais rien su.

Conclusion de cette histoire: Ne donnez jamais le pantalon de votre mari avant de vous assurer qu'il lui en reste un autre!

C'est égal!... J'aime cent fois mieux une paroissienne comme celle-là, au geste exagéré, mais magnifique, que tant d'autres qui, par insouciance ou avarice, chaque année, à l'époque du soleil et des vacances, font copieuse la part des mites, et nulle celle des pauvres...

Pierre L'ERMITE.